

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BERQUIN.

TOME XIII.


BIBLIOTHECA BODLEIANA



Borel. invenit.

N. Ponce. Sculp.

CHOIX DE LECTURES POUR LES ENFANS,

OU

Recueil de Contes, d'Anecdotes et de Traits de vertu, choisis des meilleurs auteurs;

PAR BERQUIN.

TOME II.



A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

LECTURES POUR LES ENFANS.

SECONDE PARTIE.

LA RECONNOISSANCE RÉCOMPENSÉE.

Louis XIV, qui avoit fait déjà bombarder Alger, chargea le marquis Du Quesne de le bombarder une seconde fois, pour le punir de ses infidélités et de son insolence. Le désespoir où étoient ces corsaires, de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les abîmoit, les porta à attacher à la bouche de leurs canons, des esclaves françois, dont les membres furent portés jusques sur les vaisseaux. Un capitaine algérien, qui avoit été pris dans ses courses et très-bien traité par les François, tout le temps qu'il avoit été leur prisonnier, reconnut un jour, parmi ceux qui alloient subir le sort affreux que la rage avoit inventé, un officier nommé

Choiseul, dont il avoit éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant il prie, il sollicite, il presse avec instance pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout est inutile. Alors voyant qu'on va mettre le feu au canon où Choiseul est attaché, il se jette sur lui à corps perdu, l'embrasse étroitement, et adressant la parole au canonnier, lui dit : « Tire : puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai au moins la consolation de mourir avec lui. » Le dey, sous les yeux duquel la scène se passoit, en fut si frappé, tout barbare qu'il étoit, qu'il accorda, avec le plus grand empressement, ce qu'il avoit refusé avec tant de férocité.

MAXIMES.

L'AME du paresseux ressemble à une terre qu'on ne cultive pas : elle ne produit que des ronces et des chardons.

On demandoit à Thalès un moyen sûr de régler sa conduite. « Ne faites jamais ce que vous blâmez dans les autres, » répondit ce grand Philosophe.

L'HEUREUSE ACQUISITION.

Le cardinal d'Amboise avoit fait bâtir un magnifique château à la campagne. Comme cette superbe maison étoit trop resserrée, et enveloppée de tous côtés par des possessions étrangères, un gentilhomme du cardinal crut faire sa cour à son maître, en déterminant un de ses amis à lui vendre une terre titrée, qui enclavoit le plus le château. Le seigneur fut invité à dîner. Après le repas, le cardinal l'ayant conduit dans un cabinet, lui demanda par quel motif il vouloit vendre sa terre. Monseigneur, répondit le gentilhomme, c'est par le plaisir de vous accommoder d'un bien qui est si fort à votre bienséance. Gardez votre terre, répliqua le cardinal; c'est l'héritage de vos pères, le premier titre d'un nom illustre qu'ils vous ont transmis, et que vous devez conserver à vos descendans. Je préfère d'ailleurs un voisin tel que vous à toutes les commodité de mon château. Monseigneur, reprit le gentilhomme, je suis

très-attaché à ma terre, et ce qu'il vous a plû de me faire observer, me la rend infiniment plus précieuse. Mais j'ai une fille : un gentilhomme du voisinage voudroit l'épouser : le nom, la fortune, le caractère, tout me convient; mais il demande une dot que je ne puis absolument lui donner. J'ai considéré qu'en vendant ma terre, je pourrois faire le bonheur de ma fille, et placer avantageusement le restant de la somme pour moi. Ce projet n'a rien que de raisonnable, répondit le cardinal; mais n'y auroit-il pas quelque moyen pour marier votre fille comme vous le désirez, et de conserver votre terre ? Ne pourriez-vous pas, par exemple, emprunter de quelqu'un de vos amis, la somme dont vous avez besoin, sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés, économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense, et vous trouver quitte sans presque vous en appercevoir ? Ah ! monseigneur, s'écria le gentilhomme, où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés ? « Ayez meilleure opinion de vos amis, répliqua le cardinal en lui tendant la main ;

mettez-moi du nombre, et recevez la somme dont vous avez besoin, aux conditions que je viens de vous expliquer.» Le gentilhomme tombant aux genoux de son bienfaiteur, ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble; et le cardinal ne parut jamais si content, que d'avoir acquis un ami au lieu d'une terre.

LA VRAIE GÉNÉROSITÉ.

Le calife Almansor alloit périr sous les coups d'une troupe de rebelles, qui l'avoient surpris, lorsqu'un Arabe, appelé Maan, qui jusques-là s'étoit tenu caché pour éviter le ressentiment du calife, parce qu'il avoit été l'un des principaux chefs du parti ennemi, voyant le prince en si grand danger, sort de sa retraite avec quelques valets, tombe sur les factieux, et les charge avec tant de vigueur, qu'il les met en fuite, et arrache le monarque à une mort qui paroissoit inévitable. Cette générosité de Maan étoit si peu commune, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Elle lui

valut les bonnes graces du calife, qui, pour première marque de faveur, le pria de lui raconter ses aventures.

Prince, répondit Maan, ma vie, depuis l'élévation de votre famille, fut celle d'un fugitif qui, voyant sans cesse levé sur sa tête le glaive de la vengeance, s'enferma dans l'obscurité, pour éviter ses coups. Je restai long-temps caché dans la maison d'un de mes amis à Basrah. Mais ne me croyant point en sûreté dans cette ville, j'en sortis sur le soir, et je pris, à la faveur d'un déguisement, le chemin des déserts. J'avois évité toutes les gardes, et je me croyois hors du danger d'être reconnu, lorsque tout-à-coup un homme d'assez mauvaise mine saisit la bride de mon chameau, et me demanda si je n'étois pas celui que le calife faisoit chercher par-tout, et dont la découverte devoit faire la fortune de celui qui le dénonceroit ? — Non, répondis-je. — Quoi ! vous n'êtes pas Maan ? — Je fus déconcerté. Je pris un de mes joyaux, et le lui présentant : Recevez, lui dis-je, cette foible récompense du service que vous me rendrez, en favorisant ma fuite par votre silence : si les temps deviennent plus heureux pour moi,

ma fortune sera la vôtre. Cet homme considérant le prix de ce joyau, me dit: J'ai une demande à vous faire ; je vous prie de me répondre avec sincérité. Ne vous est-il jamais arrivé de donner en une seule fois tout votre bien ? car je sais que vous passez pour un homme très-libéral. — Non. — N'en avez-vous jamais donné la moitié? — Non. Enfin descendant, par dégrés, au tiers, au quart, et jusqu'à la dixième partie, la honte me fit dire que je pourrois bien en avoir donné la dixième. Hé bien! reprit-il, afin que vous sachiez qu'il y a des personnes encore plus libérales que vous, moi, qui ne suis qu'un simple fantassin, qui ne tire que deux écus par mois de solde, je vous donne ce joyau, dont le prix passe plus de mille pièces d'or. En achevant ces mots, il me jette le joyau, et disparoît. Surpris de cet acte héroïque, je vole après lui, et le supplie de revenir sur ses pas. Non, m'écriai-je, j'aime mille fois mieux être découvert et perdre la tête, que d'être vaincu par un procédé si généreux. Ame magnanime! ou je vais vous suivre, ou vous recevrez le tribut de ma reconnoissance. A ces mots, il revient à moi, se jette à mon cou, et me

dit : Vous voudriez donc me faire passer pour un voleur de grands chemins ? Non, je ne recevrai point votre présent, car je ne pourrois pas en toute ma vie vous rendre la pareille. Après cela, nous nous séparâmes.

Almansor fut si charmé de ce récit; qu'il fit chercher dans toute l'étendue de l'empire ce soldat généreux, pour couronner sa vertu. Mais toutes les perquisitions furent inutiles; et cette action sublime fut publiée dans toutes les provinces Musulmanes, sans que celui qui l'avoit faite, daignât se montrer.

COSROES
ET MITRANE.

Le préjugé de la naissance est un grand obstacle à la bonne éducation.

Cosroes, roi de Perse, avoit un ministre, dont il étoit content, et dont il se croyoit aimé. Un jour ce ministre vint lui demander à se retirer. Cosroes lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter? J'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance. Mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres

et les miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. Mitrane, c'étoit le nom du ministre, répondit : O roi ! je t'ai servi avec zèle, et tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, laisse-les-moi remplir. J'ai un fils ; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi. Je te permets de te retirer, dit Cosroes, mais à une condition. Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune prince : finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la cour ; il ne faut pas qu'un jeune prince la respire : prends mon fils, et va l'instruire avec le tien, dans la retraite, au sein de la vertu.

Mitrane partit avec les deux enfans, et après cinq ou six années, il revint avec eux auprès de Cosroes, qui fut charmé de revoir son fils ; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien ministre. Il s'en plaignit à Mitrane, qui lui répondit : O roi ! mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un et

à l'autre. Mes soins ont été partagés également entr'eux : mais mon fils savoit qu'il auroit besoin des hommes, et je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

L'AMOUR FILIAL
MIS A L'ÉPREUVE.

Un fameux négociant de Babylone étoit mort aux Indes; il avoit fait héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur; et il laissoit un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui seroit jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disoit : C'est l'aîné qui aime le mieux son père : le cadet aime mieux sa sœur. C'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. Le juge les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie; il revient à Babylone.

Dieu soit loué, répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher. Il dit ensuite la même chose au cadet : Dieu soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrois qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit le juge, et vous aurez les trente mille pièces ; c'est vous qui aimez le mieux votre père.

LES AVENTURES
D'ARISTONOUS.

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages, et par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'isle de Délos. Là il chantoit sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore : il cultivoit les muses, dont il étoit aimé : il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers, qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des

animaux : mais sur-tout il s'étudioit lui-même, et s'appliquoit à orner son ame par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux, sans biens, dans cette retraite, il apperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable qui lui étoit inconnu; c'étoit un étranger qui venoit d'aborder dans l'isle. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, où il savoit que cette isle avoit été autrefois flottante. Il considéroit cette côte où s'élevoient au-dessus des sables et des rochers de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri. Il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures, et les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne; il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnoient le temple du dieu. Il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir, et il considéroit déjà le temple d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe.

Sophronyme n'étoit pas moins attentif à considérer ce vieillard. Sa barbe blanche

tomboit sur sa poitrine, son visage ridé n'avoit rien de difforme; il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque; ses yeux montroient une douce vivacité; sa taille étoit haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soutenoit. O étranger ! lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette isle qui paroît vous être inconnue ? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire; car je crains les dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers. J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté. Je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers: allons vers le temple. Dans le chemin il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage. Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'isle de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parens pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever. Il me fit exposer par

un de ses amis de Téos. Une vieille femme d'Érythre, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison; mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves, qui me mena dans la Lycie. Je fus vendu à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine. Cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on vouloit m'instruire. Il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise; il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et sur-tout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art qui est si nécessaire; et Apollon qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, et qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, et m'envoya à Polycrates, tyran de Samos, qui, dans son incroyable félicité, craignoit toujours que la fortune, après l'avoir si long-temps flatté, ne le trahît cruellement. Il aimoit la vie qui étoit pour lui pleine de dé-

lices ; il craignoit de la perdre , et vouloit prévenir les moindres apparences de maux. Ainsi il étoit toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine.

Polycrates fut ravi que je voulusse passer ma vie auprès de lui. Pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses, et me combla d'honneurs. Je ne demeurai pas longtemps à Samos, où je ne pouvois assez m'étonner de voir un homme que la fortune sembloit prendre plaisir à servir selon tous ses desirs. Il suffisoit qu'il entreprît une guerre, la victoire le suivoit de près. Il n'avoit qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisoient d'abord comme d'elles-mêmes. Ses richesses immenses se multiplioient tous les jours; tous ses ennemis étoient abattus à ses pieds; sa santé , loin de diminuer, devenoit plus forte et plus égale. Il y avoit déja quarante ans que ce tyran tranquille et heureux tenoit la fortune comme enchaînée , sans qu'elle osât jamais se démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans ses desseins. Une prospérité si inouie parmi les hommes, me faisoit peur pour lui. Je l'aimois sincèrement, et je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte. Elle fit impression

dans son cœur; car encore qu'il fût amolli par les délices, et enorgueilli de sa puissance, il ne laissoit pas d'avoir quelques sentimens d'humanité, quand on le faisoit ressouvenir des dieux, et de l'inconstance des choses humaines. Il souffroit que je lui disse la vérité; et il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'interrompre le cours de ses prospérités, par une perte qu'il vouloit se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrace de la fortune. Plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse. Moi, qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer. Je veux donc me hâter de détourner les trahisons de cette fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt un anneau qui étoit d'un très-grand prix, et qu'il aimoit fort; il le jeta en ma présence du haut d'une tour dans la mer, et espéra, par cette perte, d'avoir satisfait à la nécessité de subir, au moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune: mais c'étoit un aveu-

glement causé par sa prospérité. Les maux qu'on choisit, et qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux : nous ne sommes affligés que par les peines forcées et imprévues dont les dieux nous frappent. Polycrates ne savoit pas que le vrai moyen de prévenir la fortune, étoit de se détacher, par sagesse et par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne. La fortune, à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point le sacrifice; et Polycrates, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avoit avalé l'anneau ; le poisson avoit été pris, porté chez Polycrates, préparé pour être servi à sa table, et l'anneau trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser. Mais le temps s'approchoit où ses prospérités devoient changer tout-à-coup en adversités affreuses. Le grand roi de Perse Darius, fils d'Hystapes, entreprit la guerre contre les Grecs. Il subjugua bientôt toutes les colonies Grecques de la côte d'Asie, et des isles voisines qui sont dans la mer Egée. Samos fut prise, le tyran fut vaincu ; et Boronte, qui commandoit pour le grand roi,

ayant fait dresser une haute croix, y fit attacher le tyran. Ainsi cet homme qui avoit joui d'une si prodigieuse prospérité, et qui n'avoit pu éprouver les malheurs mêmes qu'il avoit cherchés, périt tout-à-coup par le plus cruel et le plus infâme de tous les supplices. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur, qu'une trop grande prospérité.

Cette fortune, qui se joue si cruellement des hommes les plus élevés, tire aussi de la poussière ceux qui étoient les plus malheureux. Elle avoit précipité Polycrates du haut de sa roue, et elle m'avoit fait sortir de la plus misérable de toutes les conditions, pour me donner de grands biens. Les Perses ne me les ôterent point; au contraire, ils firent grand cas de ma science pour guérir les hommes, et de la modération avec laquelle j'avois vécu pendant que j'étois en faveur auprès du tyran. Ceux qui avoient abusé de sa confiance et de son autorité, furent punis de divers supplices. Comme je n'avois jamais fait de mal à personne, et que j'avois au contraire fait tout le bien que j'avois pu faire, je demeurai le seul que les victorieux épargnèrent, et qu'ils traitèrent

honorablement. Chacun s'en réjouit ; car j'étois aimé, et j'avois joui de la prospérité sans envie, parce que je n'avois jamais montré ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injustice. Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement ; mais je sentis enfin un violent desir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'espérois y trouver Alcine, qui m'avoit nourri, et qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort, après avoir perdu ses biens et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres ; je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son père avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué sur un vaisseau étranger pour aller mener une vie obscure dans quelqu'isle écartée de la mer. On ajouta que cet Orciloque avoit fait naufrage peu de temps après vers l'isle de Carpathe, et qu'ainsi il ne restoit plus

rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussi-tôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien-aise de revoir ces lieux qui me rappeloient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître. Il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années où j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène. Mon père Polystrate et ma mère Phidile étoient morts. J'avois plusieurs frères qui vivoient mal ensemble. Aussi-tôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnoître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux, et

je demandai qu'ils fussent exclus à jamais d'être mes héritiers ; les juges l'ordonnèrent. Alors je montrai les richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau. Je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs qui avoit acquis tant de trésors auprès de Polycrate de Samos, et que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement ; et dans le desir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus. Je les achetai, et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie. Ainsi ils tombèrent dans une affreuse pauvreté ; mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel. Je leur pardonnai ; je les reçus dans ma maison ; je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer ; je les réunis tous. Eux et leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi. Je devins le père commun

de toutes ces différentes familles. Par leur union, et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage; elle m'avertit que je ne jouirai pas long-temps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie, où j'ai appris à être bon et sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des isles Cyclades, qui m'a assûré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine. Aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon dans son isle, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre; la parque, ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de

se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant. O vous! qui habitez avec lui dans cette isle, le connoissez-vous? Pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les dieux, en récompense, vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans, jusqu'à la cinquième génération! Puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance, pour fruit de votre vertu!

Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronyme versoit des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler, au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs:

Je suis, ô mon père! celui que vous cherchez: vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine: c'est moi, et je ne puis douter en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux: la reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre, se retrouve en vous seul.

J'avois ouï dire, dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, établi à

Samos, avoit été nourri chez mon grand-père; mais comme Orciloque, mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller à Samos, dans l'incertitude; et j'ai mieux aimé demeurer dans cette isle, me consolant dans mes malheurs, par le mépris des vaines richesses, et par le doux emploi de cultiver les muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse, qui accoutume les hommes à se passer de peu, et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronyme se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, et d'un taureau, qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes; ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur des neuf muses.

Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut

chez lui le vieillard avec la tendresse et le respect qu'il auroit témoignés à Alcine même s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble, et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne, sur le bord du fleuve Xante, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps, et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve, des peupliers et des saules dont la verdure tendre et naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux, qui chantoient nuit et jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux. Toute la plaine étoit couverte de moissons dorées; les collines qui s'élevoient en amphithéâtre, étoient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit riante et gracieuse; le ciel étoit doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur.

En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme apperçut une maison simple et mé-

diocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y étoit propre et plein d'agrément et de commodité, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, et formoit un petit canal le long d'un tapis verd. Les jardins n'étoient point vastes ; on y voyoit des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin, paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans une salle, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins ; et on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le roi Admète : c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique. Il y avoit des légumes du jardin, et des fruits qu'on venoit

de cueillir ; un vin plus délicieux que le nectar couloit de grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie; mais enfin, comme Sophronyme voulutle presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si long-temps servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger : voilà où il conversoit avec ses amis : voilà où il jouoit à divers jeux : voici où il se promenoit en lisant Hésiode et Homère : voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, et les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux, mugissans sur le bord du fleuve ; puis ils apperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages ; les mères bêlantes et pleines de lait y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voyoit par-tout les ouvriers empressés qui aimoient le travail pour l'in-

térêt de leur maître doux et humain, qui se faisoit aimer d'eux, et leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres ; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long-temps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui ; vivez heureux, et préparez-vous de loin, par votre vigilance, une fin plus douce que la sienne. En même-temps il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solennités prescrites par les loix ; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs ; avant que de donner sa maison, il l'orne toute entière de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables. Il remplit les greniers des riches présens de Cérès, et les celliers d'un vin de Chio, digne d'être

servi par la main d'Hébé, ou de Ganymède, à la table du grand Jupiter. Il y met aussi du vin Parménien, avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riche dépouille des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie, et dans les gras pâturages de la Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme. Il lui donne encore cinquante talens euboïques, et réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smirne, de Lébède et de Colophon, qui étoient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père, et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation. Aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronyme. J'ai laissé, leur disoit-il, pour

dernière volonté dans mon testament, cet ordre que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le sage vieillard vivoit en paix, et jouissoit des biens que les dieux avoient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin, au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui étoit si cher; et la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaissante au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année, il ne voyoit point venir, comme les autres, ce vaisseau tant desiré ; il soupiroit amèrement ; la tristesse et la crainte étoient peintes sur son visage ; le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui sembloit doux ; il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit : toujours tourné vers le port, il demandoit à tout moment si on n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un ; mais hélas ! Aristonoüs n'y étoit pas ; il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent.

Amphiclès, ancien ami du mort, et à-peu-près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs. Je ne vous verrai plus ; la mort me seroit douce pour vous voir, et pour vous suivre dans les champs élisées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à

la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnoissance sur la terre. Vous avez montré, dans un siècle de fer, la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue. Mais hélas! ce qui devroit toujours durer, n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres ! si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! O Aristonoüs ! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, et qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout. Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine. Il immola plusieurs

victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau. Il répandit des libations abondantes de vin et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, dans la même saison, des jeux funèbres d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venoit de l'Acarie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie, que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus, toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles vêtus de robes traînantes de lin, plus blanches que les lis, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvoit louer l'un, sans louer aussi l'autre, et séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisoit les libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, et éleva tout-à-coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans; et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

LETTRE

DE J.-J. ROUSSEAU,

A un jeune homme qui demandoit à s'établir à Montmorency, pour profiter de ses leçons.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le seroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrois vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez. Je ne pourrai rien vous dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous voudrez la consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux, il

suffit de vouloir l'être; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conseils, le premier que je voudrois vous donner, seroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'ame condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir. La vie laborieuse que Dieu nous impose, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens et la Providence. Voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province; allez vivre dans le sein de votre famille; servez, soignez vos vertueux parens; c'est-là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus

facile à supporter en province, que la fortune à poursuivre à Paris ; sur-tout quand on sait, comme vous ne l'ignorez point, que les plus indignes manèges y font plus de fripons-gueux, que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait M. votre père ; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency. Peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre ; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour ; je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.

LE DUEL,

CONTE MORAL.

Melcour fut privé de ceux à qui il devoit le jour, dans un âge où il ne pouvoit sentir toute l'étendue de cette perte. Un de ses oncles le retira chez lui, le fit élever avec son fils, et prit le plus grand soin de leur éducation. Florainville et Melcour, unis par les liens du sang, le furent bientôt par ceux de l'amitié, que l'habitude de vivre ensemble augmenta de plus en plus. Leur naissance les appeloit au service. Dès qu'ils eurent l'âge requis pour y entrer, on leur obtint de l'emploi dans le même régiment. Florainville avoit toujours fui l'étude. La dissipation qu'entraîne l'état militaire, en temps de guerre principalement (et nous y étions alors,) ne contribua qu'à l'en éloigner davantage. Pour Melcour, il joignoit à beaucoup d'esprit, l'envie de le cultiver. Ses occupations avoient été sagement dirigées. Un caractère honnête, doux, sensible et complaisant, et des réflexions

profondes, lui firent abhorrer, sur toutes choses, la criminelle pratique du duel, trop en vogue dans le temps qu'il commença à servir.

La différence des goûts diminua peu-à-peu l'amitié qui étoit entre ces deux jeunes gens. L'amour du plaisir aveugla Florainville. Il se dérangea. Ses dettes s'accumulèrent. Melcour le plaignit, l'aida de sa bourse, et chercha à le retirer du précipice où il alloit se plonger. Il lui représenta combien sa conduite l'aviliroit aux yeux des gens sensés. Ceux-même, lui disoit-il, qui applaudissent à présent à vos foiblesses, seront les premiers à vous accabler des railleries les plus piquantes, dès qu'ils vous verront sans ressource. Ils se disent vos meilleurs amis ; vous les croyez.... Ils vous ont éloigné de moi. Ils m'ont peint à vos yeux sous les traits les plus défavorables ; et s'ils ne sont point parvenus à éteindre l'amitié que vous m'avez jurée, au moins l'ont-ils affoiblie..... Les méchans savent combien ma tendresse pour vous est sincère. Ils sont instruits des soins que j'ai pris jusqu'ici de vous éclairer sur leurs perfides desseins ; et ils veulent m'en punir. O mon

ami ! s'ils parvenoient à m'enlever votre cœur, leurs succès ne seroient que trop complets. Mais je ne vous parle pas ici pour moi seul, mon cher Florainville ! Au nom des sentimens qui unirent notre enfance, ne plongez pas le poignard dans le sein du meilleur des pères. S'il étoit témoin des excès auxquels vous vous abandonnez, il en mourroit de douleur.

Tous ces discours accablèrent Florainville. Il promit de changer ; mais ses perfides compagnons de débauche lui présentèrent le crime sous des dehors si séduisans, qu'il fut trop foible pour résister. Melcour, sachant qu'après avoir perdu au jeu des sommes considérables, il étoit allé dissiper son chagrin dans un lieu infâme, osa l'y aller trouver, et lui rappela avec force ses devoirs, et les promesses qu'il avoit faites de les remplir.

Florainville ne se connoissoit plus ; il se porta contre son cousin à des excès inexcusables. Il tira son épée. Melcour refusant de se battre, ce furieux lui tint les propos les plus insultans. Dans sa rage, il l'eût frappé, si quelque reste de raison ne l'eût arrêté. Son cousin, toujours aussi tran-

quille, ne se laissa pas émouvoir; malgré tout ce qui rendoit Florainville indigne de partager sa tendresse, il ne vit en lui qu'un parent dont il étoit l'ami.

Celui-ci ébranlé par cette égalité d'ame, revient à lui-même. Il a honte de ses emportemens. Il en demande mille excuses. Sa grace étoit dans le cœur de Melcour. Il ne la sollicite pas long-temps. Mille tendres embrassemens furent le gage de leur réconciliation.

Un officier d'un autre régiment avoit assisté à leur dispute : il avoit été témoin du peu de retenue de Florainville; et le flegme de son cousin lui avoit paru l'effet de son peu de courage. Il ne manqua pas d'en faire des plaisanteries très-fortes; elles furent entendues de quelques-uns des camarades de Melcour. Dans la carrière de l'honneur, le moindre soupçon paroît injurieux. On fit les recherches les plus exactes, et l'on découvrit ceux qui avoient donné lieu aux propos de toute la garnison. On leur fait dire que le corps a été insulté en leurs personnes, et que c'est à eux à le venger. Ils n'ont pas même le choix des moyens. Si ce qu'on raconte de leur dispute est vrai, ils

doivent se battre, ou égorger celui qui a eu l'audace d'en imposer avec autant de malignité. Qu'on se peigne la situation de Melcour ! Ses principes lui défendent le duel ; et, s'il cède aux cruelles volontés de son corps, il se trouve réduit à l'affreuse nécessité de plonger son épée dans le sein de son semblable, de son parent, de son ami. Il a beau représenter les motifs qui l'ont guidé, on ne lui répond qu'en désignant l'endroit où il doit se rendre, et les armes qu'il doit apporter. Rien n'égale son désespoir. Il se retire chez lui. Florainville, qui vient le chercher, le trouve les coudes appuyés sur une tables, son visage couvert de ses mains ; ses larmes coulent en abondance ; il n'interrompt ses sanglots que pour répéter le nom de Florainville. A ce spectacle, celui-ci ne se possédant plus, se précipite aux genoux de son ami. Sa vue retrace à Melcour toute l'horreur de son état ; il le repousse..... Quoi ! dans un moment je dois te poignarder, et tu t'offres à mes yeux !... Il tombe dans les bras de son cousin ; ses pleurs coulent avec plus de force. O Florainville ! dit-il d'une voix étouffée ; si ma main t'arrache la vie, je ne te survivrai pas.

Que dirai-je à ton père? Hélas! il n'a donc pris tant de soins de mes premières années, que pour me voir teint du sang de son fils... O! malheureux vieillard! quel que soit le succès de cet horrible combat, il sera pour ton cœur paternel une source de larmes.

Dans le moment, quelques officiers forcent la porte : ils viennent pour avertir Melcour qu'il ne peut se faire attendre plus long-temps; que c'est donner lieu de soupçonner sa valeur. Quel affreux moment! Ces deux amis se tiennent étroitement embrassés. Ils ne répondent que par des sanglots.

Cependant Florainville, chez qui le cruel honneur parle encore plus haut que l'amitié, rompt le premier ce douloureux silence. Il se lève, tend les bras à Melcour qu'il n'ose regarder. Alors celui-ci : Quoi! tu veux, barbare, que j'aille... Non, cruel, non : que vos vains préjugés me déshonorent; j'y consens. Je ne serai pas homicide... Vous voulez ma mort : eh bien! venez vous-même m'arracher une vie que je déteste. Il se lève, se promène à grands pas : M'armer contre lui, s'écrie-t-il! Florainville, je te verrai expirer de ma main!..

et ton père... il me redemandera son fils... — Où est mon fils ! où est mon fils ! et je serai couvert de son sang ! . . — Quel crime avoit-il commis pour que ton bras... — Aucun, aucun ; ô mon second père ! . . . La vengeance ne m'a point égaré . . . C'est en nous embrassant que nous avons tourné nos épées l'un contre l'autre... Un barbare préjugé m'a aveuglé : il est tombé sous mes coups, victime d'un faux honneur... Non... non, ô Florainville ! A ces mots, il se jette sur son cousin, le serre étroitement contre son sein. — Je ne serai point ton assassin, non... et vous, retournez vers ceux qui vous ont envoyé : dites-leur que Melcour préfère un prétendu déshonneur à un crime... au plus affreux des crimes... Son sort est décidé par cette réponse. Ses camarades viennent lui annoncer, avec tous les témoignages d'un sincère regret, qu'il ne peut plus être membre du corps, puisqu'il a refusé de se battre. Qu'on se peigne Florainville, écoutant cet arrêt. C'est lui qui a plongé Melcour dans cet abîme de maux. Le déshonneur de son cousin est l'ouvrage de ses déréglemens. Tout ne fait qu'augmenter son désespoir : on en craignoit les

suites; on l'arrache malgré lui à cette scène de douleur.

Melcour, resté seul, ne balance pas long-temps sur le parti qu'il doit prendre; il ne retournera pas dans sa province pour essuyer des mépris qu'il n'a pas mérités. En attendant que sa malheureuse aventure y soit oubliée, ou présentée sous son véritable point de vue, il va chercher à perfectionner, par des voyages, les connoissances qu'il possède. Dans la nuit même, il fait tout préparer pour son départ, et écrit une lettre à son cousin, dans laquelle il indique les moyens de lui faire passer ses revenus, dont son âge lui permet de disposer. Il instruit Florainville de ses projets de voyages.

« Quant à vous, ajoute-t-il, apprenez notre sort à mon oncle; qu'il sache qu'on a voulu me forcer à vous égorger, qu'il en frémisse! et si ces barbares, dont un faux honneur est le seul guide, me croient indigne de servir ma patrie, qu'au moins votre père applaudisse aux efforts courageux que j'ai faits pour nous épargner un crime. . . . Quelle leçon! . . . vous en profiterez, ô mon cher Florainville! Déjà votre aveuglement

a cessé... aimez-moi, aimez-moi toujours ! et si vous m'avez rendu votre cœur, gardez-vous de me croire malheureux. »

Dès la pointe du jour, il part, accompagné d'un seul domestique. Il avoit fait trois ou quatre lieues ; il apperçoit à quelque distance du chemin, un parti ennemi sur le point de mettre en déroute un corps moins considérable des nôtres. Il ne peut voir des François prêts à être vaincus, sans brûler de les secourir : la grandeur du danger disparoît à ses yeux ; et n'écoutant que la gloire, ce même Melcour, de la valeur duquel ses camarades ont osé douter, vole sur le champ de bataille, fait des prodiges, enlève un drapeau aux ennemis, et les François sont vainqueurs.

L'officier-général qui commandoit ce détachement, enchanté de la bravoure du jeune inconnu, le prie avec instance de lui dire son nom. Je me ferai connoître dans un instant, monsieur, lui répondit-il ; mais, permettez que je vous demande quelle est votre destination actuelle. — Je vais prendre le commandement de la garnison voisine (c'étoit celle d'où Melcour venoit de sortir.) Eh bien ! j'aurai l'honneur

de vous accompagner, et c'est-là que je veux recevoir les éloges que votre bonté daigne me prodiguer.

Ils arrivent. Monsieur, lui dit Melcour, la seule grace que je vous demande, c'est de convoquer chez vous les officiers du régiment de ***, (celui qu'il a quitté.) Ils se rassemblent. Melcour paroît. Reconnoissez, messieurs, leur dit-il, la victime infortunée d'un faux honneur qui vous rend injustes et cruels, et auquel cependant vous sacrifiez presque tous. Parce que j'ai refusé de tremper mes mains dans le sang d'un parent dont je suis l'aîné, et qui effaça la faute la plus légère par les larmes du plus sincère repentir; parce que j'ai écouté la voix de l'humanité et de la religion; parce que j'ai respecté les loix de l'état, vous m'avez jugé indigne de porter les armes pour ma patrie. Les préjugés vous ont aveuglés : vous n'avez pas craint de m'accuser de lâcheté; je me suis vengé de cette accusation injurieuse, et ce drapeau que j'ai enlevé aux ennemis de mon roi, rend un témoignage assez glorieux de ma valeur. Tous ses camarades l'entourent, l'embrassent, et réparent, par les éloges qu'ils lui

prodiguent, et par les excuses qu'ils lui font, le soupçon odieux qu'ils avoient osé former contre lui.

Le général étonné, attendri de la grandeur d'ame que vient de déployer Melcour, le presse de reprendre son rang, en attendant qu'il puisse rendre compte au ministre d'une aussi belle action. Melcour cède à ses instances, unies à celles des officiers de son corps. Acceptez, lui dit l'officier-général, l'emploi dont on vouloit vous priver hier, comme un aveu tacite de l'injustice du préjugé qui vous condamnoit; et puisse votre exemple, monsieur, le déraciner entièrement! Puis, se tournant vers les officiers qui l'entouroient: Ce vertueux jeune homme vous apprend à ne pas accuser de lâcheté celui qui, fidèle aux loix du véritable honneur et de la patrie, refuse d'être un vil meurtrier. Revenez, messieurs, de la funeste erreur qui vous fait voir l'homme vraiment courageux dans celui qui ne craint pas d'égorger son semblable pour laver une injure. Reconnoissez-le plutôt dans celui dont l'ame est assez grande pour renoncer au plaisir de la vengeance; remettez désormais à un jour de bataille à vuider

vos querelles particulières. Que vos triomphes sur les ennemis de l'état soient le supplice de celui qui vous aura offensé ; ou si l'insulte que vous avez reçue l'exige, que les loix impriment à votre adversaire une tache ineffaçable ; livrez-le à l'opprobre public : mais que tous vos éloges soient réservés à Melcour, et à ceux qui auront la magnanimité de suivre l'exemple qu'il nous a donné en ce jour.

Pendant toute cette scène, qu'on se peigne les transports de Florainville ; qu'on se le représente tenant son cousin étroitement serré contre sa poitrine, l'arrosant des larmes délicieuses de la joie. C'est dans cet heureux moment qu'il abjure ses fatales erreurs ; et fidèle cette fois aux promesses qu'il a faites, il n'est pas besoin de dire qu'il mérita, ainsi que son vertueux ami, d'être élevé aux premiers grades du service militaire.



LA NÉCESSITÉ
DES BONS PRINCIPES.

Au commencement de ce siècle, Lady Sheldon, femme du chevalier Philippe Sheldon, avoit vu, dans le comté de Middlesex, la fortune de son mari et la sienne, presque dévorée par l'amour qu'avoit son mari pour les plaisirs de la table et de la chasse, et par les complaisances déraisonnables qu'elle avoit eues pour seconder sa dissipation.

Née d'un caractère insouciant et facile, qui l'avoit conduite à sa ruine, elle ne mesura la profondeur de l'abîme où elle s'étoit laissée entraîner, que lorsqu'elle vit revenir d'Oxford un fils qui y avoit été élevé, et dont la présence ranima, ou plutôt fit naître dans son ame, un sentiment maternel qu'elle n'avoit point encore éprouvé.

D'une figure aimable, d'un cœur droit et d'un esprit éclairé, le jeune Sheldon, en versant des larmes de tendresse sur le sein de sa mère qu'il n'avoit point vue depuis dix ans, la pénétra du sentiment le plus vif de repentir et de douleur, lorsqu'elle

entrevit le peu de secours dont lui seroit son père et elle-même.

Les suites de l'intempérance avoient accablé de goutte le chevalier Sheldon, qui accéléroit chaque jour l'imbécillité dont il étoit menacé, par l'usage immodéré des boissons les plus fortes.

Le jeune Sheldon s'apperçut bientôt du désordre des affaires de son père, et conçut le projet de passer dans les colonies, pour aller chercher de quoi soutenir des parens pour lesquels il avoit un respect et un attachement sans bornes.

Il fit part à sa mère de ce dessein, qui la déchira. Elle avoit pu se priver long-temps d'un bien dont elle ne connoissoit pas le prix; mais depuis qu'elle avoit vu son fils, et que son mérite l'avoit frappée, elle ne pouvoit plus s'en séparer; et elle mit à son embarquement des obstacles si tendres, que Sheldon ne partit point.

Dans ces circonstances, un parent du chevalier Sheldon mourut à Londres sans enfans, et laissa une fortune assez considérable, à laquelle Sheldon le fils étoit appelé; mais le testament étoit attaqué : c'étoit un procès qu'il falloit soutenir; et Sheldon

le père étoit hors d'état de sortir de sa maison.

Il n'y avoit que lady Sheldon ou son fils, qui pussent aller solliciter une décision favorable à Londres, parce que l'un des deux devoit nécessairement rester près du goutteux chevalier, qu'on ne pouvoit quitter un seul jour. Si c'étoit le jeune homme qu'on chargeât de cette poursuite, on exposoit peut-être sa sagesse et ses mœurs, dans une capitale qui passoit pour en être le tombeau. C'étoit la crainte honnête de mylady, qui pensoit encore en bonne mère de province ; et ce fut le motif qui la fit solliciter vivement auprès de son mari, la procuration dont elle avoit besoin pour se charger de cette affaire. Elle trouvoit d'ailleurs un plaisir infini à aller s'occuper pour un fils, dont elle avoit trop long-temps négligé les intérêts.

Dès qu'elle eut fait les arrangemens nécessaires pour laisser à son mari quelqu'un qui pût la suppléer pour les soins dont il avoit besoin, elle partit, et laissa le jeune et raisonnable Sheldon auprès d'un père, dont il tâchoit chaque jour de modérer les habitudes vicieuses qui menaçoient sa vie.

Arrivée à Londres, où le trop fameux Col-

lins, né comme elle dans le comté de Middlesex, étoit alors, ce fut une des premières connoissances qu'elle fit dans cette ville, sans en prévoir les conséquences. Sa réputation d'un des écrivains les plus dangereux de ce siècle, loin d'empêcher qu'il n'eût de très-grandes liaisons à la ville et même à la cour, sembloit les favoriser et les augmenter chaque jour. Mylady Sheldon, qui, d'abord, n'étoit occupée que des moyens de balancer le crédit de ses parties adverses, crut ne pas pouvoir contracter une société plus utile que celle du juge-de-paix du comté d'Essex.

Il la servit en effet avec chaleur contre les gens qui lui disputoient mal-à-propos les biens du parent de son mari; mais, comme ils s'étoient particulièrement attachés l'un à l'autre, à la faveur du voisinage, leur intimité devint bientôt funeste à mylady, qui suça insensiblement le poison de l'incrédulité que professoit ouvertement son ami, tant par ses écrits, que par ses discours aussi peu ménagés.

Étonnée de toutes les nouveautés dont il frappoit chaque jour sa foiblesse et sa confiance naturelle, elle fut d'abord la plus do-

cile de ses élèves, et fit des progrès si rapides dans la commode science du doute, qu'elle devint en peu de temps l'objet de la vénération et de la flatterie de son maître, et de celle des Toland et des Tindal, que Collins avoit présentés à mylady, comme ses aides-de-camp dans les combats qu'il livroit à toutes les vérités reçues.

Le procès de la succession n'en étoit pas plus négligé, et prenoit même une assez bonne tournure, lorsqu'elle apprit par son fils que le chevalier Sheldon venoit tout-à-coup de mourir d'une goutte remontée, et dans les meilleurs sentimens possibles. Cette dernière circonstance de la lettre du jeune Sheldon, lui fit lever les épaules; et cette force qu'on avoit fait passer dans son esprit, lui fit soutenir avec courage une nouvelle qui l'eût attendrie quelques mois auparavant.

Son premier soin fut alors d'appeler son fils auprès d'elle, pour étendre, disoit-elle, ses connoisances, pour surmonter de petits préjugés, que la province et le collége avoient dû laisser dans son esprit, et pour lui faire partager les leçons de ses maîtres.

Sheldon, en effet, arriva bientôt à Londres : mais quel fut son étonnement et sa douleur, lorsqu'il vit sa mère transformée en catéchiste enthousiaste de l'incrédulité ! Tout ce que son séjour avoit produit d'heureux pour le dénouement du procès, ne put le consoler de la perte qu'avoit faite lady Sheldon, des premiers principes de son éducation, les seuls qui soient faits pour le bonheur même de cette vie.

Il dissimula cependant ; il écouta patiemment les Tindal et les Collins, sans avoir l'air de se laisser entraîner vers eux, mais sans leur dévoiler l'effroi intérieur que lui causoient la hardiesse et la témérité de leurs réflexions sur les objets les plus respectables.

Lady Sheldon s'étonnoit et s'impatientoit même quelquefois de la lenteur avec laquelle son fils se portoit vers l'abus moderne de la philosophie, qu'on honoroit du nom de vérité ; et celui-ci, déjà sans doute rempli du projet qu'on lui verra mettre à exécution dans la suite, eut l'air de se rendre à la fin, et de vouloir être aussi digne que sa mère des éloges du fameux triumvirat.

L'affaire de l'hérédité fut enfin portée à

l'audience, et perdue de la part des contradicteurs de Sheldon, qui obtint aussi-tôt de sa mère de la précéder dans sa terre, où il alloit l'attendre. L'exécution de l'arrêt et l'envoi en possession furent donc encore confiés à mylady, qui ne perdit point de temps pour se rejoindre à un fils qu'elle adoroit, et dont elle alloit dépendre, puisque toute la fortune de sa maison étoit sur la tête de Sheldon.

La connoissance qu'elle avoit de la tendresse de ce fils, ne lui laissoit aucun doute sur les procédés qu'elle en attendoit, et elle se regardoit comme la plus heureuse des mères.

Elle avoit fait part à Sheldon du jour et de l'heure de son arrivée, et elle ne fut pas médiocrement surprise de n'avoir vu personne venir au-devant d'elle, et d'avoir pénétré jusques dans les cours du château, sans avoir rencontré qui que ce soit. Sheldon seroit-il absent ou malade, se disoit-elle en frémissant?

Elle entre dans le salon, et y apperçoit son fils mollement étendu sur une bergère, un livre à la main. Il se lève, vient à elle et l'embrasse, mais sans tendresse, sans

cette effusion d'un cœur qui sait aimer.... Sheldon ! mon cher Sheldon ! lui dit mylady, que signifie la réception que vous me faites ?

— Eh quoi ! auriez-vous à vous plaindre, madame ?.... Je suis très-aise, mais fort aise, en vérité, de vous voir. Vous êtes peut-être fatiguée : je vais vous montrer votre appartement.

— Me le montrer? et ne le sais-je pas, n'ai-je pas toujours le mien ? — On a été dans la dure nécessité de faire ici quelques petits changemens ; vous voudrez bien, madame, vous prêter aux différences qu'on y a mises.

Il donne en même temps la main à sa mère, et la conduit à un des coins du château, où l'appartement le plus obscur et le moins commode est destiné pour elle. Déjà ses gens y ont porté ses malles, et à peine y est-elle entrée, que Sheldon lui fait une humble révérence, et se retire plus en fat qu'en fils tendre, dans la crainte, dit-il, de l'importuner dans ces premiers momens.

L'étonnement de mylady étoit si grand, qu'elle s'étoit assise sans pouvoir proférer

une seule parole, et qu'elle avoit vu Sheldon la quitter sans pouvoir le rappeler. L'heure du souper arrive : on lui fait demander si elle descendra, et mylady indignée, repousse hors de chez elle le valet qui lui fait cette question; elle s'enferme, on n'insiste point, et elle passe, dans l'agitation et le trouble, la plus cruelle des nuits.

Le lendemain son fils ne paroît pas; il envoie cavalièrement demander de ses nouvelles. Mylady n'y tient point; elle descend chez Sheldon; et les larmes aux yeux, se précipite dans ses bras qu'il retire.

Sheldon, d'un sang-froid insoutenable, lui demande ce qu'elle a : Ce que j'ai, lui dit-elle ? ô mon fils! vous m'en faites la question ? est-ce bien vous que j'aimois, et dont je me croyois aimée, qui me traitez ainsi ? vous osez chasser votre mère de son appartement ! — Ah ! ce n'est que cela ? il est destiné, madame. —Et à qui, s'il vous plaît? — A ma femme. — A votre femme? Quoi! vous vous mariez?—Incessamment. — Et je n'en suis pas instruite ; et je n'ai pas présidé au choix de votre épouse? — Chacun ici pour soi, ma mère : vous n'y

pensez pas.... vous la verrez; on vous la montrera.... Je ne prétends pas vous la cacher; mais vous auriez peut-être désapprouvé mon choix, et je prétends bien m'écarter de ces petites règles de convenances, de ces entraves sociales qui ne retiennent que des sots.

Il appelle alors un domestique, et donne ordre qu'on fasse descendre Léonora. Quelle est cette Léonora, dit lady Sheldon? C'est ma future, répond son fils; et en même temps on voit entrer une petite personne d'une assez jolie figure, mais sans noblesse, sans maintien, sans décence, ridiculement surchargée de toute l'exagération des modes. Sheldon la lui présente, et mylady se retire avec effroi. — Mais quelle folie, madame, et à qui en avez-vous? C'est la plus aimable cantatrice de Londres que j'ai amenée ici avec moi. — Pour l'épouser, Sheldon? Oui, madame! interrompt Léonora, pour m'épouser en nœuds légitimes. Je ne suis pas venue me claquemurer dans un château de l'autre siècle pour autre chose. J'ai bien en bonne forme la promesse par écrit de votre fils, et j'espère, maman, que vous voudrez bien signer au contrat.

Une fille de spectacle, s'écria mylady! Puisse cette main se sécher avant de la voir participer à l'infamie de mon fils!

A ces mots, Léonora veut prendre la parole; mais elle se trouble; elle tombe sur un siége et sévanouit. Sheldon appelle du secours, et on entraîne la petite personne dans un autre appartement.

Écoutez-moi! mon fils! dit alors mylady, la bouche palpitante, le cœur gros et l'œil en courroux: non! non! je ne consentirai jamais à ce que vous attendez de moi. Une fille sans naissance, et sans mœurs apparemment. — Mais, madame, vous m'étonnez. Vous voilà tout à travers les petites formules bourgeoises dont je vous ai cru revenue. Qu'est-ce que de la naissance pour des gens qui pensent comme nous? Et des mœurs, est-ce qu'on en parle encore? Eh! fi donc! A peine avez-vous quitté vos maîtres et les miens, et déjà vous retombez dans vos vieilles façons d'envisager les choses. Oh! je ne suis pas de cette inconséquence-là. Graces à vos soins, j'ai vu avec évidence que tout aboutissoit ici-bas à l'intérêt personnel, à notre satisfaction individuelle, et j'ai pour toujours abjuré les pu-

sillanimités qui nous retiennent dans des craintes que rien n'a le droit de nous inspirer. Je puis disposer de moi quand et comme il me conviendra, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'aie pas acquis des lumières en pure perte, et que ma nouvelle sagesse tourne à mon profit. Si cela ne vous convenoit point (ce qui m'étonneroit fort,) alors il y a un parti à prendre. La liberté. C'est la devise d'un Anglois. Une petite pension qu'il faudra bien vous faire, peut vous mettre dans le cas de vivre où vous voudrez. — Arrête ! ingrat ! interrompit mylady, tu m'épouvantes. Qu'est devenue cette ame douce et bonne que je te connoissois ? — Premièrement, il n'y a point d'ingrats, ma mère, parce que tout ce qu'on a eu l'air de faire pour les autres, c'est pour soi-même qu'on l'a fait; que nous sommes le véritable et l'unique centre de nos actions, et qu'à la place de ce mot de bienfaisance, follement imaginé, il faut écrire par-tout : amour-propre, intérêt. Ce sont les élémens de ce que nous avons appris vous et moi. D'ailleurs je suppose avec vous que je sois dans l'erreur, que ma conduite soit condamnable, si je suis un agent nécessaire, votre

courroux est injuste et inutile. Or, qui le sait mieux que vous, ma mère ? Ne nous a-t-on pas prouvé que nous sommes invinciblement déterminés à chaque instant, par les circonstances où nous nous trouvons, et par les causes qui nous meuvent, à faire précisément telle action, et à ne pouvoir en faire une autre ? Rappellez-vous, ma mère, le mot victorieux de notre mentor, de notre oracle de Londres : « Il étoit aussi impossible que Jules César ne mourût pas dans le sénat, qu'il est impossible que deux et demi fassent six. » Point de réponse à cela, convenez-en.

Ah ! mon fils, ah ! Sheldon, s'écria sa mère, je vous ai donc perdu ; j'ai donc étouffé toutes vos vertus, en vous forçant d'écouter le monstre qui m'abusoit ! Quelle lumière vous jettez dans mon ame ! Mais ! Sheldon, ce n'est point mon intérêt que je vois ici, daigez m'en croire, c'est le vôtre. Votre ancien caractère étoit si doux ! vous étiez si digne de l'estime des honnêtes gens ! et vous allez les effrayer désormais, n'en doutez point. On vous fuira, vous que je voyois recherché par tout le monde. Ah ! de grace, revenez à vous-même ; je le sens trop,

de faux principes feroient des monstres de nous. Soyons ce que nous étions, mon fils, avant le funeste voyage de Londres. Aidez-moi à me pardonner le petit orgueil dont on avoit rempli mon esprit, et la part funeste que j'ai malheureusement à votre changement. Ah! Sheldon, n'épousez point Léonora, ne vous avilissez point, ne punissez que moi. Je le sens, je l'ai mérité; mais vous, croyez vous encore digne de votre propre respect.

A ces mots, Sheldon court à sa mère, un torrent de larmes coule de ses yeux; il la tient serrée dans ses bras; il la couvre de cent baisers. Oh! ma mère, s'écrie-t-il, à travers les sanglots qui coupent sa voix, je vous ai donc sauvée de la contagion. Il n'a fallu que mettre en action une partie des principes séducteurs que vous adoptiez dans les livres, ou dans les conversations de vos maîtres, pour exciter votre horreur. Oh! ma respectable et tendre mère, pardonnez à votre fils le ton d'insolence qu'il s'est vu forcé de prendre avec vous pour opérer cette crise qu'il espéroit. Ah! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour m'y résoudre, ce que j'ai souffert pour ne me pas démentir:

vingt fois j'ai été tenté de me jetter à vos pieds, comme je m'y précipite actuellement, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé ma grace. — Ta grace, vertueux Sheldon ! et n'est-ce pas à moi que tu es obligé de la faire ? Lève-toi, lève-toi, fils estimable d'une indiscrète mère, qui n'aura plus de guide que ton cœur. Mais, dis-moi, Sheldon, quelle est donc cette Léonora ? — La nouvelle femme-de-chambre de votre amie lady Seners, qui a joué son rôle et son évanouissement à merveille, et à qui vous pardonnerez comme à moi. — Oh ! je t'en réponds. Ce qui m'étonne actuellement, c'est que je ne l'aie pas deviné d'abord. — Je le craignois un peu, et ne le souhaitois pas. — Tu as raison. Il a fallu que j'y fusse trompée, et qu'une nuit entière passée à réfléchir et sur toi et sur moi-même, me préparât au repentir et à la honte du faux bel-esprit, dont j'avois laissé remplir ma tête.

Alors Sheldon fit un signal, dont il étoit convenu, et Léonora reparut avec lady Seners, sa maîtresse, mais dans l'habillement convenable à son état, et dans la posture de quelqu'un qui demande grace. Lady Sheldon enchantée, l'embrassa, ainsi que son

amie, et ne fut plus que la meilleure et la plus honnête mère du comté, dont elle auroit été, sans le courage de son fils, la plus ridicule et la plus dangereuse.

LETTRE

D'une jeune demoiselle à son amie, sur un trait de vertu de son amant.

Ce fut hier, ma chère amie, un jour de triomphe pour mon amant. Je lui avois rendu justice en le regardant comme incapable d'une perfidie. Il arriva hier au matin, pendant que nous étions à déjeûner ; et il arriva fort à propos : car, comme je paroissois un peu triste, tout le monde me faisoit la guerre de ma mélancolie. L'arrivée de mon amant fit cesser ces plaisanteries, qui commençoient à m'ennuyer. Quand on eut déjeûné, l'aimable jeune-homme nous pria, mon père et moi, de lui accorder, sans témoins, un moment d'entretien. Nous passâmes dans une salle, dont mon père ferma la porte sur nous, en mettant la clef en dedans. Après que nous eûmes pris nos sié-

ges, Rivers lui adressant la parole : Je suis venu, monsieur, dit-il, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez bien voulu m'honorer, et pour vous déclarer, en vous avouant ingénûment ma situation, que je ne me crois pas digne du bonheur de posséder votre fille. Cette déclaration a de quoi vous surprendre ; mais puisque je ne puis l'épouser avec honneur, je dois être assez honnête-homme pour n'y plus prétendre. Mon père jeta sur Rivers un regard d'indignation qui lui fit baisser les yeux : Jeune homme, lui dit-il, d'un ton de dignité, je vous ai cru un cœur honnête, m'en auriez-vous imposé ? M'auriez-vous laissé ignorer quelque circonstance relative à votre famille, à votre personne, à votre fortune ? Je vous demande là-dessus une explication nette et précise : vous n'avez rien oublié pour vous faire aimer de ma fille ; au reste, si vous ne pouvez l'épouser avec honneur, ce n'est pas vous qu'elle aimoit ; mais vous n'auriez jamais dû pousser les choses à la dernière extrémité. Ma fille, après une pareille bassesse, ne doit vous regarder qu'avec horreur, qu'avec le dernier mépris.

Rivers ne parut que foiblement touché de

ces reproches : ses joues se couvrirent d'une modeste rougeur, non de cette rougeur qui porte les livrées du crime, mais de celle qui sied si bien à l'innocence outragée. Voyant que mon père, par son silence, attendoit sa réponse : Je suis fâché, monsieur, lui dit-il, d'un ton ferme et assûré, que vous ayez une si mauvaise opinion de moi. Si j'étois un perfide et un ingrat, comme il vous plaît de le supposer, j'avoue que je mériterois encore de plus cruels reproches : faites-moi la grace de m'écouter, monsieur ; je suis malheureux, mais je ne suis point coupable : j'ai des droits à votre pitié, et je ne mérite point votre colère. Oui, monsieur, j'ai renoncé à votre fille, plutôt que de voir mon père exposé aux horreurs d'une prison. Quoi ! mon père privé de la vue consolante des hommes, plongé dans une obscure prison, y respireroit un air infecté, y traîneroit dans la pauvreté une vie languissante et malheureuse ! tandis que moi, son fils, je jouirois.... O, monsieur ! c'en est trop ; la nature m'auroit puni de ma barbarie, auroit empoisonné mes plaisirs, toutes les douceurs de l'amour. Fils ingrat, j'aurois nagé dans l'abondance, mais cette abon-

dance auroit été une malédiction. J'ai sacrifié ma fortune à la liberté de mon père. Il est vrai que j'aurois pu vous le cacher. Je n'en ai pas eu la pensée. Henriette, après notre mariage, auroit eu assez de générosité pour me le pardonner, pour m'en garder le secret; mais je suis incapable de la tromper. Je suis incapable d'abuser de votre bonne-foi. J'avois hier cinq mille livres sterlings; je n'en ai plus que deux aujourd'hui. Est-ce à un malheureux comme moi d'oser encore prétendre à la main de l'aimable Henriette, d'une fille unique, d'une riche héritière? Ma fortune n'étoit déjà que trop inégale à la sienne. Vous aviez eu la générosité de passer sur cet article; j'aurois été doublement coupable, si je vous avois caché l'espèce de néant où je me trouve réduit. Vous ne devez plus me regarder comme votre fils; et moi, je ne dois plus regarder votre aimable Henriette comme destinée à être la chère compagne de ma vie; j'ai fait mon devoir en m'immolant pour mon père; cette pensée m'aidera peut-être à supporter sa perte. O ciel! y survivrai-je? Je ne la verrai plus! au moins mes prières, mes vœux les plus chers, seront toujours pour

elle. Enseignez-lui, s'il est possible, à m'oublier : je bénis mes malheurs, si ma chère Henriette est heureuse. » O madame ! je voudrois que vous eussiez entendu de quel ton il prononça ces dernières paroles ; vous en auriez été, oui, vous en auriez été extrêmement touchée. Il pleura ; et j'imagine que jamais larmes ne coulèrent avec plus de grace sur les joues d'un homme : mon père ne put retenir les siennes : jugez si j'en versai moi-même ! Mais il faut que j'entre dans quelques particularités par rapport à mon père. Quand Rivers commença son apologie, son visage enflammé de colère, parut s'adoucir, et reprit insensiblement sa première sérénité. Bientôt il parut s'attendrir ; les généreux sentimens de mon amant le frappèrent d'admiration. Il écoutoit avec l'intérêt le plus vif chaque mot qui sortoit de sa bouche. Ses sanglots, qui lui coupoient souvent la parole, le son tremblant de sa voix, la moindre altération sur son visage, rien ne parut échapper à son attention. Je fis cette remarque avec un plaisir secret. Je me réjouissois de son humanité, de cette pitié généreuse pour les malheurs honorables de mon amant, plus cher en ce moment que

jamais. Cette scène auroit fait plus d'impression sur un spectateur indifférent, que les endroits les plus touchans d'une pièce de théâtre; un cœur de marbre en auroit été ému; l'homme le plus insensible auroit versé des larmes.

Pardon! respectable jeune homme, s'écria mon père, en regardant mon amant d'un air riant et plein d'amitié; pour avoir été trop précipité dans mon jugement, j'ai été injuste: je ne devois que vous plaindre. Mais comment avez-vous le secret de m'attendrir ainsi? Je vous assure que depuis dix-huit ans que j'ai perdu ma chère Elmire, la mère de Henriette, je n'ai pas répandu la moitié tant de larmes. Mais voudriez-vous, mon ami, me faire le plaisir de m'instruire des particularités d'une histoire qui m'affecte singulièrement?

O monsieur! répondit mon amant, vous avez droit de tout exiger de moi. Je vais vous obéir, non par un motif d'intérêt, il ne me reste plus aucune espérance, et je ne voudrois pas entraîner votre fille dans ma ruine; mais le respect et la reconnoissance que je vous dois, le desir de paroître toujours digne de votre estime, tout m'engage

vous faire un récit fidèle de ce qui s'est
assé entre mon père et moi. Il y a deux
ours, comme je me disposois à rendre une
isite à votre aimable fille, mon père qui,
e jour-là, étoit sorti de grand matin,
n'envoya un exprès avec un billet de sa
nain, par lequel il me mandoit qu'un de
es principaux créanciers l'avoit fait arrê-
er. Que faire ? que de voler dans l'instant
u secours de mon père. Je le trouvai dans
a maison d'un de nos fermiers, n'ayant
l'autre compagnie que celle des officiers
qui l'avoient arrêté. Ils se retirèrent à la
porte, et me laissèrent la liberté de me li-
rer à ma douleur, et de lui donner les con-
solations dont je n'avois que trop besoin
moi-même. O Rivers ! me dit-il, en me
voyant entrer, vous voyez votre père pri-
sonnier : voilà tout ce qu'il put me dire
avant que je me fusse jeté dans ses bras. Je
ne pus d'abord lui parler. Nous nous assî-
mes tous les deux sur un banc, près d'une
table : alors, me regardant d'un air extrê-
mement abattu, il me fit un détail circons-
tancié de l'état de ses affaires. Ce détail
m'effraya : mais je vis que je pouvois le
sauver, et cette pensée calma un peu mon

désespoir. Il ne s'offroit à mon imagination qu'un moyen de lui rendre la liberté; mais quand je vins à songer au sacrifice qu'il me falloit faire, mon ame en frissonna d'horreur. Ah ! monsieur, qu'il est impossible de déraciner de son cœur une passion comme la mienne ! Vous, madame, continua-t-il, en m'adressant la parole, vous me parûtes plus charmante que jamais. Mille idées agréables et funestes se succédèrent dans mon esprit, et me causèrent dans tous mes sens une agitation violente et tumultueuse. Je n'étois plus à moi : il sembloit que ma raison m'eût abandonné. O Dieu ! que ne sentois-je pas alors ? je croyois voir couler les larmes, entendre les reproches de ma chère Henriette; mais la manière dont mon père conclut l'histoire de la situation malheureuse de ses affaires, fixa mes irrésolutions. Ses regards, sa contenance, ses paroles, plaidèrent si fortement dans mon cœur la cause de la nature, qu'elle l'emporta à la fin. Il m'étoit impossible de résister à ses mouvemens. O mon fils ! me dit-il, vous voyez que je n'ai aucune espérance; non, je n'ai pas la moindre lueur d'espérance de recouvrer ma liberté.

Ici me serrant la main et me regardant de l'air le plus tendre : C'est-là, dit-il, une pensée bien affligeante. Les horreurs d'une prison ont quelque chose qui me révolte, qui m'épouvante; elles ébranlent mon courage, et font un lâche de moi. Mais je n'ai de reproche à faire à personne; c'est à moi seul que je dois imputer mon malheur... Être enseveli vivant ! être privé pour jamais de cet air pur et salubre que les plus misérables esclaves respirent en liberté !... Mon cher fils ! ne me regardez pas si tendrement, continua-il, en me serrant une seconde fois la main; ne viendrez-vous pas me voir ?... Je ne pus en entendre davantage; ces dernières paroles me percèrent l'ame. Cessez, lui dis-je, de déchirer le cœur de votre fils par ces horribles pensées; vous n'irez pas en prison; non, vous n'irez pas... Que voulez-vous dire ? me répondit-il; je n'ai point d'amis pour m'assister. Eh ! que suis-je donc ? m'écriai-je : vous n'irez pas, si, au prix de ma fortune ou de ma vie, je puis vous en empêcher.—Je n'y consentirai jamais... Je ne puis vous voir si malheureux. Ne m'en parlez pas davantage, me répliqua-t-il; je ne puis entendre

une pareille proposition. Vous ne vous ruinerez pas pour moi : je ne veux point acheter ma liberté aux dépens de votre bonheur; songez à ce que vous me proposez ; songez à l'aimable Henriette : ce nom vous rappellera à vous-même ; consultez votre cœur, et vous trouverez que c'est elle, et non pas moi, qui doit faire votre bonheur. Laissez-moi à des malheurs que j'ai attirés sur ma tête : la mort y mettra bientôt fin. Déplorable situation où la mort, si effrayante pour la nature, est l'unique consolation qui me reste ! Que dis-je, une consolation ? En seroit-elle une pour moi ? Non, il y a quelque chose après la mort de plus à craindre que la mort même : heureux l'homme vertueux à qui ce monstre se présente sous la figure d'un ange, avec le sourire d'une beauté immortelle ! Mais elle s'offre à moi sous un air hideux et menaçant, qui porte la terreur dans mon ame. Mais vous, mon fils, quand vous serez heureux, souvenez-vous de moi ; venez me visiter de temps en temps dans ma prison, dans mon tombeau. O mon père ! mon cher père, m'écriai-je, vous ne voulez donc pas m'écouter ? Quoi ! je n'aurai pas la liberté de disposer d'un

bien qui est à moi ? Je sais tout ce que je perds, en perdant l'aimable Henriette ; je ne dois plus compter sur notre mariage ; mais, n'importe, j'ai fait mon choix : la seule idée de vous voir en prison me fait frissonner. Eh ! n'êtes-vous pas mon père ? Croyez-vous mon cœur insensible au cri de la nature ? Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnoissance, à ma tendresse, vous, mon père, à qui j'ai des obligations sans nombre ? Songez à la douleur de ma mère, quand elle apprendra la nouvelle de votre malheur. Si mes prières ne peuvent ébranler votre résolution, que son désespoir vous touche ! Il me semble aussi voir couler les larmes de ma sœur : ô mon père ! croyez qu'il n'est point de plus grand malheur pour votre femme et vos enfans, que celui de vous voir malheureux. Grand Dieu ! s'écria mon père, inspire-moi ce que je dois faire : dans mes intervalles lucides, jamais je ne me jugeai si coupable. O Rivers ! je ne puis songer sans rougir à tous les traitemens indignes que vous avez eu à essuyer de ma part. Votre bonté, cette bonté que je mérite si peu, me fait paroître un monstre à mes propres yeux. Mon ame est déchirée de re-

mords. Votre mère aussi, combien ne l'ai-je pas rendue malheureuse ! Que je suis différent d'un père qui ne mérite que les bénédictions de sa famille ! Ma conduite n'a été qu'une violation continuelle de mes obligations les plus sacrées : j'ai été la ruine de tous ceux qui m'aimoient, de ma femme, de mes enfans, de vous, mon cher fils : funeste effet du vice ! mais que je suis bien puni de ma folie et de ma rage !

Ici il s'arrêta, pour essuyer quelques larmes que lui arrachoit le souvenir d'une scène si attendrissante.

Quels sentimens d'admiration fit naître dans mon ame cette généreuse contestation entre le père et le fils ! Mon père y trouva aussi quelque chose d'héroïque ; et s'empressant de profiter de ce moment de silence de Rivers, pour le tirer de peine : Généreux jeune homme, lui dit-il, rien n'est plus noble que ce que vous avez fait : vous êtes plus mon fils que jamais ; je me fais un honneur de m'allier à une personne de votre mérite. Que ces larmes vous honorent ! cette adoption du malheur d'autrui, cet excès d'humanité, est la marque infaillible d'une belle ame. Voilà une action qui répand sur

vous un lustre que ne feroient pas l'orgueil des richesses, la pompe des titres, le faux éclat de l'ambition secondée par la fortune.

Mon cœur applaudissoit en secret à de si justes louanges : Rivers ne savoit s'il en devoit croire ses oreilles. La surprise, la reconnoissance, une joie modeste, dissipèrent bientôt les sombres nuages du désespoir, répandus sur ses paupières : il regarda mon père, il me regarda moi-même : les mêmes passions étoient peintes sur nos visages. Mais, tournant une seconde fois les yeux sur mon père : Ma surprise est extrême, monsieur, lui dit-il. Je ne puis comprendre cet excès de bonté : seriez-vous réellement résolu de donner votre fille à un homme sans fortune? Avez-vous oublié que je dois être le soutien d'une famille qui vous est étrangère ? ...que.... N'exagérez point tant, lui dit mon père, la disproportion de votre fortune ; cette dernière preuve de la bonté de votre ame vous rend infiniment plus cher à mes yeux. Plus je vous connois, plus j'admire vos vertus ; et afin de ne vous le céder que le moins qu'il m'est possible en générosité, je vous promets de songer à votre bonheur, et à celui de toutes les per-

sonnes qui vous sont chères : mais continuez, je vous prie; car il me tarde d'apprendre le dénoûment de cette histoire intéressante.

O monsieur! s'écria l'aimable jeune homme, enseignez-moi ce que je dois faire pour répondre à vos bontés : je voudrois être reconnoissant, et je ne puis vous exprimer ma reconnoissance. Mon cœur est si rempli de ce sentiment, qu'en voulant le peindre, je l'affoiblirois. O ma chère, mon aimable Henriette! s'écria-t-il, en s'élançant dans mes bras : il osa me donner un baiser. Mon père, qu'il regarda en rougissant, ne fit que rire d'un transport si naturel.

Enfin il se rassit, et nous acheva l'histoire des malheurs de son père : il parvint à lui faire accepter sa proposition : on envoya chercher les créanciers; on leur offrit une composition raisonnable, qui fut souscrite avec empressement. Ensorte que le même jour que son père avoit été arrêté, il eut la satisfaction de le voir libre. Il paroît, ajouta Rivers, que ce malheur, et les marques de tendresse qu'il a reçues de toute sa famille en cette occasion, lui ont fait faire de sérieuses réflexions sur lui-même,

qui pourroient influer sur sa conduite. Ici Rivers finit sa narration : mon père l'embrassa, et nous assûra qu'il feroit consister son bonheur à s'occuper du nôtre.

C'est ici que finit le commerce épistolaire de ces deux vertueuses amies. Pour ne laisser rien à desirer à nos lecteurs, nous ajouterons que peu de jours après, Rivers vit ses vœux remplis en recevant la main de Henriette. On cite ce couple charmant comme un exemple des douceurs de l'union conjugale. Le père de mylady leur a acheté une des plus belles terres du comté ; c'est-là que vivent nos jeunes époux. Leurs pères, heureux du bonheur de leurs enfans, partagent leurs plaisirs, et semblent les augmenter par l'air de satisfaction qu'on voit briller sur leurs visages. Ames honnêtes, s'il est des plaisirs purs et sans mêlange sur la terre, ce n'est qu'à vous qu'il est donné de les goûter ! C'en est un bien plus doux pour Rivers de voir son père rappelé à lui-même par ses malheurs, et redevenu ce qu'il n'auroit jamais cessé d'être, si la débauche ne l'avoit abruti, un homme d'une société aimable. Il s'est formé entre les deux pères une liaison intime, fondée sur une estime réci-

proque. Celui de Henriette, non content de faire le bonheur de ses enfans, avoit adopté en quelque sorte la famille de Rivers; sa générosité y avoit fait renaître l'aisance; il en avoit rétabli les affaires délabrées, quand, par des évènemens inespérés, une riche succession a presque établi entre les deux familles une égalité de fortune. Le ciel a mis le comble à tant de faveurs, en donnant à nos jeunes époux un fils, nouveau gage de leur tendresse, objet de leurs plus douces espérances. Le jour de sa naissance fut un jour de fête pour toute la famille et pour leurs vassaux, qui se flattent de voir renaître dans ce fils les vertus bienfaisantes de son aimable mère, l'affabilité et l'humanité de leur seigneur.

LE SECOURS GÉNÉREUX.

Monsieur Richardson, capitaine d'un vaisseau marchand anglois, ayant été assailli, près de Dantzick, par une furieuse tempête, lutta toute la nuit contre la violence des flots. Quoique ses voiles se trouvassent déchirées et ses cordages rompus, il manœuvra avec tant d'intelligence et d'activité, qu'il entra dans le port de cette ville, à la fin du jour. A peine fut-il arrivé, qu'il alla prier le capitaine d'un vaisseau qui étoit à l'ancre, de porter du secours à seize personnes qu'il avoit vues dans le plus grand danger, sur le tillac d'un vaisseau appartenant à des Dantzikois. Celui-ci ayant répondu qu'il ne vouloit pas s'exposer à périr lui-même, l'Anglois lui dit : Eh bien ! puisque le danger vous effraie, quelque fatigué que je sois, je vais le braver. Je vous demande seulement vos gens, parce que les miens sont excédés de travaux et de veilles. Refusé sur cet article, il se borna à demander une chaloupe qui étoit plus grande que

la sienne : mais elle lui fut également refusée. Indigné de tant de refus, M. Richardson sort du vaisseau, regagne le sien, et dit à ses matelots : Anglois, je trouve ici des ames lâches et inhumaines; prouvons-leur que les nôtres ne le sont pas, et volons au secours de ces malheureux que vous avez vus à la mer. Tout l'équipage ayant répondu par acclamation, la chaloupe fut mise en mer, et les Anglois affrontant la fureur des vagues, furent assez heureux pour sauver la vie aux seize personnes du vaisseau naufragé ; ce qu'ils ne purent faire qu'en trois voyages, parce que leur chaloupe étoit trop petite. Il n'y eut qu'une femme qui mourut le lendemain des suites de l'effroi dont elle avoit été saisie, en se voyant prête à être ensevelie sous les eaux. Le roi de Pologne, informé de cette action vertueuse, a chargé son commissaire général, résidant à Dantzick, de remettre de sa part au libérateur de seize de ses sujets, une médaille d'or représentant d'un côté l'effigie de sa majesté; et sur le revers, une couronne de laurier et de myrthe. Cette médaille a été remise à M. Richardson, en présence des magistrats de Dant-

zick, de la plupart des Anglois qui y sont domiciliés, et de plusieurs étrangers qui se sont tous empressés de lui donner les éloges qu'il mérite.

LE JEUNE HOMME VERTUEUX.

Il étoit presque nuit quand M. Wills, sortant de chez un ami pour revenir dans sa maison, se rendoit par la porte de Buckingham à Chelsea. A peine eut-il fait quelques pas dans une allée obscure, qu'il apperçut une fille, dont la démarche et les vêtemens ne lui parurent pas annoncer une de ces malheureuses victimes du libertinage, qui viennent ordinairement dans cet endroit. Il la suivit de près. Elle paroissoit être dans une extrême indigence; cependant, quoique simplement vêtue, son ajustement étoit propre, sans être recherché. Son chapeau étoit rabattu sur ses yeux. La tête penchée sur son sein, elle paroissoit être dans le plus grand accablement. Ni le bruit

que faisoit Wills en marchant derrière elle, ni ceux qui passoient et repassoient, rien ne pouvoit l'émouvoir ; elle étoit entièrement absorbée dans ses réflexions. Wills la suivit long-temps, s'efforçant en vain de deviner le motif de cette conduite ; sa tristesse le toucha, et sa démarche fit naître sa curiosité.

Mais il ne savoit comment l'aborder, et il n'avoit encore pris aucune résolution : cette fille cependant étoit au bout de la promenade. Les yeux fixés sur l'étang de Rosamond, elle portoit ses pas de ce côté ; il étoit temps que Wills se déterminât ; il alloit bientôt perdre l'occasion de la connoître. « Où allez-vous, madame ? lui dit-il d'une voix basse et tremblante : elle s'arrêta, le regarda, mais sans répondre. Où allez-vous, madame ? répéta-t-il. — Je vais mourir sur le sein de mon malheureux père : il ne sait pas, hélas ! pourquoi je l'ai quitté. J'ai vu le jour pour la dernière fois : je vais expirer dans ses ».... Elle ne put achever : le désespoir étouffoit sa voix : elle alloit y succomber, si des torrens de pleurs ne l'avoient enfin soulagée. Wills fut étourdi de cette réponse inattendue. — « Vous convient-il à cet âge,

madame, de penser à mourir? votre carrière peut être encore longue et heureuse : quel évènement assez funeste vous inspire une si cruelle résolution? — « Le besoin, la détresse, tout ce que la misère a de plus affreux se réunit pour empoisonner mes jours à peine commencés; il est temps, il est bien temps qu'ils finissent. »

« S'il ne manque à votre repos que l'argent nécessaire à soulager vos besoins, je puis vous le rendre, madame : confiez-moi votre situation, je l'adoucirai : daignez en attendant accepter ces deux guinées, c'est tout ce que j'ai sur moi. » — Quel prix mettez-vous à votre générosité? dit-elle, d'un ton ferme. — Le plaisir pur de faire une bonne action, et de vous sauver des extrémités du désespoir. » — C'est trop, oui, c'est trop, monsieur. J'ai vu les hommes si méchans, que j'ai peine à vous croire. On dit cependant qu'il y a encore de ces mortels bienfaisans, pour qui la vertu n'est point un effort. Ah! monsieur! seriez-vous un de ces êtres célestes! aurois-je bien le bonheur!»... Ici ses genoux se plièrent sous elle; elle se soutenoit à peine. Un siége, heureusement, se trouva près de-là, elle s'y laissa tomber

en pleurant. Wills s'assit à son côté. — Je n'ai point d'autre motif, je vous le proteste, mademoiselle, que le plaisir de remplir les devoirs sacrés de l'humanité : mais vos discours, vos manières, le lieu où vous êtes, tout m'étonne. Pardon ! si j'ose vous demander le sujet de vos larmes : ce n'est point une curiosité indiscrète, c'est le desir de vous servir qui m'enhardit à vous faire cette question. « — A tout ce que j'entends, je n'en puis douter, monsieur : écoutez-moi. Oh ! quelle carrière je vais ouvrir à votre humanité !.... Mais, dit-elle, en se levant brusquement, j'oublie que mon pauvre père expire de besoin en ce moment. — Juste ciel ! et où est-il? — Dans une affreuse prison.... gardez-vous de croire que le crime l'y ait conduit.... en est-ce un, d'avoir trop estimé son honneur et celui de sa malheureuse fille? « — Allons donc, allons le voir, je veux vous y accompagner. » — Hélas ! monsieur, ce spectacle est trop cruel, vous ne le supporterez jamais : moi-même, accoutumée à toutes les horreurs de la misère, je ne puis m'empêcher de le redouter. » Ils traversèrent ensemble la grande allée. Convaincue de l'honnêteté du jeune homme,

cette fille ne fit aucune difficulté d'accepter son bras. — « Mais, reprit Wills, puisque je ne puis voir votre père ce soir, permettez au moins que je vous rende à l'un et à l'autre ma visite demain matin. Où est-il? comment l'appelle-t-on? » — Il se nomme Belton; il est renfermé dans la prison de Marshalsea, dans le fauxbourg de Southwark. — « Je ne connois point cet endroit, mais je le trouverai facilement, et soyez sûre que demain matin je m'y rendrai ». — Ah! monsieur, depuis bien long-temps, nous n'éprouvons plus les douceurs de l'amitié; nous n'avons plus d'amis; notre disgrace les a fait disparoître. Nous devons votre visite, je le sens, à votre humanité; mais cet endroit est trop affreux..... — Quelque horreur qu'il inspire, je n'en serai point effrayé, si je puis secourir le mérite et la vertu malheureuse. — « Rien en vérité de plus noble que ces sentimens : l'exemple de mon père vous convaincra, monsieur, qu'un vain étalage de bienfaisance n'est pas toujours la preuve qu'on en sait pratiquer les sublimes préceptes. »

Lorsqu'ils eurent gagné la rue, Wills fit approcher une voiture, y plaça Sophie, et

paya au cocher sa course. En prenant congé de cette aimable et vertueuse fille, il l'assura de nouveau qu'il lui tiendroit parole.

Le lendemain, inquiet des suites de son aventure, il sortit dès le matin; mais la crainte d'incommoder M. Belton, par une visite faite à contre-temps, le détourna d'entrer de si bonne-heure dans la prison. Il se seroit plutôt permis de manquer à un grand que d'offenser la délicatesse d'un malheureux, en qui la misère nourrit une sensibilité toujours prête à s'alarmer. La compassion lui étoit si naturelle, il la témoignoit d'une manière si noble, que jamais l'indigent près de lui ne fut humilié; en le soulageant, il paroissoit moins accorder que recevoir une grace.

Wills vit donc enfin arriver l'heure qu'il attendoit avec tant d'impatience. Il entra dans la prison. O vous! qui n'avez jamais peut-être jetté vos regards sur ce séjour d'horreur, de larmes et de misères, si le tableau que j'en vais tracer peut faire retentir dans vos cœurs le cri touchant de l'humanité outragée dans ces sombres demeures, j'aurai reçu le prix de mes peines, je serai satisfait. Connoissez, s'il est possible toute-

fois qu'ici l'imagination atteigne la réalité ; connoissez ce qu'endurent d'opprobre et de douleurs, vos frères, vos compatriotes, des hommes en un mot, le plus souvent pour n'avoir pas eu le pouvoir d'acquitter la somme énorme de quarante shellings. Puissent vos yeux n'être jamais témoins de ce spectacle affreux ! Puissiez-vous n'en jamais partager l'aspect révoltant avec les victimes infortunées que l'avarice y sacrifie, à moins qu'à l'exemple de Wills, vous n'y soyez appelés par l'humanité et la bienfaisance !

A l'une des extrémités de la grande rue, vous trouvez une cour sale et dégoûtante. Le fond présente une porte large et sombre, que traverse diamètralement une énorme barre de fer surmontée d'un monstrueux cadenas. Le haut du mur est défendu par un *chevaux de frise*, dont les pointes hérissées forment une barrière insurmontable aux malheureux assez téméraires pour tenter de recouvrer leur liberté. Près de-là, en montant trois dégrés, une porte étroite, également renforcée de chaînes et de triples serrures, sert d'entrée à la prison. Du seuil de cette porte, vous passez dans une tanière obscure et puante, qui est le gîte d'une

espèce d'animal à figure humaine, qu'on nomme guichetier. Le bruit horrible des chaînes, le roulement affreux des gonds et des verroux, tout porte dans l'ame l'effroi, le frissonnement et la terreur; mais quand enfin vous descendez dans l'intérieur de la prison, quel spectacle! grand Dieu! peut-on le supporter? Des repaires à peine éclairés renferment des hommes, à qui l'on paroît avoir voulu ôter jusqu'au droit de respirer l'air. Cet élément si nécessaire, dont on n'oseroit pas disputer l'usage aux plus vils animaux, ici les hommes n'en jouissent qu'à prix d'argent; c'est en raison de la somme que vous payez, que l'air est plus ou moins introduit dans le lieu sombre et puant que vous habitez. La masse énorme des murs qui s'élèvent jusqu'aux nues, semble toujours prête à engloutir sous ses débris les malheureuses victimes qu'ils renferment. Un espace étroit, placé dans le centre de ce bâtiment, et environné de fortes palissades, est le seul endroit où il soit permis aux prisonniers de prendre pendant quelques instans un foible exercice. Ce lieu où l'on voit une foule de spectres errans, pâles, livides, et qui manquent des pre-

mières nécessités de la vie, ce lieu réunit, sous un point de vue révoltant, tout ce qui peut déchirer l'ame la plus féroce et lui arracher des larmes. Ainsi sacrifiés à la haine, à la vengeance, à la cruauté et à l'avarice, nos concitoyens expirent dans des cachots à la requête d'un créancier puissant, qui dans sa barbare opulence, n'a pas daigné souffrir le moindre délai, ou supporter la plus foible perte. Ainsi les tristes jouets des évènemens et de la misère, sont confondus avec les scélérats, justement dévoués à la vengeance publique. O vous! qui abusez du pouvoir de la loi, vous à qui du moins la nature et l'humanité devroient parler plus haut qu'elle, ne mettrez-vous jamais quelque distinction entre le malheur et le crime!

Wills, en contemplant cette scène d'horreur, se sentit tellement agité et saisi, qu'il oublia, dans une espèce d'anéantissement, et le lieu où il étoit, et ce qui l'y avoit amené. Ses regards stupides et égarés erroient de tous côtés; son ame affaissée sous le poids de la douleur, avoit perdu toute son activité. Il s'efforça de recueillir ses sens pour demander la chambre de M. Bel-

ton. Sophie qui l'attendoit, ouvrit au premier bruit. Il entra dans un cabinet fort étroit, que les soins de cette aimable fille entretenoient dans une grande propreté; mais il étoit absolument nud; on n'y voyoit pour meubles que deux chaises, une petite table et un lit sans rideaux, dans lequel reposoit un vieillard dont le visage portoit encore les sillons que les larmes y avoient tracés. A ce spectacle, Wills abîmé s'assit en silence sur la chaise que Sophie lui présenta. Elle alla se placer près du lit de son père. — «Voilà, lui dit-elle, le gentilhomme qui m'a secouru hier, celui à qui vous devez la vie.... Oui! la vie, ajouta-t-elle en s'adressant à Wills; nous n'avions pas mangé depuis deux jours: tout ce que j'ai pu faire hier, a été de lui procurer un peu de lait, qui l'a soutenu jusqu'à présent.» Wills à ces mots, se contenta de gémir; car sa langue étoit liée. Il n'avoit jamais été témoin d'une si déplorable misère, et ne concevoit pas qu'une créature humaine en pût supporter le fardeau. «Je ne sais, monsieur, dit le vieillard d'une voix foible, je ne sais à quel motif attribuer l'honneur de votre visite; si l'humanité vous a conduit dans ce lieu

de désolation, des sentimens si nobles ont droit à mes éloges: votre récompense est en vous-même; le prix de la vertu c'est de se trouver vertueux: mais si vous êtes venu insulter à ma misère, si vos bienfaits empoisonnés sont le prix de la séduction de cette malheureuse fille, qui n'a de bien que son innocence, retirez-vous, abandonnez-nous à notre malheureuse destinée: nous savons supporter la mort. La foule des mortels la craint; le malheureux la brave; c'est le terme de la douleur. »

Wills, bien éloigné de craindre qu'on pût le soupçonner de tant de bassesse, eut bientôt recouvré la parole. Il se justifia avec beaucoup de chaleur. « Excusez, monsieur, lui répondit le vieillard rassûré: excusez; je vous ai tenu un langage dur; j'ai tant souffert, hélas! de la méchanceté des hommes! vous m'êtes inconnu; votre âge, les attraits de ma fille, à peine éteints dans la douleur et dans les larmes.... Que vous dirai-je, enfin! ses vertus qui sont si chères à son malheureux père.... Oui! ses maux, que j'ai plus sentis que les miens, ses maux ont creusé ma tombe; mais je crains moins la mort que l'état affreux où je la laisserai

quand mon ame s'envolera dans le sein de son auteur. »

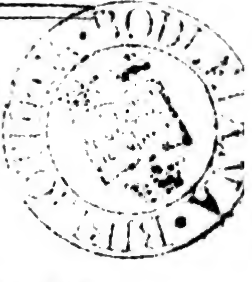
Sophie fondoit en larmes; le vieillard en étoit inondé : Wills ne fut pas maître de retenir les siennes. « Monsieur, dit-il, j'ai été vivement touché du désespoir de votre fille; je ne suis venu que pour vous offrir mes services : apprenez-moi donc ce que je puis faire; je n'épargnerai rien, je vous le jure. — Je vous crois sincère; mais sincère ou non, n'importe, vous ne pouvez plus me faire aucun mal; c'en est fait, je suis parvenu à ce comble de malheur, où l'on peut braver la cruauté et l'ingratitude des hommes; je vais m'efforcer cependant de recueillir mes esprits pour vous détailler mes malheurs, et vous tracer la route qui m'a conduit dans cette honteuse demeure. Puisse mon histoire, monsieur, instruire votre jeunesse, et vous apprendre à quelles extrémités peut porter la passion, quand on n'écoute plus la raison et l'équité! Que cette foible condescendance vous prouve au moins combien je suis reconnoissant de la noblesse de vos procédés envers ma malheureuse et chère fille..... Hier elle étoit sortie sans m'en prévenir».....« L'infortune

est sacrée pour moi, » interrompit Wills. « Ce n'est point un mérite, c'est un devoir de la respecter : mais vous êtes foible, le récit de vos maux ne peut que vous altérer; dans l'état où vous êtes, vous avez besoin de rafraîchissement : oserai-je vous prier de permettre que je dîne avec vous ? il faut précisément que je sorte, je saisirai cet instant pour vous faire préparer des alimens doux et nourrissans. — Je serai honoré de votre compagnie; mais souffrez que Sophie, qui connoît mieux les chemins, se charge de ce soin. — Si miss daignoit m'indiquer les endroits, j'aurois l'honneur de l'y accompagner. »

Sur cela ils sortirent ensemble, et entrèrent dans une auberge voisine, où Wills fit préparer un bon bouillon et d'autres choses propres à un estomac affoibli. Avant d'entrer dans cette maison, il mit cinq guinées dans la main de Sophie. « — Vous pouvez avoir quelques petits besoins; de grace, point de refus, point de remercîmens. J'attendrai ici que notre dîner soit prêt : vous, cependant, retournez à votre père, vous lui êtes utile. »

Elle lui obéit, et se pourvut en chemin

d'un habillement complet pour son père, afin qu'il parût décemment aux yeux de son nouvel hôte. Celui-ci à son retour trouva le vieillard levé et prêt à le recevoir : dans cet état, il paroissoit, et à ses manières et à sa physionomie, qu'il n'avoit pas toujours essuyé des jours aussi orageux. A l'abord de Wills, il voulut se lever malgré sa foiblesse ; son bienfaiteur le prévint en s'asseyant auprès de lui. Ils s'entretinrent pendant quelque temps de choses indifférentes. M. Belton s'en tira en homme qui connoissoit le monde ; Wills le remarqua. Il eut aussi le loisir d'examiner plus attentivement l'aimable Sophie, et trouva que cette beauté, dont son père avoit fait l'éloge, répandoit encore quelque éclat sur ses traits, quelque altérés qu'ils fussent par le chagrin. M. Belton se trouvant mieux après le repas, et persuadé que ce jeune homme attendoit avec impatience le récit de ses infortunes, commença son histoire.



HISTOIRE
DE M. BELTON.

Mon père fut un habile médecin, que ses talens et son expérience auroient dû conduire à la fortune, s'il eût éte connu; mais, moins heureux qu'estimable, il vécut dans l'obscurité. Quelqu'ordre, quelque frugalité qu'il mît dans sa maison, la plus sage économie ne put augmenter ses revenus. Tout ce qu'il put faire pour mon éducation, fut de m'envoyer dans une école. Dans sa jeunesse il avoit eu des liaisons au collège avec mylord Cotswold. Quoiqu'il l'eût perdu de vue depuis long-temps, il résolut, pour contribuer à mon avancement, de lui rendre une visite, et de lui demander sa protection. Dès qu'il se fit connoître, mylord l'embrassa tendrement, et lui témoigna le zèle le plus empressé à l'obliger. En conséquence, mon père me présenta à son protecteur. Mylord satisfait de mes réponses, lui proposa de me placer auprès de son fils qui étoit beaucoup plus jeune que moi : Ce sera une occasion pour

lui, dit-il, de s'instruire avec plus de facilité, et j'aurai soin de sa fortune. Mon père reçut cette proposition avec reconnoissance ; et peu de jours après, je fus admis dans la maison de mylord.

La personne et les manières du jeune lord me plurent infiniment ; nous ne tardâmes pas à lier amitié ; et tant que nous vécûmes ensemble, animés l'un et l'autre d'une noble émulation, nous nous faisions un plaisir de remplir nos devoirs. Nous fûmes enfin séparés ; il alla à l'Université ; et de-là, il commença ses voyages. Son père me plaça alors sous la direction de son intendant. « Je ne prétends pas faire de vous un procureur, me dit mylord ; je veux que vous soyiez en état de remplacer mon homme d'affaires après sa mort. Vous n'avez qu'à vous mettre au fait de la régie et de l'économie de mes biens ; je compte sur vos soins et sur votre fidélité, parce que je suis persuadé de votre attachement pour moi. » Je l'assurai que je répondrois à ses espérances.

Peu de temps après, mon père mourut, ne me laissant pour héritage que sa bénédiction ; ainsi je demeurois entièrement dé-

pendant de la famille de mylord. Mon exactitude, et les éloges que faisoit de moi celui sous lequel je travaillois, augmentoient chaque jour la bonne volonté de mon protecteur : en un mot, l'intendant étant mort, on me donna sa place. Mylord eut tout lieu de s'applaudir de mon intelligence et de mon intégrité.

Dans cette même année, le jeune lord revint de ses voyages : son amitié ne parut point altérée ; il se félicita de me voir, par mon emploi, irrévocablement attaché à sa personne. Il honora de sa présence la cérémonie de mon mariage, et fit de riches présens à mon épouse. Il venoit souvent me voir ; il m'accabloit sans cesse de nouvelles preuves de son affection ; hélas ! je la croyois sincère. Ce jeune seigneur devint, à dix-huit ans, par la mort de son père, comte de Cotswold. Notre petite Sophie n'avoit alors que deux ans. Confirmé dans mon emploi, je vis s'ouvrir pour moi la plus flatteuse perspective d'un bonheur dont je n'ai pas joui. Quinze ans s'écoulèrent dans cette parfaite union; rien ne troubloit notre félicité. De quatre enfans que nous avions eus, la mort en avoit enlevé

trois. Sophie étoit restée seule : ses charmes et ses perfections remplissoient nos cœurs de la joie la plus pure. Mylord Cotswold avoit épousé une demoiselle très-riche, avec laquelle il ne pouvoit vivre heureux. Il passoit souvent des semaines entières dans notre maison; il avoit coutume de dire que le faste et la représentation le fatiguoient, et qu'il préféroit l'humble toît où nous coulions sans ambition des jours sereins, à la pompe de son palais. Bientôt il peignit à ma femme et à ma fille le déplorable état où le réduisoit un mariage inconsidéré; il trouvoit une espèce de plaisir à les attendrir sur ses peines; il étoit flatté des efforts qu'elles faisoient pour le consoler; il se plaisoit donc à réitérer ses plaintes. Voici l'époque de mes malheurs.

Un de mes amis, que je croyois honnête, eut besoin de secours pour prévenir sa ruine. Je ne soupçonnois point ses perfides desseins; je me rendis sa caution pour quatre cents livres : bientôt je m'en repentis : il déclara une banqueroute et quitta le royaume. Il fallut payer la somme pour laquelle je m'étois engagé : en vérité je ne la possédois pas : je n'étois point homme à

m'enrichir aux dépens de mylord. La personne à qui cet argent étoit dû fit valoir ses droits : j'étois dans un embarras inexprimable, toute ma fortune ne montoit pas à deux cents livres.

Au milieu du chagrin et du désordre où nous plongeoit cet évènement, mylord Cotswold vint nous rendre visite : il fut alarmé du trouble que laissoient paroître malgré elles ma femme et ma fille ; il en voulut savoir la cause ; on ne put s'empêcher de l'en informer : « Bon ! n'est-ce que cela? dit-il, » c'est une bagatelle. » Il se fit apporter du papier et de l'encre, et donna une assignation sur son banquier pour le surplus de la somme. J'étois absent lorsque cela se passa. En rentrant, je fus surpris de la joie avec laquelle on m'accueillit ; j'en demandai la raison ; on me répondit en me montrant le billet de mylord. « Cette générosité, dis-je à ma femme, ne m'étonne point ; efforçons-nous de regagner cette somme par notre économie ; mais où est notre bienfaiteur ? que je lui fasse mes remercîmens. — C'est précisément pour les éviter qu'il est sorti. — J'aurai l'honneur de le voir tôt ou tard. » Il vint, et je le remerciai comme l'exigeoit

le service qu'il m'avoit rendu. J'offris mon billet. « Non, Belton, me dit-il ; laissez-m'en seulement une note. » Je fis néanmoins une reconnoissance de la somme payable à sa volonté. « Cela est bien, dit mylord ; au reste, si vous veniez à mourir, je ne re-pèterois certainement pas cette modique somme, et pendant votre vie vous êtes en sûreté. »

Les visites de mylord devinrent plus fréquentes. Plusieurs présens de valeur qu'il fit à Sophie alarmèrent la prudence de sa mère ; elle commença à s'appercevoir que ses assiduités étoient moins l'effet de son amitié pour le père que de sa passion pour la fille. Elle me communiqua ses soupçons : je l'examinai donc de plus près, et ses yeux m'apprirent, trop tard, hélas ! pour mon repos, le secret de son cœur. Il lançoit sur l'innocente Sophie des regards brûlans : un coup-d'œil de cet enfant, un mot, un mouvement, rien ne lui échappoit. Il déplora avec tant d'art, la rigueur de son sort qui l'attachoit à une femme qu'il ne pouvoit aimer ; il peignit son malheur sous des traits si forts et si touchans, qu'il arrachoit des larmes à mon épouse et à ma Sophie. Il es-

péroit, en ouvrant son cœur à la pitié, y donner entrée à l'amour. Tant qu'il ne fit point d'aûtres tentatives, on n'avoit rien à lui objecter. Cependant les charmes de cette chère enfant s'épanouissoient; c'étoit l'éclat et la douceur d'une rose naissante. La passion de mylord étoit à son comble; elle se manifestoit dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Nous défendîmes à Sophie d'accepter aucun de ses présens. Dès le lendemain, il lui offrit une occasion d'exécuter nos ordres. Elle refusa un esclavage, c'étoit un cœur entouré d'une chaîne de diamans. — « Quoi! miss Belton, refuserez-vous cette bagatelle? — Bagatelle! mylord; point du tout; cela est d'un trop grand prix pour qu'il me soit permis d'en faire usage: ces ornemens ne sont point faits pour moi: je demanderai cependant la permission de les accepter. — Vous êtes faite pour honorer le plus haut rang: plût au ciel que vous fussiez lady Cotswold! je ne traînerois pas une vie déplorable, vous la rendriez heureuse. Je vous en supplie, ma chère Sophie, ne refusez pas un don que je vous ai destiné. »

Ma femme, présente à cette conversa-

tion, prit la parole. Elle représenta à mylord qu'il n'avoit déjà que trop épuisé sa générosité sur sa fille; que des présens de cette nature, trop multipliés, nuiroient infailliblement à sa réputation.

« Si elle sort, ajouta-t-elle, de la simplicité qu'exige sa condition, ce sera une source de propos injurieux : on élevera, avec quelque sorte de raison, des doutes sur sa vertu; c'est le bien le plus précieux pour elle, il ne doit point être altéré. Ne m'exposez pas, mylord, je vous en conjure, par une affection dont les effets seroient funestes, à rougir des discours insultans qu'on tiendroit sur une fille qui m'est si chère. «— Ah! vos refus déchirent mon cœur; je mets tout mon bonheur à la voir embellie de mes dons; l'éclat de ses yeux surpasse celui du diamant.... — De grace, mylord, respectez son âge : ces éloges sont indécens. — Son éloge est dans mon cœur. Je ne puis le taire; je l'adore : l'amour dévore la source de mon sang; je suis consumé. Ce secret est renfermé dans mon sein depuis deux ans. A quels maux, hélas! ne suis-je pas en proie! j'aime sans espoir; et je suis enchaîné à une femme que je hais.»

Il se renverse sur sa chaise avec un cri douloureux ; la tête penchée dans ses mains, il reste immobile, et presque sans sentiment. Sophie saisit cet instant pour se retirer. Mon épouse reste auprès de lui. Il revient un instant après, de cette espèce d'anéantissement : il regarde autour de lui comme un homme égaré ; il demande où est Sophie ? « — Dans sa chambre, mylord. — Je ne la verrai donc plus ! elle ne m'aimera jamais ! le désespoir, je le sens, m'ôtera la raison. Oh ! madame Belton, (en se jettant aux genoux de ma femme et prenant sa main,) oh ! madame Belton, ayez quelque pitié de moi ! — Levez-vous, mylord ! au nom de dieu ! levez-vous ! reprenez vos sens. Que puis-je faire ? qu'exigez-vous ? — Eh ! le sais-je ? le trouble égare mes esprits. »

Il sortit à ces mots, et ce fut le dernier effort de sa raison sur sa malheureuse passion. J'étois absent lors de cette scène. J'appris toutes ces circonstances à mon retour ; et je prévis tous les malheurs qui nous menaçoient.

Il revint à l'ordinaire. Réfléchissant aux droits multipliés qu'il avoit sur ma recon-

noissance ; considérant d'ailleurs, qu'il seroit toujours temps de le faire rentrer dans de justes bornes, je feignis d'ignorer ce qui s'étoit passé. Sophie se conduisit comme de coutume ; nous espérions que le temps et la réflexion le guériroient enfin : nous nous trompions. La liberté de voir ma fille, loin d'éteindre sa passion, lui donna de nouvelles forces. Il me dit un jour qu'il vouloit m'entretenir tête à tête ; nous montâmes dans sa voiture, et nous nous rendîmes à une auberge voisine. Il ne fut question de rien pendant le dîner ; mais ayant pris du courage dans les fréquentes libations d'un excellent vin, il osa me parler de sa coupable passion. — « Je l'adore, me dit-il ; ma vie dépend de vous, cher Belton ! consentez qu'un mariage secret l'attache à ma fortune. Exigez toutes les sûretés qui dépendent de moi. Si la mort m'arrachoit de ses bras avant que lady Cotswold mourût, je lui laisserois de mes biens tout ce dont je pourrois disposer : si je lui survis, Sophie est à l'instant déclarée mon épouse légitime ».

A ce discours, mon sang se glaça dans mes veines. « Oh ! milord, m'écriai-je, ou-

blierez-vous, tyrannisé par une malheureuse passion, oublierez-vous l'honneur, la raison? méconnoîtrez-vous les devoirs les plus saints? Quelle odieuse proposition osez-vous faire? Et à qui? au père le plus tendre, pour qui sa fille est le bien le plus précieux. — Considérez, dit-il en m'interrompant, que sa fortune passera vos plus hautes espérances. — A quel prix, mylord? son innocence, sa réputation flétrie, regardée comme le vil objet d'un commerce adultère, l'opprobre retombera sur moi; père infâme et détesté, je passerai pour avoir indignement prostitué l'honneur de ma fille et le mien : le voilà, dira-t-on, si toutefois j'ose encore me montrer, et je serai anéanti par le regard de l'honnête homme..... Et c'est vous, mylord, qui aurez voulu ma honte, c'est vous qui aurez condamné à cette ignominie un père infortuné»!

Il seroit impossible de rapporter ici toute notre conversation; pleurs, imprécations, prières, promesses, menaces, mylord employa tout. Convaincu enfin qu'il ne pourroit me séduire, il se réduisit à demander la permission de voir Sophie comme à l'ordinaire. — « Cela n'est pas possible, my-

lord, après l'indigne confidence que vous m'avez faite. Je vous dois tout, reprenez vos bienfaits; vous pouvez détruire votre ouvrage, je ne m'en plaindrai pas; mais mon honneur est mon bien, ma probité est à moi; je ne souffrirai jamais qu'on altère l'un, ni qu'on soupçonne l'autre. Je vois en vous mon protecteur; en cette qualité, ma maison vous est ouverte; mais trouvez bon que j'éloigne ma fille; sa vue ne peut que vous être funeste, puisqu'elle vous fait oublier, et ce que vous vous devez à vous-même, et ce que vous devez aux autres. — Votre perte, Belton, s'écria-t-il, la rage dans le cœur et la fureur dans les yeux, oui, votre perte m'en répondra. — Ma vie n'est rien, si son honneur en dépend. Oui, je l'éloignerai; elle trouvera des protecteurs, mylord, qui connoîtront ce qu'on doit à l'innocence et à la vertu ».

Je le quittai. Comme nous ne demeurions qu'à une petite distance de Londres, je priai ma femme, à qui je rendis notre conversation, d'envoyer Sophie chez une amie jusqu'à ce que l'orage fût dissipé. J'attendis impatiemment l'effet que feroit l'absence de ma fille sur l'esprit de mylord. Il vint le len-

demain, et m'abordant avec un visage abattu : — « Quoi! Belton, vous avez donc eu la cruauté de m'ôter jusqu'au plaisir de voir l'objet de mon amour? — Je suis père, mylord, j'en ai rempli les devoirs. — Tu veux ma perte, barbare! je me vengerai de tant d'outrages ».

Persuadé que les représentations seroient vaines, il ne me restoit plus qu'à braver l'orage. — « Avant de partir, mylord, ma fille m'a chargé de vous rendre ces bijoux, par lesquels vous vouliez séduire sa vertu, et dont son innocence devoit être le prix.

Cela est faux; non, l'enfer n'inventa jamais de si odieuses noirceurs; c'est toi qui l'as contrainte à cette nouvelle insulte : qu'ils soient brisés à l'instant; et puissé-je en faire autant de toi!.... Mais, non, elle les a portés, ils sont d'un prix infini, je les garderai ». Il les examina pendant quelques momens. « Quant à vous, monsieur, vous n'avez plus d'emploi; j'ai quelqu'un qui vous remplace aujourd'hui ». — Il suffit, mylord; puisse-t-on vous servir aussi fidèlement que moi » !

Il sortit sans répondre.

Je scellai les papiers qui me concer-

noient; je mis ordre à ceux qui avoient ra port aux affaires de mylord; et je vins Londres auprès de ma fille : ses larmes co lèrent au récit de mon malheur qu'elle s'im putoit. Le lendemain, mon épouse accablé vint m'apprendre que celui qui me rempla çoit, avoit saisi ma maison, mes effets que rien en un mot n'étoit échappé à notr désastre. Ce dernier revers m'affecta d'au tant plus, qu'il me convainquit que m ruine étoit résolue. Je devois, à la vérité à mylord plusieurs années d'arrérages pou la somme qu'il m'avoit prêtée; mais la pe tite maison que j'habitois étoit un don, e je ne le croyois pas assez lâche pour la re prendre. Dans cette déplorable situation, j ne savois où jeter les yeux pour soutenir m malheureuse famille. Je sortois un soir dan le dessein d'y réfléchir; je n'étois encor qu'à dix ou douze pas de la maison : u homme m'aborda, et me frappant sur l'é paule : « — Monsieur, dit-il, ne vous nom mez-vous pas Belton? — Oui, monsieur qu'y a-t-il pour votre service? — J'ai u ordre contre contre vous, à la requête de noble lord Cotswold, pour deux cents livre et les intérêts; il faut me suivre ».

Arrivé à sa maison, j'informai ma femme par un billet, de ce dernier évènement. Je n'entreprendrai point de vous peindre, dans l'épuisement affreux où je suis actuellement, toutes les agitations que j'éprouvois alors : il vous suffira d'apprendre que mylord Cotswold me tient depuis trois ans enchaîné dans cette horrible demeure ; il y en a deux que ma femme a succombé à la douleur ; elle est morte. Hélas ! elle est heureuse : rien ne peut désormais altérer son bonheur, tandis que nos jours s'écoulent dans l'amertume et dans les pleurs.

Lorsque mylord jugea que la misère devoit avoir abattu mon ame, je reçus la visite d'un agent de ses infâmes plaisirs. Aux premiers mots, je devinai le motif qui l'amenoit; je le reçus de manière que je doute qu'il ose reparoître. Nous avons en vain sollicité nos amis; le malheur est une épreuve à laquelle l'amitié résiste rarement. Hélas ! monsieur, je ne serois plus, si votre ame n'eût été ouverte aux doux sentimens de l'humanité. J'ignore quel heureux hasard vous a présenté ma fille, et par quel motif elle m'avoit abandonné. — « Ah ! mon père, n'y pensez pas; je voudrois me le

cacher à moi-même, quoique je doive à mon désespoir le bonheur de connoître monsieur. Oh! pouvois-je vous voir expirer dévoré par la faim?.... Consolez-vous, mademoiselle, reprit Wills, vous devez vous promettre désormais des jours plus sereins. Dites-moi, monsieur, où demeure mylord Cotswol? — Dans la rue de.....— Ne lui avez-vous jamais fait de propositions depuis votre emprisonnement?—Aucune; la seule qu'il voudroit accepter, je suis incapable de la faire. — Savez-vous, mon cher monsieur, si son cœur n'est pas changé? La passion peut être éteinte; je le verrai demain; j'espère qu'il vous accordera la liberté sur votre parole. — Gardez-vous, monsieur, de vous trop avancer; je n'accepterai jamais ce qui répugnera à l'honneur et à l'équité ».

Wills l'assura qu'il connoissoit comme lui les loix de l'honneur, et qu'elles lui étoient chères. Monsieur Belton consentit donc qu'il vît mylord, et qu'il parlât en sa faveur.

Toutes ces choses réglées, Sophie prépara le thé, pendant que Wills s'informoit de la police des prisons.

Celle-ci, lui dit Belton, est habitée par d'honnêtes malheureux dignes de compassion, et par des scélérats que le crime y a conduits. Quelque vertueux qu'on soit en y entrant, il est difficile d'échapper à la contagion; la nécessité de fréquenter des hommes corrompus et souillés de crimes, tels qu'ils sont ici pour la plupart, entraîne communément le danger de l'exemple. C'est ici que se réunissent, comme en un foyer, les ressorts secrets des scélératesses et des forfaits épars dans la ville et dans la province. L'homme flétri par la misère, avili dans les fers, séparé de la société, dont l'estime ne peut plus lui être utile, secoue bientôt le joug de la décence; sa réputation ne lui paroît plus mériter des sacrifices qui seroient infructueux; persuadé qu'il n'a rien à craindre de pis que ce qu'il éprouve, il se livre à l'appât du brigandage, d'autant plus dangereux pour lui, qu'il peut s'y livrer impunément. Il en est même d'assez vils pour abuser de la détresse des compagnons de leur misère. Une prison est en un mot l'école de la friponnerie. Dans les horreurs d'une nécessité urgente, on croit pouvoir se permettre des actions dont la

seule idée feroit frémir dans des circonstances moins cruelles ».

« Quelle source de remords, dit Wills, pour l'auteur de tant de cruautés ! Je ne veux pas vous fatiguer davantage, monsieur Belton : je vous reverrai demain matin, et j'espère qu'une heureuse révolution vous fera bientôt oublier les maux dont le sort vous accable dans cet odieux séjour. — Ah! monsieur Wills, c'est trop de confiance : Puissiez-vous ne pas éprouver vous-même des désagrémens de la part de mon persécuteur ! — J'en veux courir les risques, répliqua Wills ; et il sortit ».

Jusqu'au moment où Wills pouvoit se faire annoncer chez mylord Cotswold, il s'occupa à réfléchir sur la manière dont il lui parleroit. Devoit-il s'efforcer d'exciter sa compassion par des images vives et pathétiques ? Préférera-t-il la voie du raisonnement pour le convaincre de l'injustice de ses persécutions ? Il demeure indécis, et laisse aux circonstances le soin de déterminer le ton qu'il prendra.

Il arrive à l'hôtel de mylord ; le portier lui ayant dit qu'il étoit visible, il se fit annoncer : on l'introduisit dans l'appartement,

sous le titre d'inconnu. Mylord étoit heureusement seul; il le reçut avec politesse, et l'invita à profiter du déjeuner qu'on venoit de servir. Wills s'excusa: après quoi, interrogé sur le motif de sa visite: «Je viens, mylord, implorer votre charité en faveur d'un vieillard courbé sous le faix des ans et de l'infortune; prêt à y succomber, il sollicite, avec confiance, votre compassion. — Vous me présentez-là, monsieur, une singulière requête: je n'ai point le plaisir de vous connoître, encore moins peut-être celui dont vous me peignez la misère: qui m'assurera qu'il mérite qu'on s'intéresse à son sort? — Moi, mylord. Il ne doit point être confondu avec ces vils mendians, dont la foule assiège votre passage dans les rues, et qui feignent le plus souvent des peines imaginaires; ses malheurs sont réels. — Mais! monsieur, de grace, son nom? lui suis-je connu? — Oui! sans doute, mylord; on le nomme Belton. — Belton, s'écria-t-il en reculant! et qu'avez-vous à me dire de sa part, monsieur? — Que le cœur se refuse au récit des maux dont il est accablé; qu'ils révoltent l'humanité, et qu'il y auroit même de la barbarie à les retracer. Il

traîne des jours détestés dans un lieu dégoûtant et terrible, même pour le désespoir. Épuisé par le besoin, dévoré par la maladie, son corps offre à peine encore quelques traces effrayantes de l'humanité prête à s'éteindre. Sa fille, hélas! sa fille trop chérie, partage tous les maux de son père expirant: ce n'est plus un objet de desir, c'est la victime de l'indigence et du malheur; pâle, décharnée, le tombeau s'ouvre pour elle, la misère l'y précipite; déjà sa mère y a succombé. Oh! mylord, votre cœur est-il inaccessible à la compassion? C'est en leur nom que je vous implore; si le ressentiment vous anime encore contre ce père infortuné, venez contempler vos victimes, vous ne résisterez point à ce spectacle affreux.... Soyez juste enfin, mylord! qu'une action généreuse lui fasse perdre jusqu'au souvenir des maux dont vous fûtes la cause; et puissiez-vous aussi les oublier vous-même, mylord! puisse cette réparation nécessaire vous dérober aux remords qui doivent vous déchirer. — Mais! qui êtes-vous, monsieur? de quel droit osez-vous me donner de pareilles leçons? — Un homme. Ce titre suffit, je pense, pour autoriser ma dé-

marche; l'humanité m'en faisoit un devoir, la compassion m'y invitoit. Ces sentimens ne sont qu'assoupis dans votre ame, mylord; ils ne peuvent être éteints; non, il n'est point de cœur assez barbare pour résister aux horreurs dont je viens d'être témoin. »

« Vous vous trompez, monsieur, répliqua le lord en grimaçant, et prenant une prise de tabac; vous vous trompez; j'ai le cœur dur, je vous le proteste; mais êtes-vous informé que ce vieux misérable me doit deux cents livres? ajoutez les intérêts de quatre années, et les frais de son emprisonnement. Monsieur pense-t-il que je doive faire le sacrifice de cette somme, d'un argent que j'ai fourni bien comptant? — N'en doutez pas, mylord! je croirois être le plus vil des hommes si je balançois un moment. La vie d'un malheureux peut-elle entrer en parallèle avec un si foible sacrifice? S'il succombe, que deviendra sa fille infortunée? Elle le suivra; oui! elle ne pourra jamais lui survivre. — Non! non! elle n'en mourra pas; elle sera tout au plus dans l'heureuse contrainte de revenir à moi. — Point du tout, mylord; si elle eût été assez lâche pour s'y

soumettre, elle se seroit épargné trois ans de misère, et la dette seroit acquittée.— Elle l'auroit pu, sans doute; mais il n'est plus temps. Je soupçonne même que vous venez ici m'éprouver, et me faire des propositions de sa part; mais assurez-la qu'elles ne sont plus de saison. — Quoi! mylord! de quel infâme emploi osez-vous soupçonner un homme qui vous est inconnu? Vous parois-je fait pour marchander ici l'honneur et l'innocence de cette fille infortunée?— Je n'en suis pas sûr, l'ami; mais cela est tout au moins vraisemblable. Au reste, si la demoiselle se livroit sans répugnance, si le cœur entroit pour quelque chose dans le marché, je ne sais pas jusqu'à quel point je serois tenté. La friponne a été jolie; mais très-jolie.

— Cette raillerie insolente, mylord, est un outrage auquel je ne suis point accoutumé. Votre maison est heureusement pour vous un asyle que je respecte; car votre rang, que vous déshonorez, ne vous assureroit pas l'impunité. — Ah! ah! vous êtes son bréteur, son champion; je ne soupçonnois pas qu'elle eût déjà fait dans le métier des progrès aussi rapides.—Un jour peut-

être vous apprendrez qui je suis, mylord, dit Wills en se levant; sachez du moins que, plus que vous, j'estime l'honneur, et que je n'ai point à rougir des crimes, des bassesses, dont, je suis fâché de le dire, vous paroissez vous faire un jeu. Au reste, mylord, je n'oublierai point les circonstances de cette scène; et je pourrai un jour saisir le lieu et le temps de vous répondre de manière, qu'à votre tour, vous connoîtrez la supériorité d'un brave homme, qui repousse l'insulte, sur un lâche qui la fait.» Ce fut ainsi qu'il prit congé. Mylord le vit partir avec plaisir : sa visite étoit importune; ses reproches étoient embarrassans. La liberté choquante de ses propos avoit déconcerté sa grandeur. »

Wills ne s'étoit réellement point attendu à cette réception; il en étoit confondu. Ce qui redoubloit encore son chagrin, c'étoit la cruelle nécessité d'affliger, par le récit des nouvelles insultes de mylord Cotswold, le cœur du trop malheureux Belton. Il étoit déjà à la porte de la prison, incertain encore du parti qu'il prendroit; enfin, convaincu qu'il faudroit tôt ou tard leur apprendre le résultat de son entretien, et,

qu'après tout, l'incertitude ajouteroit à leurs tourmens, il entra. Le père et la fille l'attendoient avec impatience, également partagés entre la crainte et l'espérance. Wills portoit, malgré lui, sur son visage l'empreinte du chagrin et de l'indignation. Après les premiers complimens, Belton s'empressa de lui demander s'il avoit vu le lord. —«Je lis dans vos yeux que vous lui avez parlé, et qu'il vous a mal reçu. — Hélas! vous ne devinez que trop juste; il est inexorable. — Ah! je l'ai prévu; son cœur est inaccessible à la pitié. Il ne me reste plus qu'à supporter mon malheur avec fermeté; j'apprends depuis long-temps à souffrir; c'est une leçon bien dure, monsieur Wills. Accordez de grace à la curiosité d'un vieillard le récit de ce qui s'est passé. Wills lui fit en abrégé le tableau de la scène, en omettant toutefois les particularités les plus aggravantes. Belton gardoit le silence; Sophie fondoit en pleurs. « Oh ciel! s'écria-t-elle, partagée entre l'honneur et mon père, faut-il payer de ma honte sa liberté! —Plutôt ma mort! Elle n'est pas éloignée, répliqua ce malheureux père. Je laisserai au ciel le soin de protéger ta vertu, et de

récompenser votre bienfaisance, monsieur.»

Wills n'épargna rien pour leur rendre l'espérance ; il les assura de nouveau que de meilleurs jours leur étoient réservés.

L'espérance est une menteuse qui flatte et séduit les malheureux ; c'est une coquette dont ils éprouvent chaque jour les perfidies, et qui n'en captive pas moins leur confiance. Ainsi, Belton et sa fille, contre qui la raison et les probabilités sembloient se réunir, ne pouvoient se refuser au plaisir d'envisager un avenir plus heureux, tel que le promettoit leur consolateur. Combien on se plaît dans la compagnie d'un homme qui flatte avec complaisance nos desirs et nos projets ! Wills, résolu de concourir lui-même à la révolution qu'il annonçoit, appuyoit fortement sur ses promesses, et préparoit ainsi l'ame de Belton à un évènement, dont la nouvelle trop subite ne pouvoit qu'être dangereuse. Quelque impossible que parût la chose, elle ne laissa pas d'adoucir pour un moment leur chagrin ; ils pressèrent Wills de partager le frugal repas que Sophie venoit d'apprêter ; il y consentit. Comme il prenoit congé après dîner : « Eh bien ! monsieur, dit Belton,

aurons-nous le bonheur de vous revoir? Ce lieu, je l'avoue, n'a rien que d'effrayant; mais vous pourrez vous y accoutumer. — Je ne crois pas que vous l'habitiez encore long-temps.

Sorti de la prison, Wills entra dans le premier café : il demanda les papiers publics; il parcourut la liste de ceux qui faisoient annoncer qu'ils prêtoient de l'argent à médiocre intérêt. Il en choisit trois ou quatre. Le premier à qui il se présenta, agréa ses sûretés, mais il exigeoit d'énormes intérêts; il en vit d'autres, et ce fut la même chose. « — Ces fripons, dit-il, fournissent aux malheureux des ressources ruineuses, et vivent de leurs dépouilles. Qu'il est dur d'être contraint de s'adresser à eux! » Il en rencontra un qui, sous un air de candeur et d'honnêteté, cachoit une ame pour le moins aussi avide que celle de ses autres confrères. Wills demanda quatre cents livres; on les lui compta sur l'hypothèque de ses biens; mais les droits de courtage, la prime et les autres frais acquittés, il reçut un peu plus de trois cent cinquante livres.

Muni de cet argent, il vole chez le pro-

cureur chargé du billet de Belton ; il lui demande s'il ne sert pas le lord Cotswold dans cette affaire. « — Oui, monsieur. — Avez-vous le billet de son débiteur ? — Oui. — Je vous en apporte le montant : votre décharge, s'il vous plaît; il faut qu'il soit libre aujourd'hui. — Savez-vous, répliqua le digne suppôt de Thémis, que la somme principale se monte à deux cents livres ? qu'il y a cinq ans d'arrérages, ce qui fait cinquante livres ? ajoutez vingt livres pour les frais... somme totale, deux cent soixante et dix livres. — Votre décharge, monsieur, je paie. — Dites-moi, monsieur, êtes-vous parent de M. Belton ? — Non!... et d'ailleurs, que vous importe ? — Oui, certes, cela m'intéresse. Mylord sera charmé de connoître la personne qui acquitte le billet. Il prétend que M. Belton n'a ni amis, ni parens; qu'il a été élevé par charité dans la maison de son père; que par conséquent il doit croupir en prison. — Cela fait en vérité l'éloge de son cœur ; mais il n'aura point la satisfaction de me connoître : M. Belton ignore lui-même ce qui se passe. — Tout de bon ! cela est admirable. Peut-être sa fille... Alte-là, monsieur, gardez-vous

de vous oublier en parlant de cette jeune personne. Allons, dépêchons, écrivons votre décharge : principal, frais, intérêts, je paie tout. Si vous refusez... — Non, non, monsieur, ce n'est pas mon intention. — Il faut de plus une quittance de la main de mylord, et dans les formes requises. — Il n'est pas nécessaire. — Je veux l'avoir; vous me donnerez aussi un reçu de cet argent, et ce reçu, promettez-moi de le faire tel que je l'exigerai. — Bien, monsieur, vous l'aurez. »

Wills n'eut pas plutôt reçu la décharge, qu'il vola à la prison. Il avoit préparé Sophie et son père à cette visite par un billet qu'il leur avoit écrit le matin; il les invitoit à dîner avec lui dans une auberge dont il leur donnoit le nom. C'étoit un mystère pour eux; persuadés que Wills ne pouvoit les tromper, ils s'attendoient à quelque chose d'extraordinaire, sans prévoir néanmoins ce que ce pouvoit être. Wills remit la décharge au geolier, paya ses droits, et courut à l'endroit où il étoit impatiemment attendu. « — Eh bien! monsieur Belton, avez-vous reçu mon billet? — Oui, monsieur; mais, qu'en dois-je croire? — Rien

n'est plus vrai, vous êtes libre. J'y avois trop d'intérêt pour ne pas en hâter le moment. Allons, une voiture nous attend à la porte, nous irons prendre ensemble un bon dîner. — Je n'hésite point à vous croire; vous ne voudriez pas me donner une fausse joie. Je vous suis. » Sophie alloit après eux gardant un profond silence. Quand enfin elle eut vu son père hors du seuil de cette funeste maison, dont la mort seule lui paroissoit devoir le délivrer, des pleurs de joie inondèrent ses joues; elle étoit transportée. Wills les fit monter dans la voiture, qui les conduisit à quelque distance de la ville, dans une auberge où ils étoient attendus. Pendant quelque temps on garda de part et d'autre un profond silence, suite naturelle de l'étonnement. Le bon vieillard s'écria enfin : « J'ai peine, hélas ! à en croire mes sens; ceci renferme un mystère que M. Wills seul peut éclaircir. — Je ne vous satisferai qu'après dîner. — A la bonne-heure; mais ce temps paroîtra bien long à mon impatience. »

Le dîner fini, Wills saisit l'instant de rendre à M. Belton son billet, et le convainquit ainsi qu'il étoit réellement libre.

On tenteroit en vain d'exprimer l'excès de leur joie! Le vieillard étoit dans les bras de son bienfaiteur, et l'accabloit de remercîmens; Sophie exprimoit sa reconnoissance par ses pleurs et son silence. Si la modestie le lui eût permis, avec quel plaisir elle auroit prodigué à l'honnête Wills les caresses et les embrassemens dont elle étoit témoin! Elle ne pouvoit se refuser aux tendres sentimens que méritoit à tant de titres leur généreux libérateur. Si jamais en effet Wills parut aimable, ce fut sans doute dans ce moment glorieux pour lui, où, semblable aux puissances célestes, il rendoit le repos aux affligés, la santé aux malades, et la liberté aux prisonniers. Il ne s'opposa point d'abord aux tendres épanchemens de leur cœur, il y auroit eu trop d'affectation dans ce procédé; mais craignant l'effet de cette émotion, si elle étoit prolongée, il fit tomber adroitement la conversation sur un autre sujet.

Il les conduisit le soir dans un petit logement propre et commode qu'il leur avoit fait préparer; après leur avoir promis de revenir le lendemain, il les laissa dans l'étonnement d'une révolution aussi agréable

qu'imprévue, et dont ils sentoient trop le prix, pour n'être pas justement pénétrés de toute l'étendue de leurs obligations.

Wills, comme il l'avoit promis, leur apporta la quittance de lord Cotswold. La pudeur et le plaisir colorèrent les joues de Sophie : Wills rendoit justice à ses charmes, mais la tranquillité de son cœur n'en fut point altérée. Belton le regardoit comme son fils. Ils consultèrent ensemble sur les moyens qu'il prendroit pour subvenir à sa subsistance et à celle de sa fille. Divers projets proposés parurent impraticables : au reste, il avoit le temps d'y réfléchir ; le loyer de l'appartement qu'il occupoit étoit payé pour un mois. Il résolut enfin d'écrire à un de ses parens qui jouissoit d'une fortune considérable dans une province éloignée de l'Angleterre, et de lui offrir ses services en qualité d'intendant.

Wills approuvant ce projet, remit au vieillard un billet de trente livres pour ses besoins, jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse. Il les quitta très-satisfait, après leur avoir néanmoins recommandé expressément le secret sur ce qui s'étoit passé.

LES AVANTAGES
DE LA MÉDIOCRITÉ.

Je suis né dans les Gaules, d'une famille assez médiocre, et de parens qui, pour tout héritage, ne me laissèrent que des exemples de vertu à suivre. Mon père, par sa conduite, étoit parvenu à des emplois qu'il exerça avec beaucoup d'honneur, et qui avoient déjà rendu sa fortune assez brillante, quand une longue maladie, qui le rendit très-infirme, l'obligea de les quitter dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait, qu'une banqueroute subite lui enleva les deux tiers de ce qu'il avoit acquis; il ne lui resta pour toute ressource qu'un bien de campagne d'un très-modique rapport, où il alla vivre, ou plutôt languir, avec sa petite famille, composée de ma mère, de ma sœur qui avoit dix-sept ans, de moi qui en avois près de seize, et qui sortois de mes classes.

Ma mère, qui avoit une extrême tendresse pour ses enfans, et qui les voyoit pauvres, soutint d'abord notre malheur

avec moins de force que mon père. Toute vertueuse qu'elle étoit, son esprit parut entièrement succomber sous le coup qui venoit de nous frapper. Dès qu'elle fut à la campagne, la grande économie qu'il falloit y garder pour vivre; le retranchement total de mille petites délicatesses qu'elle nous avoit laissé prendre, et dont elle nous voyoit privés; le chagrin de voir ses enfans devenus ses domestiques, et changés, pour ainsi dire, en valets de campagne; enfin, je ne sais quelle tristesse muette et honteuse qu'elle voyoit en nous, que la misère peint sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie, et qui fait plus de peine à voir aux personnes qui ont du sentiment, que la douleur la plus déclarée : tout cela jetoit ma mère dans une affliction dont elle n'étoit pas la maîtresse. Elle ne pouvoit nous regarder sans pleurer; mon père qui l'aimoit, et à qui nous étions chers, s'enfuyoit quelquefois à ses pleurs, et quelquefois ne pouvoit, à son tour, s'empêcher de joindre ses larmes aux siennes.

Un jour que je revenois sur le soir de cueillir quelques fruits dans un petit verger que nous avions, je surpris mon père et ma

mère qui se parloient auprès de notre maison, et je les écoutai à la faveur d'une haie qui me couvroit. J'entendis que ma mère soupiroit, et que mon père s'efforçoit de calmer sa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui disoit-il, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction. Vous vous y êtes abandonnée ; je ne vous ai rien dit ; il n'est pas étonnant que la raison plie d'abord sous de certains revers : les mouvemens naturels doivent avoir leur cours ; mais on se retrouve après cela, on revient à soi-même, on s'appaise, et vous ne vous appaisez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pu, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me ménagez point ; vous m'accablez, vous me faites mourir, et vous ne vous en souciez pas. J'aime nos enfans autant que vous les aimez : j'ai été aussi sensible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'espérois leur laisser. D'ailleurs je suis infirme ; suivant toute apparence, vous me survivrez, vous serez à plaindre, et vous aurez de la peine à vivre. Que croyez-vous qu'il se passe dans mon cœur, quand j'envisage tout ce que je vous dis-là ? Depuis

trente ans que je vis avec vous dans une si grande union, n'ai-je pas appris à m'intéresser à ce qui vous regarde ? N'avez-vous pas eu le temps de me devenir chère ? Mes chagrins, tels qu'ils sont, ne me suffisent-ils pas ? Voulez - vous toujours en redoubler l'amertume ? Mes forces diminuent tous les jours, la fin de ma vie n'est que trop persécutée, ne contribuez point à la rendre plus triste. Vous avez toujours eu de la religion ; j'espérois que vous me consoleriez, que nous nous consolerions l'un l'autre : mais tout me manque à-la-fois. Dieu veut apparemment que je meure environné de trouble et de désolation. Il m'a ôté mes biens, ma santé ; et vous m'ôtez la satisfaction de vous voir soumise à sa volonté. C'est-là le seul bien qui pouvoit me rester, la seule paix que mon cœur pouvoit goûter ; votre vertu me la promettoit ; mais tout m'est refusé. Il faut que l'affliction me suive jusqu'au tombeau, et que Dieu m'éprouve jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis, après ces mots, qu'un mélange confus de soupirs qui me glacèrent le cœur ; ensuite ils recommencèrent à se parler, mais très-bas, et comme en se prome-

nant ; ce qui me fit perdre ce qu'ils disoient. J'allois donc me retirer, quand mon père haussant un peu plus la voix, m'arrêta.

Ne vous embarrassez point de nos enfans, dit-il ; mon fils a des sentimens d'honneur, et sa sœur est née vertueuse : ne songeons qu'à cultiver ces heureuses dispositions. Depuis le malheur qui nous est arrivé, j'ai découvert en eux un caractère qui me charme. Ils vous ont vu pleurer pour le peu de fortune que nous leur laisserons ; ils m'en ont vu affligé moi-même. Vos pleurs et mes chagrins ne sont pas demeurés sans reconnoissance : leur cœur y a répondu ; et notre affliction pour eux a réchauffé leur tendresse pour nous : je l'ai remarqué dans mille petites choses ; et je vous avoue que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit ces attendrissemens où notre amour les a mis pour nous. Voici l'instant de leur donner des leçons : jamais leur cœur n'y sera plus docile. Ils sont infortunés et attendris ; il n'y a point de situation plus amie de la vertu que celle où ils se trouvent.

Mon père et ma mère, après s'être encore entretenus quelque temps, rentrèrent dans

la maison ; je m'y retirois moi-même, quand je rencontrai ma sœur qui venoit d'un autre côté ; comme elle me vit fort triste, elle me demanda ce que j'avois. Hélas ! ma sœur, lui répondis-je, la larme à l'œil, si vous saviez la conversation que je viens d'entendre, entre mon père et ma mère, sur notre chapitre, vous seriez aussi affligée que moi ; je n'étois pas loin d'eux, ils ne me voyoient point : ma mère est toujours au désespoir de nous voir ruinés ; elle nous aime trop, nous serons la cause de sa mort : mon père n'oublie rien pour la consoler, et je sens bien qu'il auroit besoin de consolation lui-même : vous savez qu'il n'a point de santé : ma mère, depuis quelque temps, est toujours malade : nous les perdrons peut-être tous deux, ma sœur ; ils ne peuvent pas y résister ; et où en serions-nous après ? Que ferions-nous au monde s'ils n'y étoient plus ? De quel côté nous tourner ? Qui est-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment ? Est-ce que nous pourrions vivre sans les voir, nous qui n'avons qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux ? Aussi, ma sœur, je vous l'avoue, j'aimerois mieux mourir que de nous voir abandonnés comme nous le serions.

Nous n'y sommes pas encore, me répondit-elle avec amitié (car nous étions très-tendrement unis); ne vous mettez point des choses si funestes dans l'esprit : surtout, mon frère, n'allez point pleurer devant eux; prenez-y garde, vous les chagrineriez encore davantage : tâchons au contraire de leur paroître gais; peut-être que cela diminuera l'affliction où ils sont: puisqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous fassions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon père, qui, au bruit que nous faisions, s'étoit arrêté sur le pas de la porte, s'approcha doucement dans l'obscurité, et entendit aisément tout ce que nous disions; son cœur n'y put tenir, il vint à nous, pénétré de tendresse. Ah ! mes enfans, que vous êtes aimables ! nous dit-il, en nous serrant entre ses bras, et que vous méritez bien vous-mêmes toute l'inquiétude que vous m'avez donnée jusqu'ici ! Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, en nous prenant par la main; allons dire à votre mère ce que je sais de vous; venez lui payer ses larmes : je la connois, quel bonheur pour elle ! quelle récompense de sa douleur, quelle mère

eut jamais plus de graces à rendre au ciel !

Mon père continuoit toujours à nous parler, quand il entra avec nous dans une salle où étoit ma mère qui lisoit. Quittez votre lecture, lui dit-il; je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous, ni pour moi. Embrassez vos enfans ; jamais père ni mère n'en ont eu de plus dignes de leur tendresse : ne les plaignez plus, réjouissez-vous ; nous nous trompions, nous avions du chagrin pour eux, et il ne leur est point arrivé de vrai malheur : rien ne leur manque, ma chère femme ; ils ont de la vertu, je viens d'en être convaincu, je les écoutois sans qu'ils le sussent. Votre fille disoit tout-à-l'heure à son frère qui pleuroit, que puisque nous les aimions tant, nous méritions bien qu'ils s'efforçassent d'adoucir nos inquiétudes : que dites-vous de ces sentimens-là ? Y a-t-il de richesses qui les vaillent ? Nos enfans resteront-ils si malheureux ? Serez-vous encore affligée ? Le pourrez-vous ? N'obtiendront-ils rien ? Pour moi je me suis déjà acquitté envers eux ; mon cœur est en paix : je suis content, et j'ose leur répondre que vous le serez aussi ; pour de la tristesse, il n'en est plus ques-

tion : je crois que vous, ni moi n'en saurions plus avoir après cela : mais ce n'est pas assez que de cesser d'être tristes ; nous devons nous croire heureux, nous devons l'être, comme nous le sommes effectivement, d'avoir des enfans qui ont le cœur si bon.

Ma mère, à ce discours ; versa des torrens de larmes ; mais ce fut des larmes de joie. Oui, s'écria-t-elle en nous faisant des caresses, auxquelles mon père joignoit encore les siennes ; oui, mon mari, vous avez eu raison de répondre pour moi, je suis contente.

Je ne savois où j'étois, pendant que ma mère nous parloit ainsi, le ravissement où je la voyois, ses caresses, celles de mon père avoient mis mon cœur dans une situation qu'on ne peut exprimer ; je me rappelle seulement que dans tout le cours de ma vie je n'ai jamais senti de mouvement dont mon ame ait été aussi tendrement pénétrée qu'elle le fut dans ce moment.

De ce jour-là finit notre tristesse commune. Nous passâmes six mois dans toute la paix et toute la gaîté que peut donner un état où l'on ne desire plus rien. Je me pro-

menois souvent avec mon père, et de tout ce qui s'offroit à nos yeux, il en prenoit occasion de m'instruire. Je ne sais comment il faisoit en m'instruisant : mais je regardois nos entretiens comme des heures de récréation pour moi; je craignois de les voir finir : il avoit l'art de les rendre intéressans; j'aimois à sentir ce qu'il disoit. Ma jeunesse et ma vivacité qui pouvoient me dégoûter de ce qui étoit sérieux et raisonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes gens, ne contribuoient, avec lui, qu'à me rendre plus attentif à tous les discours : j'en valois mieux entre ses mains d'être jeune et vif, parce que j'en avois plus d'ardeur pour le plaisir, et que ce plaisir, il avoit su faire ensorte que je le misse à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions, comme de coutume, nous vîmes passer un seigneur extrêmement âgé, qui se promenoit comme nous assez près de son château; il avoit l'air triste, abattu, et rêvoit profondément. D'où vient donc que ce seigneur est ici, dis-je, en le voyant? il me semble ne l'avoir jamais vu à la campagne. C'est qu'il a eu ordre de se retirer de là cour, me dit

mon père : — Et pourquoi cela ? — Oh ! pourquoi ? pour n'avoir pas eu l'adresse de se maintenir dans la faveur, pour n'avoir pas eu une intrigue supérieure à celle de ses ennemis, pour n'avoir pas perdu lui-même ceux qui l'ont perdu ; car, ordinairement, voilà les crimes de ces fameux disgraciés. — Mais, mon père.... vous m'étonnez : les moyens de se maintenir en faveur me paroissent bien étranges ; c'est donc un coupe-gorge que la cour des princes ? Eh ! comment d'honnêtes gens peuvent-ils s'accommoder de cette faveur ? — Je n'en sais rien : tout ce que je puis dire, c'est que les ambitieux s'en accommodent. — Sur ce pied-là, quand on dit d'un homme qu'il est ambitieux, on en dit bien du mal. Mais ne pourroit-on pas s'exempter de la nécessité de nuire aux autres ? Il n'y auroit qu'à ne se point faire des ennemis. — Cela ne serviroit de rien, car dans ce pays-là les ennemis se font d'eux-mêmes. Avez-vous du crédit, êtes-vous en place ? Vous voilà brouillé sans rémission, avec je ne sais combien de gens à qui pourtant vous rendez service. — Eh ! quel mal peut-on vouloir à un homme qui oblige ? — On lui veut du mal de ce qu'il est en état

d'obliger, de ce qu'on a besoin d'être son ami; au lieu qu'on voudroit que ce fût lui qui eût besoin d'être le nôtre. — Eh! de quelle manière faut-il donc se comporter avec des gens si méchans? — Hélas! mon fils, me répondit-il, il faut être méchant soi-même; encore est-il bien difficile de l'être avec succès: car il s'agit d'avoir une méchanceté habile, qui perde finement vos ennemis, sans qu'ils voient comment vous vous y prenez: souvent même est-il nécessaire que ceux que vous employez pour les perdre, ne s'apperçoivent pas de votre dessein. Sais-tu bien qu'à la cour, c'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain que cette méchanceté-là? On dit de celui qui y parvient, voilà un habile homme, voilà un homme de tête; il a culbuté ses ennemis; il a su écarter tout ce qui lui faisoit ombrage; il faut avoir bien de l'esprit pour se tirer d'affaire comme il a fait. — Mais, mon père, parmi des personnes comme nous, quelqu'un qui ressembleroit à cet habile homme-là, nous dirions de lui que c'est un fourbe, un perfide, un homme sans conscience et sans honneur, un homme qui ne vaut rien. Bon, me dit mon père, en riant:

tu fais-là une plaisante comparaison. Eh! qu'est-ce que c'est que des gens comme nous? Il appartient bien à des hommes d'un état médiocre d'avoir le privilège d'être fourbes ou perfides avec gloire! Ne voilà-t-il pas de beaux intérêts que les nôtres, pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous emploierions pour avancer nos affaires, pour ruiner celles de nos semblables! Oh! mon fils! ce n'est pas-là l'esprit du monde; tu vois les choses comme elles sont, toi, tu as les yeux trop sains; mais si un peu d'extravagance humaine s'emparoit malheureusement de ton cerveau, égaroit ta raison, et mitigeoit tes principes de vertu, tu penserois bien d'une autre manière.

Tandis que mon père me parloit ainsi, je jetois de temps en temps les yeux sur le vieux seigneur qui se promenoit encore assez près de nous, et je le voyois toujours enseveli dans une rêverie mélancolique.

Il me paroît que tu t'intéresses au chagrin de celui que tu regardes, me dit mon père? Il est vrai, lui dis-je; il me semble qu'il souffre. Je le connois, reprit mon père; il a l'ame d'un honnête homme; il

est né obligeant; l'on a toujours dit du bien de lui : je suis persuadé qu'il n'est tombé que faute d'avoir cette méchanceté ardente, par laquelle on vient à bout de se défendre de ses ennemis, et de les surprendre. Sur ce pied-là, répondis-je, il se consolera bientôt de sa chûte; un honnête homme ne sauroit long-temps regretter un état incompatible avec sa bonté naturelle. Hélas ! mon enfant, reprit-il, je suis sûr que ce seigneur ne le regrette que trop, cet état où il n'est plus. Son cœur n'y a pas fait naufrage; il y est resté bon et généreux; mais l'habitude des honneurs peut lui avoir gâté l'esprit; il regrette ce fracas dans lequel il vivoit, ce mouvement que tant de monde se donnoit pour aller à lui; il regrette ses flatteurs dont il se moquoit, mais qui regardoient comme un bonheur de se le rendre favorable; il ne voit plus ces airs timides et rampans, qui divertissoient sa vanité; il ne fait plus la destinée de personne ; ses amis n'ont plus tant d'intérêt à le ménager; il soupire après cette place qu'il tenoit dans l'esprit des autres, après ce respect craintif qu'il aimoit à inspirer, quoiqu'il se plût à le dissiper par des procédés

obligeans ; enfin après mille fantômes pareils, sans lesquels il ne peut vivre, et qui sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné d'ambition.

La nuit qui s'approchoit pendant que nous nous entretenions, mon père et moi, nous fit reprendre le chemin de la maison.

En nous retirant, nous rencontrâmes un laboureur qui revenoit de son travail, et qui chantoit de toute sa force. Voici un homme qui a le cœur bien gai, dis-je à mon père! Il y a de bonnes raisons pour cela, me répondit-il ; c'est que la terre avoit besoin de pluie, et qu'il a plu.

Je ne pus m'empêcher de rire du ton sérieux dont mon père me tint ce discours. Le courtisan disgracié, qui se promenoit tout-à-l'heure, a vu pleuvoir aussi, repris-je ; mais son esprit n'en a pas reçu de soulagement. Tu me fais-là une belle comparaison, me dit-il, d'un laboureur à un courtisan! Le temps qu'il fait, est excellent pour la terre : Eh bien! le courtisan, quel avantage en peut-il espérer? Que ses greniers en seront plus pleins de biens ; qu'il en aura plus abondamment de quoi vivre : cela est vrai ; mais sa vanité, de quoi vivra-t-elle?

es besoins sont pour le moins aussi pres-
ans que s'ils étoient raisonnables ; et la
luie, ni le soleil, ne peuvent rien pour eux;
u lieu qu'ils peuvent pour les besoins de
e laboureur, qui ne veut que vivre, et qui
oit que son champ, dont il vit, en profi-
era davantage. Ainsi tu comprends qu'il a
aison d'être gai, puisqu'il est presque sûr
l'avoir ce qu'il souhaite. Ne le trouves-tu
as heureux, d'être si borné dans ses de-
irs ? Qu'en dis-tu ? Que les hommes soient
ons ou méchans, qu'ils se trahissent à la
our ou à la ville, qu'un ministre superbe
es rebute ou les favorise, qu'ils courent
près de grands emplois, qu'ils les man-
quent ou qu'ils les perdent, tout cela n'est
point de la connoissance du laboureur; c'est
ın état de trouble et de misère que sa con-
lition lui épargne. Il pleut à propos, cela
lui suffit; le bon-homme se couche content,
se lève de même, reprend son travail avec
plaisir, et meurt enfin aussi tranquillement
qu'il a vécu; car une vie passée dans le re-
pos a cela d'heureux, qu'elle est douce pen-
lant qu'on en jouit, et qu'on ne s'y trouve
point attaché quand on la quitte.

Nous arrivâmes à la maison en nous en-

tretenant ainsi : nous trouvâmes ma mère un peu indisposée. Le lendemain son indisposition augmenta, la fièvre la prit, et quelques jours après elle mourut.

Je passe la douleur que je ressentis à sa mort, et l'affliction où tomba mon père, qui ne put se consoler; elle mourut en lui serrant la main, pendant que nous fondions en larmes aux pieds du lit, ma sœur et moi.

Ce ne fut que pleurs et que gémissemens dans notre maison pendant un mois : aussi fîmes-nous une perte irréparable. Quelle union entre elle et mon père ! Que de tendresse elle avoit pour ses enfans ! Je ne me souviens pas de l'avoir jamais regardée comme une personne qui avoit de l'autorité sur moi : je ne lui ai jamais obéi parce qu'elle étoit la maîtresse, et que je dépendois d'elle; c'étoit l'amour que j'avois pour elle qui me soumettoit toujours au sien. Quand elle me disoit quelque chose, je connoissois sensiblement que c'étoit pour mon bien; je voyois que c'étoit son cœur qui me parloit; elle savoit pénétrer le mien de cette vérité-là; elle s'y prenoit pour cela d'une manière qui étoit proportionnée à mon intelligence, et que son amour pour moi m'enseignoit sans doute;

car je la comprenois parfaitement, tout jeune que j'étois, et je recevois la leçon avec le trait de tendresse qui me la donnoit; de sorte que mon cœur étoit reconnoissant aussitôt qu'instruit, et que le plaisir que j'avois en lui obéissant, m'affectionnoit bientôt à ses leçons mêmes.

Si quelquefois je n'observois pas exactement ce qu'elle souhaitoit de moi, je ne la voyois point irritée; je n'essuyois aucun emportement, aucun reproche dur et menaçant; point de ces impatiences, de ces vivacités de tempérament, qui entrent de moitié dans les corrections ordinaires, et qui les rendent pernicieuses, par le mauvais exemple qu'elles y mêlent. Non, ma mère ne tomboit pas dans ces fautes-là, et ne me donnoit pas de nouveaux défauts, en me reprenant de ceux que j'avois; je ne lui voyois pas même un air sévère; je ne la retrouvois pas d'un accès moins aisé; elle étoit seulement plus triste; elle me disoit doucement que je l'affligeois, et me caressoit même en me montrant son affliction; c'étoit-là mon châtiment, aussi je n'y tenois pas. Un jeune homme, né avec un cœur un peu sensible, ne sauroit résister à de pareilles ma-

nières. Je pleurois de tout mon cœur; je lui promettois, en l'embrassant, de ne lui plus donner le moindre sujet de chagrin, et je tenois parole; je me serois même fait un scrupule de la tromper, quand je l'aurois pu : ce mélange de bonté et de plaintes, cette douleur attendrissante qu'elle me témoignoit, quand je faisois mal, me suivoit par-tout; c'étoit une scène que je ne pouvois me résoudre à voir recommencer; son cœur que je ne perdois jamais de vue, tenoit le mien en respect; je n'aurois pas goûté le plaisir de la voir contente de moi, si je m'étois dit intérieurement qu'elle ne devoit pas l'être; je me serois reproché son erreur.

La mort me la ravit dans le temps où j'avois le plus besoin d'elle. J'entrois dans un âge sujet à des égaremens que je ne connoissois pas encore, et où ce tendre égard que j'avois pour elle m'auroit été plus profitable que jamais.

Mon père ne put survivre long-temps à sa perte : sa santé, qui étoit déjà très-mauvaise, s'altéra encore davantage; plusieurs infirmités l'attaquèrent à-la-fois, il n'agissoit plus, et bientôt il fut réduit à garder le lit : il ne vécut qu'un an dans ce triste état,

et il mourut entre mes bras, pendant que ma sœur étoit absente pour affaires domestiques.

Mon fils, me dit-il un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mère, vous allez me perdre, et je vous vois au désespoir; mais vous n'y serez pas toujours, le temps console de tout. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie; vous lui répondrez un jour des vôtres, songez-y; au défaut de biens que je ne puis vous laisser, mon amour vous laisse cette pensée; ne la perdez point, vous y trouverez tous les conseils que je pourrois vous donner, et c'est elle qui doit désormais vous tenir lieu de père et de mère.

A peine eut-il achevé ce peu de mots, qu'il tomba dans une foiblesse qui lui ôta la parole; il prononça encore quelque chose de mal articulé, et où je compris qu'il demandoit sa fille; après quoi ses yeux se fixèrent sur moi, et ne cessèrent de me regarder que lorsqu'il expira.

Je ne saurois peindre l'état où je me trouvai alors; en le voyant mourir, je crus voir encore une fois mourir ma mère; il me sembloit que je venois de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne savois où j'étois, je restai dans un accablement qui me rendoit stupide; ma sœur étoit déjà de retour, m'avoit parlé, avoit poussé des cris, que je n'étois pas encore revenu à moi-même.

Que nous étions à plaindre! nous n'avions point de parens dans la province; des amis, nous n'en connoissions point: qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens qui sont dans l'infortune?

Dans un si grand abandon, je ne savois que devenir; il me sembloit que nous ne tenions plus à rien, et j'étois presque dans le désespoir. Ma sœur eut plus de fermeté que moi, sa raison rappela la mienne; et ses sages conseils me décidèrent à passer ma vie avec elle. Nous donnons tous les jours des larmes à la mort de nos respectables parens. Ils ne nous ont point laissé de fortune; mais ils nous ont appris à la mépriser, et cela vaut mieux. Le souvenir de leurs vertus nous donne la force de cultiver le champ qu'ils nous ont laissé; notre modération règle nos besoins, et ils sont satisfaits par notre sage économie. Nous jouissons de la douceur et des charmes de l'amitié, et nous vivons heureux, parce que

nous avons appris de bonne-heure à savoir l'être.

LA JUSTICE ET LA CLÉMENCE DE DIEU.

La petite Marianne de Vaucel pria un soir son père de lui expliquer un passage de l'écriture, qu'on lui avoit fait apprendre à l'école. C'étoit celui-ci :

« Moi, le Seigneur ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui visite l'iniquité du père dans les enfans jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment et qui observent mes commandemens. »

Qu'est-ce donc qu'une génération, je vous prie, dit Marianne, après avoir répété ce passage ?

Regarde la chaîne de ma montre, lui répondit son père.

MARIANNE.

Eh bien! mon papa?

M. DE VAUCEL.

Vois-tu le petit chaînon qui tient à l'anneau? c'est le premier. Celui qui tient à celui-là est le second; et les autres qui viennent après en descendant, sont le troisième, le quatrième, le cinquième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Comprends-tu cela?

MARIANNE.

Ce n'est pas difficile.

M. DE VAUCEL.

Sois bien attentive. Un homme descend d'un autre homme, comme un chaînon de cette chaîne descend d'un autre chaînon. Le premier qui vient d'un homme, quel qu'il soit, forme sa première génération; celui qui vient de celui-ci forme la seconde, et ainsi de suite.

MARIANNE.

Voilà qui est clair. Mon frère aîné Cyprien forme votre première génération, Auguste la seconde, et moi la troisième.

M. DE VAUCEL.

Je vois que je ne me suis pas encore assez clairement exprimé. Je vais te donner un exemple que tu comprendras peut-être un

peu mieux. Noé fut père de Sem, Sem fut père d'Arphaxad, Arphaxad fut père de Salem. Dis-moi maintenant quelles étoient, par rapport à Noé, la première, la seconde et la troisième génération ?

MARIANNE.

Sem étoit la première, Arphaxad la seconde, et Salem la troisième.

M. DE VAUCEL.

A merveille. Nous disions que Dieu visite l'iniquité des pères dans leurs descendans. Noé étoit devenu pécheur; Dieu visita ses péchés dans Sem, Arphaxad, Salem, et dans les enfans de Salem.

MARIANNE.

Vous dites *visiter*, mon papa ? Dieu visite donc les hommes ?

M. DE VAUCEL.

Sans contredit. Je t'ai souvent visitée dans tes divertissemens ou dans tes travaux. Ma visite a-t-elle été toujours agréable pour toi ?

MARIANNE.

Oh ! pas toujours.

M. DE VAUCEL.

Pourquoi donc ?

MARIANNE.

Quand j'étois paresseuse, ou que je bou-

dois mes frères, vous me faisiez des reproches.

M. DE VAUCEL.

Est-ce que je n'ai jamais eu que des reproches à te faire?

MARIANNE.

Pardonnez-moi, mon papa. Lorsque j'étois bien douce ou bien appliquée, vous me faisiez des caresses. J'ai même reçu quelquefois de vous de très-jolis cadeaux.

M. DE VAUCEL.

C'est de la même manière que Dieu visite les hommes. Lorsqu'ils sont méchans, il les punit; lorsqu'ils sont bons, il les récompense.

MARIANNE.

Dieu est donc toujours auprès de nous pour nous visiter ainsi?

M. DE VAUCEL.

Toujours, ma fille; mais comme nous ne pouvons pas le voir, il a des signes frappans pour faire éclater sa présence. Ses récompenses, ou ses punitions, nous avertissent qu'il est à nos côtés.

MARIANNE.

Mais, mon papa, vous m'avez toujours dit que Dieu ne fait d'injustice à personne.

Comment arrive-t-il donc qu'il punisse les pauvres enfans, parce que leurs pères ont été méchans ?

M. DE VAUCEL.

C'est que les enfans des méchans sont la plupart aussi méchans que leurs pères.

MARIANNE.

Et d'où cela vient-il ?

M. DE VAUCEL.

C'est qu'ils ne voient et n'entendent rien que de mal de la part de leurs parens.

MARIANNE.

Notre voisin M. Duparc est un méchant homme ; cependant il envoie ses enfans à l'école et à l'église. Il me semble qu'il ne tient qu'à eux d'être bons et religieux.

M. DE VAUCEL.

Et moi aussi je t'envoie à l'école et à l'église. D'où vient donc que tu étois quelquefois méchante, lorsque tu venois de jouer avec ces enfans, avant que je t'eusse défendu de les voir ?

MARIANNE.

Je ne le sais pas moi-même. Quand j'arrivois auprès d'eux, j'étois d'abord toute saisie, en les entendant jurer et se disputer, et en les voyant même quelquefois se battre.

Peu-à-peu cependant je m'y accoutumois, et j'aurois peut-être pris leurs vilaines manières, malgré vos bonnes leçons, si j'avois continué de les voir.

M. DE VAUCEL.

Voilà précisément ce qui arrive aux enfans des méchans. Ils s'accoutument peu-à-peu au mal qu'ils voient et qu'ils entendent sans cesse dans leur maison. M. Duparc revient ivre presque tous les jours, et bat sa femme sans le moindre sujet. Ses enfans en sont témoins. Il est bien vrai qu'on leur a dit souvent à l'église et à l'école, que Dieu punit ceux qui s'abandonnent à l'ivrognerie et à la colère. Ils voient pourtant leur père s'y abandonner ; et ils se disent à eux-mêmes : Il faut que ces vices ne soient pas si grands qu'on nous le dit ; autrement notre père se garderoit bien d'y tomber. — Je crains qu'ils ne deviennent bientôt aussi méchans que lui ; et alors si Dieu les en punit, commettra-t-il une injustice ?

MARIANNE.

Je ne puis le croire.

M. DE VAUCEL.

Je vais te rapporter un exemple frappant à ce sujet. As-tu remarqué Pierre, ce pau-

vre bossu, qui vient mendier toutes les semaines à notre porte ?

MARIANNE.

Oh oui! je le connois bien. Je lui ai donné quelquefois du pain de mon déjeuner. Ah ! mon papa, le vilain homme ! Il est pâle comme la mort, et il a une barbe aussi longue que le poil de nos décrotoires.

M. DE VAUCEL.

Tu peux voir, par cet homme, comment Dieu visite dans les enfans les crimes de leurs pères jusqu'à la troisième génération. Son bisayeul s'appeloit M. de Quincy. On évaluoit ses biens à deux millions ; et son emploi de receveur-général lui rapportoit encore par an plus de cinquante mille livres. Jouissant d'une fortune aussi considérable, il auroit dû n'en être que plus reconnoissant envers Dieu, et n'en mener qu'une vie plus exemplaire. Ma chère Marianne, quel bien cet homme auroit pu faire avec ses richesses ! Combien d'honnêtes familles il auroit pu soutenir ! Combien de pauvres orphelins il auroit pu faire élever ! Quelles bonnes instructions il auroit pu procurer à ses propres enfans ! Il ne fit rien de tout cela. Il aimoit mieux donner des fêtes et des repas somp-

tueux à des gens aussi méprisables que lui. O ma fille ! si tu avois entendu leurs entretiens ! tu aurois frémi d'épouvante. Tu les aurois pris pour les propos de la populace la plus crapuleuse. Sans respect pour l'innocence de ses enfans, leur père osoit les tenir jusqu'en leur présence. Il ne leur demandoit jamais : Qu'avez-vous fait de bien aujourd'hui ? Qu'avez-vous appris d'utile ? Il étoit si souvent chargé de vin, ou abîmé dans le jeu, que ses enfans pouvoient faire tout ce qui leur venoit dans la fantaisie. Dès leur premier âge, ils couroient dans les rues avec tous les petits vagabonds. Lorsqu'ils furent plus grands, on ne les trouvoit que dans les cabarets, les billards, les académies de jeu, ou d'autres mauvais lieux fréquentés par les libertins. L'aîné des garçons, nommé Charles, avoit été envoyé à Paris pour y faire ses exercices; mais il ne lui étoit seulement pas venu l'idée de s'instruire. Au lieu d'acheter de bons ouvrages, il employoit son argent à boire des liqueurs ou à jouer. Il se disoit : Qu'as-tu besoin de te rompre la tète sur des livres ? tu as un père riche qui te laissera plus d'or que n'en possèdent tous les savans.

Un jour qu'il étoit en partie de débauche avec une troupe de joueurs et de gens infâmes, un messager vint lui apprendre la mort subite de son père. Quels sentimens imagines-tu, ma fille, qu'il fit éclater à cette triste nouvelle?

MARIANNE.

Il dut être bien affligé. Je me représente quelle seroit ma douleur si l'on venoit me dire : Marianne, ton papa est mort.

M. DE VAUCEL.

Le monstre ne fut point affligé ; au contraire, il remplit de vin son verre et celui de tous ses camarades, et leur dit : (je frémis de le répéter,) A la santé de la fortune. Maintenant je peux vivre à mon aise. J'ai de l'or par-dessus la tête.

MARIANNE.

O mon papa! est-il possible qu'on puisse être si méchant?

M. DE VAUCEL.

Tu le vois, lorsqu'on a le malheur de naître de parens qui vous apprennent à le devenir. Il passa le reste du jour et une partie de la nuit à table. Le lendemain il rassembla tous ses effets, et se mit en route pour aller prendre possession des biens de

son père. Mais les choses ne tournèrent pas comme il l'avoit imaginé. Quand il arriva dans la maison paternelle, tout étoit saisi.

MARIANNE.

Saisi? Que veut dire cela, mon papa?

M. DE VAUCEL.

M. de Quincy avoit eu entre les mains l'argent du roi. Comme on soupçonna qu'il pouvoit ne lui avoir pas été bien fidèle; aussi-tôt après sa mort, on ferma sa caisse et tous ses appartemens, afin qu'on ne détournât rien de ses effets, et que le roi pût être payé, s'il manquoit quelque chose des sommes que M. de Quincy avoit touchées pour lui.

MARIANNE.

Et y manquoit-il quelque chose en effet?

M. DE VAUCEL.

Le vuide de sa caisse étoit immense. D'ailleurs, il vint aussi de tous les côtés des gens à qui il devoit, et qui firent des saisies particulières sur ces biens.

MARIANNE.

Qui étoient donc ces gens-là?

M. DE VAUCEL.

Des marchands de vin, de bijoux et d'étoffes, des selliers, des tailleurs, des char-

rons, de toute espèce d'ouvriers et de fournisseurs : car il avoit toujours pris à crédit, sans penser jamais à ce qu'il seroit obligé de payer. Le peu qu'il avoit laissé d'argent fut bientôt dévoré par les gens de justice. Son hôtel, ses terres, ses meubles, son argenterie, tout fut vendu ; et cette vente ne produisit pas la moitié de l'argent qu'il auroit fallu pour acquitter ses dettes.

MARIANNE.

Et Charles, que devint-il alors ?

M. DE VAUCEL.

Il commença dès ce moment à être bien à plaindre. Son père lui avoit donné une mauvaise éducation : aussi n'avoit-il rien appris, et il ne savoit comment faire pour vivre. Accoutumé à une vic de débauche, il vouloit toujours manger de bons morceaux, comme à l'ordinaire. Il fut donc obligé de vendre sa montre, ses beaux habits, ses dentelles ; et il dépensa tout cela si vîte, que peu de jours après il fut réduit à s'en aller mendiant de porte en porte. Par bonheur, le roi eut pitié de lui ; et on lui donna une place de six cents francs au bureau d'entrée des vins. Cet emploi lui fit faire connoisssance avec la fille d'un caba-

retier, fort décriée pour ses mœurs. Il n'auroit jamais épousé une fille si vicieuse, s'il n'avoit eu le cœur encore plus bas et plus corrompu. Tous les jours ils se causoient l'un à l'autre de nouveaux chagrins par le désordre de leur conduite. Tandis qu'il s'enivroit avec les marchands de vin, dont il favorisoit les friponneries, elle couroit toutes les tavernes du canton. Lorsqu'ils revenoient tous les deux au logis, elle le querelloit, il l'injurioit à son tour; il la battoit, elle le déchiroit. N'étoit-ce pas un homme bien malheureux?

MARIANNE.

Oh! mon papa!

M. DE VAUCEL.

Et pourquoi étoit-il si malheureux?

MARIANNE.

Parce qu'il avoit eu un méchant père.

M. DE VAUCEL.

N'avoit-il pas mérité les malheurs qu'il éprouvoit?

MARIANNE.

Sûrement, puisqu'il étoit si vicieux lui-même.

M. DE VAUCEL.

Tu vois par-là comment Dieu a visité l'i-

niquité de M. de Quincy dans sa première génération, sans que Charles eût raison de se plaindre d'en être l'innocente victime.

MARIANNE.

Et Charles eut-il aussi des enfans ?

M. DE VAUCEL.

Hélas ! oui, il en eut trois. Il seroit trop long de te raconter ce qui arriva à chacun d'eux en particulier. Je me contenterai de te dire quelque chose du cadet, qu'on appeloit Etienne.

Tu croiras aisément que Charles, après avoir reçu de si mauvais principes, s'embarrassoit bien peu de l'éducation de son fils. Tandis que les autres enfans étudioient à l'école, Etienne se faufiloit parmi les soldats dont les casernes n'étoient pas loin de sa demeure. Là, il n'entendoit que des juremens et des horreurs. Il avoit déjà quinze ans, qu'il ne savoit ni lire, ni écrire. Il ne connoissoit Dieu pas plus qu'un jeune sauvage perdu dans les forêts.

Son père entreprit cependant un jour de lui reprocher sa mauvaise conduite. Qu'avez-vous à me dire sur ce chapitre, lui répondit-il ? vous ne vous conduisez pas mieux que moi. Charles s'emporta contre son inso-

lence, prit un bâton et le frappa sans pitié. Mais Etienne, au lieu de profiter de cette correction, s'échappa furieux, et alla se louer, en qualité de garçon d'auberge, à Saint-Denis.

Ce changement de vie auroit pu lui devenir utile. Non-seulement il avoit de bons gages de l'aubergiste; mais encore il ne se passoit guère de jour, qu'il ne reçût quelque chose des voyageurs qui venoient dans la maison. S'il avoit ménagé ces petits profits avec économie, et qu'il eût pris une conduite réglée, il auroit pu avec le temps se former un établissement avantageux; mais la dépravation de son ame lui fit rejeter ces moyens. Aussi-tôt que les voyageurs et l'aubergiste étoient au lit, il sortoit de la maison, et s'en alloit dans les corps-de-garde, où il passoit la nuit à jouer. S'il lui restoit quelqu'argent, il l'employoit le lendemain à s'enivrer d'eau-de-vie. Par ces excès, ainsi que par d'autres débauches, Etienne vieillit de bonne-heure, et devint presque impotent.

Le maître de poste du voisinage avoit une fille si imbécille, qu'il avoit grande envie de s'en débarrasser. Il la proposoit en ma-

riage à tout le monde ; mais personne ne vouloit se charger d'un pareil fardeau. Enfin il fit un jour venir Etienne, et lui offrit cent louis, s'il la vouloit épouser. Celui-ci accepta la proposition, à la vue de la somme qu'on étaloit à ses yeux. Mais il ne l'eut pas plutôt dépensée, qu'il partit, ne laissant à sa femme qu'un malheureux enfant, ce même Pierre dont je t'ai d'abord parlé.

Il se soutint pendant quelques mois, en mendiant sur les grandes routes. Ce genre de vie le mit bientôt en liaison avec tout ce qu'il y avoit de scélérats dans le pays. Il ne tarda guère à se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il alloit dérober la nuit dans les villages. Cependant cette abominable profession ne lui réussit pas long-temps. Il fut pris avec trois de ses camarades dans un vol de nuit. On le conduisit à Paris, et il fut livré au dernier supplice. Dieu visita l'iniquité de M. de Quincy dans sa seconde génération. Etienne, à ton avis, n'avoit-il pas mérité cette fin cruelle ?

MARIANNE.

Il étoit encore plus scélérat que ses parens !

M. DE VAUCEL.

Ainsi Dieu ne fait pas d'injustice en re-

cherchant les crimes des pères dans leurs enfans.

MARIANNE.

Mais comment Pierre fut-il réduit à cet état déplorable où il est aujourd'hui ?

M. DE VAUCEL.

Je vais te le dire. De pères débauchés naissent ordinairement des enfans contrefaits. Pierre vint au monde avec des jambes nouées et un corps tout tortu. Il avoit de plus hérité toute l'imbécillité de sa mère, de sorte qu'à l'âge de six ans, à peine pouvoit-il bégayer quelques paroles. Il ne se trouva personne qui daignât prendre soin de lui : ses infirmités et son imbécillité ne firent que s'accroître, et il devint bientôt cet homme stupide, mal-sain et hideux que tu vois aujourd'hui. Dieu visita l'iniquité de M. de Quincy dans sa troisième génération.

MARIANNE.

Ah ! mon papa, cela est affreux !

M. DE VAUCEL.

Mais est-il moins affreux de violer les commandemens d'un aussi bon père que Dieu ? Apprends, ma chère Marianne, apprends à le craindre et à l'aimer. Plus tu verras faire le mal autour de toi, plus il

faut que tu songes à t'en préserver. Tu serois mille fois plus coupable qu'un autre, après avoir reçu de si bonne-heure toutes les instructions dont tu peux avoir besoin.

MARIANNE.

Oh! ne craignez pas, je suis bien résolue d'en profiter; mais dites-moi, je vous prie; n'est-il pas possible que les enfans des méchans deviennent meilleurs que leurs pères?

M. DE VAUCEL.

Oui sans doute, lorsqu'ils ne se forment pas sur les mauvais exemples qu'ils en reçoivent, mais sur les avis de leur conscience et de leur raison, aidés des sages conseils qu'ils peuvent recueillir de tous les gens de bien. Nous en avons un exemple dans la bible. Achaz étoit un très-méchant roi, et il eut un fils pieux, nommé Ezéchias.

MARIANNE.

Alors, mon papa, seroit-il juste que Dieu punît des enfans pieux pour l'impiété de leurs pères?

M. DE VAUCEL.

C'est aussi ce que Dieu ne fait jamais. Il le dit lui-même dans l'écriture; et l'un de nos plus grands poëtes a renfermé ses paroles dans ces deux beaux vers :

Je ne recherche point, aveugle en ma colère,
Sur le fils qui me craint l'impiété du père.

Est-ce qu'Ezéchias a été puni?

MARIANNE.

Non, cela est vrai. J'ai lu même que lorsque les Assyriens l'assiégèrent dans Jérusalem, Dieu le fit délivrer par un ange; et que lorsqu'il fut attaqué d'une maladie cruelle, Dieu lui rendit la santé.

M. DE VAUCEL.

Tu vois donc que Dieu ne fait d'injustice à personne.

Marianne vouloit poursuivre cet entretien; mais comme la nuit étoit venue, la suite en fut remise au jour suivant.

Le lendemain, dans la matinée, lorsque Marianne eut rendu ses premiers devoirs à son père, il lui dit : Eh bien! ma fille, te souviens-tu de ce qui faisoit hier au soir le sujet de notre entretien?

MARIANNE.

Je crois me le rappeler, mon papa.

M. DE VAUCEL.

Voyons un peu.

MARIANNE.

C'est que Dieu punit les méchans jusques dans leurs fils et leurs petits-fils, parce que

ceux-ci sont ordinairement aussi méchans que leurs pères.

M. DE VAUCEL.

En effet, tu l'as fort bien retenu.

MARIANNE.

Mais il reste encore quelque chose à m'expliquer, mon papa.

« Je fais miséricorde en mille générations
« à ceux qui m'aiment et qui gardent mes
« commandemens. »

Que faut-il entendre par-là, je vous prie ?

M. DE VAUCEL.

Écoute. Le petit Dumoulin demeure dans notre maison ; je le fais habiller ; je paie un précepteur qui l'instruit. Quel motif m'engage à toutes ces dépenses pour un étranger ?

MARIANNE.

Vous m'avez dit que son grand-père avoit été gouverneur de votre papa, qu'il lui avoit donné d'excellentes instructions, et que vous croyez de votre devoir de les rendre à son petit-fils.

M. DE VAUCEL.

Il est vrai ; mais si cet enfant étoit un

mauvais sujet, serois-je porté envers lui d'une si bonne volonté ?

MARIANNE.

Non sûrement.

M. DE VAUCEL.

Tant qu'il continuera au contraire de se bien conduire, crois-tu que je lui retire mes secours ?

MARIANNE.

Oh que non ! je vous connois. Vous n'en serez que plus généreux envers lui.

M. DE VAUCEL.

Dieu en agit de même envers les enfans des gens de bien. Il les comble de ses graces, parce qu'ils ont eu d'honnêtes parens. S'ils tournent vers le mal, il les châtie ; mais en mémoire de la droiture de leurs pères, il est toujours prêt à leur pardonner.

MARIANNE.

Vous me donnâtes hier, mon papa, un exemple d'enfans punis par une suite de la méchanceté de leurs parens. Voudriez-vous aujourd'hui m'en donner un d'enfans récompensés pour la piété de leurs pères ?

M. DE VAUCEL.

Très-volontiers, ma fille. Tu connois madame Dupuis ?

MARIANNE.

Oui, mon papa. Je l'ai vue quelquefois chez ma cousine.

M. DE VAUCEL.

Eh bien! c'est la fille d'un simple maître d'école fort pauvre, mais très-honnête et très-religieux. Je ne te citerai qu'un seul trait de sa probité. Pendant la dernière guerre, un soldat fut logé quelques jours chez lui. Lorsque l'ordre de partir arriva, le vieux guerrier, qui se connoissoit en braves gens, lui dit: Monsieur, je puis faire encore cent quartiers, avant de trouver logement chez un si honnête homme. Voici, continua-t-il, en lui remettant une bourse de cuir où il y avoit deux cents écus, voici toute ma petite fortune que j'ai acquise au prix de mon sang. Gardez-la-moi. Si j'échappe aux dangers que je vais courir, je viendrai la reprendre de vos mains. Si je meurs, j'ai un frère que cette somme rendroit fort heureux. Voici son adresse; vous la lui ferez tenir. — Voulez-vous une reconnoissance de ce dépôt, lui dit son hôte? — Non, non, répondit le soldat. La parole d'un honnête homme vaut mieux que tous les écrits. Il l'embrassa, lui dit adieu, et

sauta sur son cheval, pour aller se mettre en ligne dans la marche du régiment.

Six mois après, le bruit se répandit que le régiment avoit été fort maltraité dans une escarmouche. Le maître d'école écrivit au major, et il reçut un certificat de mort du pauvre soldat. Dans le même temps, ses enfans étoient au lit, attaqués d'une maladie très-dangereuse. Ils soupiroient après des rafraîchissemens, et leur père n'étoit pas en état de leur en donner. Il pleuroit auprès d'eux, et n'avoit que des consolations fort tristes à leur offrir pour tout secours. Mon cher ami, lui dit sa femme, tu as dans ta cassette les deux cents écus du soldat. Ne pourois-tu pas en prendre quelques-uns pour soutenir ta famille? Personne au monde n'en saura rien, puisque tu n'as pas donné un seul mot d'écrit. — Que dis-tu, ma femme, lui répondit-il? Je suis déjà d'un âge assez avancé; mais jusqu'ici je n'ai fait tort à personne, et je ne commencerai pas de ce jour. Elle se mit à pleurer de la manière la plus pitoyable, en lui disant, à travers ses sanglots: As-tu donc un cœur de pierre, pour être sans pitié envers tes pauvres enfans? — Dieu est aussi leur

père, répliqua-t-il ; il les sauvera, si c'est sa volonté. En cherchant à les secourir par un crime, je ne ferois qu'irriter contre moi le maître de leur vie et de la mienne. Il s'arracha des bras de sa femme en achevant ces mots ; il courut à son cabinet; il écrivit au frère du soldat, et lui fit tenir sur-le-champ les deux cents écus. Ils arrivèrent fort à propos. L'héritier de cette somme avoit un fils qui annonçoit les plus grandes dispositions pour l'étude. Elle servit à l'envoyer à l'université.

Dans cet intervalle, le maître d'école passoit la nuit et le jour auprès du lit de ses enfans. Il eut la joie de les voir enfin guérir ; mais il ne s'en trouvoit pas moins embarrassé pour fournir à leur éducation. Il s'habilloit légèrement, ne se nourrissoit qu'à demi ; et tout ce qu'il pouvoit se dérober à lui-même, il l'employoit pour sa famille.

Cet honnête homme perdit bientôt sa femme, et mourut lui-même quelque temps après, ne laissant après lui que ses livres et six enfans. Sa sœur étoit venue le soigner dans sa maladie. Hélas! s'écrioit-elle, en le voyant mourir, que deviendront ces

pauvres orphelins ? Il entendit ces paroles, se releva sur son lit, et dit à sa sœur : Ne t'inquiète pas, ma chère amie, je leur laisse une grande fortune ; ils ont ma bénédiction ; et il mourut.

Ces enfans, ma chère Marianne, instruits par les leçons et les bons exemples de leur père, ont tous prospéré ; mais je veux te raconter particulièrement ce qui est arrivé à madame Dupuis.

Après la perte de ses parens, elle fut accueillie dans la maison de sa marraine. Accoutumée dès l'enfance à une nourriture sobre, et à une parure modeste, il lui falloit bien peu de chose pour son entretien ; et elle le gagnoit largement par son travail à l'aiguille. Elle étoit toujours gaie, d'une santé robuste, et d'un commerce très-agréable dans la société. Je l'ai vue souvent chez madame de Valmont ; et quoique cette dame emploie des sommes pour sa toilette, la jeune orpheline me paroissoit toujours plus belle dans la simplicité de ses habits. Tous ceux qui la voyoient, se disoient en eux-mêmes : La bénédiction de son père se manifeste bien évidemment sur elle.

Elle entroit à peine dans sa dix-huitième

année, que sa modestie, ses graces et son esprit avoient attiré l'attention de plusieurs jeunes gens qui cherchoient à s'établir : mais c'étoient la plûpart des libertins. Ni leur rang ni leur fortune ne furent capables de l'éblouir. Elle avoit trop de sagesse pour s'unir par des nœuds qui doivent durer autant que la vie, à un homme de mauvaise conduite. Ainsi la vertu qu'elle avoit héritée de son père la préserva d'un mariage malheureux.

Enfin M. Dupuis, qui demeuroit dans le voisinage, la remarqua. C'étoit précisément le fils du pauvre homme à qui l'honnête maître d'école avoit fidèlement envoyé la petite fortune du soldat son frère. Il avoit si bien profité de ses études, que tout le monde s'étoit intéressé en sa faveur. On lui avoit d'abord donné un petit emploi pour éprouver son zèle et sa capacité. L'un et l'autre avoient si bien surpassé toutes les espérances qu'on s'en étoit formées, qu'il venoit de s'élever en peu de temps à un poste assez considérable. Admis chez madame de Valmont, il eut l'occasion et le loisir de connoître tout le mérite de la jeune orpheline ; et il souhaitoit secrètement de

la voir son épouse. Mais quels furent ses transports, lorsqu'il découvrit qu'elle étoit fille du fidèle dépositaire à la probité duquel il étoit redevable de son bonheur ! La fille d'un si honnête homme, se disoit-il en lui-même, doit être la meilleure des épouses. Il lui fit part de ses sentimens ; elle en reçut l'aveu avec autant de modestie que de reconnoissance, et devint bientôt l'heureuse femme qu'elle est aujourd'hui.

Tu vois par cet exemple comment Dieu se plaît à récompenser les enfans du bien qu'ont fait leurs pères. Si le maître d'école avoit retenu la somme qui lui avoit été confiée par le soldat, le père de M. Dupuis n'auroit pu envoyer son fils à l'université; celui-ci par conséquent n'auroit eu ni considération, ni emploi, ni fortune, et n'auroit pu faire le bonheur de la fille du maître d'école.

MARIANNE.

Toutes les filles d'honnêtes gens se marient donc à des hommes qui les rendent heureuses ?

M. DE VAUCEL.

Je t'avouerai que cela n'arrive pas toujours.

MARIANNE.

Elles obtiennent donc d'ailleurs tout ce qu'elles désirent ?

M. DE VAUCEL.

Non pas toujours encore. Dieu envoie souvent aux enfans des gens pieux des épreuves fâcheuses. Ne saurois-tu m'en rapporter aucun exemple tiré de la bible ?

MARIANNE.

Pardonnez-moi, mon papa. Je me souviens de l'histoire de Joseph. C'étoit le fils d'un saint patriarche; cependant il fut vendu et mis en prison.

M. DE VAUCEL.

Il est vrai.

MARIANNE.

Ainsi donc ces pauvres enfans sont traités comme s'ils étoient nés de méchans parens ?

M. DE VAUCEL.

Non pas tout-à-fait; car s'ils ont été élevés dans la prière et dans la résignation, ils y trouvent un grand adoucissement à leurs souffrances. Une suite de jours heureux auroit pu les enorgueillir ou les corrompre; au lieu que s'ils conservent le courage et la piété dans le malheur, ils obtiennent tou-

jours à la fin une récompense, comme tu peux le voir dans l'histoire de ce même Joseph.

Marianne se retira fort touchée de cet entretien; et depuis ce jour elle ne cessoit de rendre graces à Dieu de lui avoir donné un père dont la piété pouvoit obtenir du ciel pour elle-même tant de secours dans ses peines, ou des jouissances si pures du bonheur que l'on goûte au sein de la vertu.

LA RÉSIGNATION.

Après avoir passé joyeusement la soirée avec sa famille, M. de Romé s'étoit couché fort satisfait, et il goûtoit depuis quelques heures les douceurs d'un paisible sommeil, lorsqu'il fut tout-à-coup réveillé par un bruit sourd qu'il entendoit autour de lui. Il ne pouvoit d'abord comprendre d'où cela pouvoit provenir. Enfin lorsqu'il eût bien ouvert les yeux, il vit sa maison toute en feu, et les flammes qui pénétroient déjà dans sa chambre par les fenêtres. Il se jetta précipitamment hors de son lit, réveilla son

épouse, prit dans ses bras sa petite Eugénie, son fils Amédée par la main, et s'échappa devant les tourbillons de flammes et de fumée qui le poursuivoient. Il ne put sauver rien de plus. Ses habits, ses meubles, son argent, tout fut consumé. A peine venoit-il de passer le seuil de la porte, que les planchers et la charpente s'écroulèrent avec un fracas épouvantable.

Ce pauvre homme, sa femme et ses enfans se trouvoient ainsi demi-nuds au milieu d'une foule de peuple, qui accouroit de tous les côtés pour éteindre l'incendie. On entendoit craquer leurs dents, et leurs genoux se heurter l'un contre l'autre, de froid et de frayeur. Dans le premier saisissement, M. de Romé ne savoit quel parti prendre. Enfin il se rappela qu'il avoit un cousin à l'autre extrémité de la ville, et il se hâta d'aller lui demander un refuge pour sa famille et poùr lui-même.

Ils en furent accueillis de la manière la plus prévenante. Aussi-tôt que la maîtresse de la maison les vit dans un état si déplorable, elle courut chercher des vêtemens qu'elle leur présenta. Elle fit allumer un grand feu pour les pauvres enfans à demi-

transsis, et leur fit prendre avec beaucoup de peine, quelques gouttes d'une liqueur propre à ranimer leurs forces.

Le lendemain M. de Romé se leva fort tard, parce que l'agitation de la nuit précédente l'avoit empêché, jusqu'au point du jour, de prendre le moindre repos. Il courut aussi-tôt au lit de ses enfans. Ils étoient déjà réveillés, et ils pleuroient. Ce spectacle lui serra tristement le cœur. Il les embrassoit sans pouvoir proférer une seule parole. Enfin ayant rassemblé toutes ses forces pour surmonter son trouble, il leur dit: Mes chers enfans, pourquoi pleurez-vous?

EUGÉNIE.

Ah! mon papa! mes robes, mes joujoux, tout est brûlé!

M. DE ROMÉ.

Ne vous reste-t-il donc rien?

AMÉDÉE.

Rien! rien au monde.

M. DE ROMÉ.

Regardez-moi, mes enfans, et dites ensuite si rien ne vous est resté.

EUGÉNIE.

Ah! mon frère, il nous reste notre papa et notre maman.

M. DE ROMÉ.

Il vous reste donc beaucoup encore. Nous ne vous abandonnerons jamais. Nous partagerons avec vous jusqu'à notre dernier morceau de pain. Combien vous avez risqué de nous perdre ! Qui peut vous avoir sauvé de ce malheur ?

EUGÉNIE.

Il n'y a que Dieu, mon papa.

M. DE ROMÉ.

Tu as raison. Ce Dieu qui veille sur les petits oiseaux, a pris aussi mes enfans sous sa garde. Ainsi donc pourquoi pleurez-vous, puisque Dieu s'est déclaré votre protecteur? N'est-ce pas lui qui m'avoit fait présent de mes biens et de ma maison?

AMÉDÉE.

Il est vrai. Mais pourquoi vous les a-t-il enlevés ?

M. DE ROMÉ.

Ce n'est pas à moi de lui demander compte de ses desseins. Il a fait connoître sa volonté, je dois m'y soumettre en silence.

EUGÉNIE.

Sa volonté, mon papa? Dieu peut donc vouloir quelque chose de méchant ?

M. DE ROMÉ.

Non, ma fille, il ne le peut pas. Ainsi, puisqu'il m'ôte les biens qu'il m'avoit donnés, il faut que cette perte entre dans la sagesse de sa providence, et puisse nous être utile.

AMÉDÉE.

Vous m'avez permis, mon papa, de vous dire ma pensée dans toutes les occasions. Je ne puis croire que l'incendie de notre maison puisse nous être utile en quelque chose. Si cela étoit, vous ne seriez pas si triste vous-même.

M. DE ROMÉ.

Ne te souviens-tu pas que je brisai une fois ton tambour? Pensois-tu alors que cela fût bon à quelque chose pour toi?

AMÉDÉE.

Non pas dans le premier moment; mais je compris ensuite que c'étoit pour mon bien, parce que ce tambour me rendoit importun à tout le monde, et m'exposoit souvent à vous désobéir.

M. DE ROMÉ.

Pourquoi ne le compris-tu pas tout de suite?

AMÉDÉE.

C'est que j'étois un enfant.

M. DE ROMÉ.

Eh bien ! mon ami, les hommes ne sont que des enfans devant Dieu. Je suis triste d'avoir perdu mes biens, parce que je ne sais pas encore à quoi ce malheur peut être bon pour moi. Mais un jour, je comprendrai sûrement qu'il n'est arrivé que pour mon avantage.

EUGÉNIE.

Ah ! si je le croyois, je m'en serois bientôt consolée.

M. DE ROMÉ.

Vous pouvez le croire, mes enfans. Mais voyons, consultons-nous. Dans la situation où je me trouve, ne sachant plus comment vous nourrir, que dois-je faire ?

AMÉDÉE.

Il faut s'adresser à notre cousine, et la prier de nous garder dans sa maison.

M. DE ROMÉ.

Mais, puis-je lui demander qu'elle vous nourrisse et qu'elle vous entretienne ?

EUGÉNIE.

Pourquoi non ? n'est-elle pas notre cousine ? Et n'en auriez-vous pas fait autant à sa place ?

M. DE ROMÉ.

Il est vrai ; mais elle a elle-même trois enfans ; et elle n'est pas à beaucoup près si riche que je l'étois encore hier au soir.

AMÉDÉE.

Je ne sais donc plus à qui nous pouvons nous adresser.

M. DE ROMÉ.

As-tu déjà oublié qui m'avoit donné ma maison ?

AMÉDÉE.

C'est Dieu.

EUGÉNIE.

Ah ! mon papa, je vois bien que c'est à lui seul qu'il faut avoir recours.

M. DE ROMÉ.

C'est aussi ce que je veux faire. Je le prierai, à chaque instant, dans mon cœur, et je lui dirai : Dieu de bonté ! tu nourris les petits des oiseaux, donne-moi aussi le moyen de nourrir les chers petits que tu m'as donnés.

EUGÉNIE, *l'embrassant.*

Oh ! que vous êtes bon, mon papa !

AMÉDÉE.

Est-ce que vous n'avez pas toujours prié Dieu de cette manière ?

M. DE ROMÉ.

Toujours, mon ami, comme tu viens me prier, tous les matins, de te donner à déjeûner. Mais te souviens-tu de ce qui t'arriva l'année dernière, lorsque tu sortis de si bonne-heure avec mon domestique, pour aller voir passer un régiment à une lieue d'ici? La foule vous sépara; la neige te surprit; tu perdis ta route; et tu revins fort tard à la maison, tout transi de froid et mourant de faim. Il me semble que tu me demandas alors ton déjeûner d'un autre ton qu'à l'ordinaire.

AMÉDÉE.

Il est vrai, je me le rappelle. Je vous le demandai avec beaucoup plus d'instances. C'est que je sentois un besoin qui me dévoroit.

M. DE ROMÉ.

Et moi aussi; quand je considérerai le besoin où nous nous trouvons, j'en prierai Dieu avec plus de zèle et de ferveur. Qui vaut le mieux pour nous, sa grace, ou les biens que j'ai perdus?

EUGÉNIE.

Il n'y a pas à balancer, mon papa.

M. DE ROMÉ.

Tu as raison ; car tous les biens du monde ne peuvent rendre ma vie heureuse, ni me consoler et me tranquilliser à la mort, au lieu que la grace de Dieu peut opérer tout cela. Si, par la perte de mes biens, le Seigneur n'avoit voulu que m'attacher plus étroitement à lui, et me pénétrer avec plus de force de la crainte et de l'amour que je lui dois, cette perte ne tourneroit-elle pas à mon avantage ?

AMÉDÉE.

Je vous avouerai, mon papa, que je ne puis encore le comprendre.

M. DE ROMÉ.

Tu le comprendras mieux dans la suite de cet entretien. As-tu oublié les reproches que je t'ai faits quelquefois, lorsque tu laissois croître de mauvaises herbes dans le petit jardin que je t'avois donné à cultiver ?

AMÉDÉE.

O mon papa ! de quoi me parlez-vous ? Mon pauvre jardin, le voilà maintenant tout bouleversé ! il n'est plus couvert que de pierres et de charbons.

M. DE ROMÉ.

J'espère que nous parviendrons encore à

le rétablir. Mais, dis-moi sincèrement, pourquoi négligeois-tu si souvent la culture de ton jardin ?

AMÉDÉE.

Je pensois que je n'avois pas besoin de m'exercer au travail, puisque vous étiez riche.

M. DE ROMÉ.

En cela tu pensois assez légèrement. Le travail nous donne de la force, de l'appétit et de la santé ; il nous garantit de l'ennui, et rend notre sommeil plus doux et plus profond. C'est pour jouir de ses bienfaits, que tous les jours, au moins pendant deux heures, je travaillois, soit dans mon jardin, soit sur mon tour, quoique je fusse riche. Si tu avois renoncé à ton travail, tu serois devenu foible, tu aurois perdu l'appétit et la gaîté, tu n'aurois eu qu'un sommeil lourd et pénible. Avec toute la richesse que tu me supposois, aurois-tu été heureux ?

AMÉDÉE.

Hélas ! non sûrement. A quoi sert l'argent, si l'on n'a pas de santé pour en jouir ? A quoi sert un bon lit, si l'on n'a pas de sommeil ?

M. DE ROMÉ.

A présent que tu me vois pauvre, ne

reprendras-tu pas le travail avec plus d'ardeur ?

AMÉDÉE.

Oui, sans doute ; j'y serai bientôt endurci.

M. DE ROMÉ.

Et tu en seras plus frais et plus sain. Tu vois maintenant comme la perte même de nos biens peut nous être utile.

AMÉDÉE.

Je commence à le mieux comprendre.

Un domestique vint leur dire en ce moment que le déjeûner étoit servi. Ils passèrent dans le sallon, et lorsque la malheureuse famille eût recouvré des forces dans ce repas, M. de Romé pria sa cousine de lui permettre d'aller faire une petite promenade dans le jardin avec ses enfans. Après quelques tours d'allée, Amédée et Eugénie parurent reprendre un peu de gaîté. C'étoit au commencement de l'automne. Les arbres courboient sous le poids de leurs fruits. On voyoit ici des pêches d'un rouge foncé ; là, des pommes d'api du plus beau vermillon ; plus loin, des noisettes rembrunies, sortant de leurs vertes enveloppes. Le long d'une muraille exposée au midi

s'étendoit une treille de muscat, dont les grappes dorées attiroient les regards des enfans, et leur faisoient venir l'eau à la bouche. M. de Romé les voyant en des dispositions si favorables, leur dit :

O mes amis, le beau jardin ! quels fruits délicieux je vois pendre à ces arbres et à ces treilles ! savez-vous qui les a cultivés ?

EUGÉNIE.

C'est notre cousin lui-même. Je l'ai vu souvent à l'ouvrage dans ses heures de délassement. J'étois un jour auprès de lui, lorsqu'il faisoit jouer sa serpette. Vois-tu, me dit-il, ma chère Eugénie ? c'est-là qu'il viendra de beaux raisins. Si tu viens me voir cet automne, je t'en donnerai tant que tu voudras.

M. DE ROMÉ.

Oui, mes enfans, c'est votre cousin qui tient ce jardin dans le bon état où vous le voyez. Vous sentez par-là quel est le fruit du travail. Si votre cousin avoit été paresseux, les treilles n'auroient pas porté de muscats, les arbres auroient été rongés par la mousse et par les chenilles ; dans ces carrés où vous voyez de si belles laitues, il ne seroit venu que des herbes sauvages.

Pour moi, vous le savez, je travaillai sans relâche toute l'année dernière dans mon jardin ; cependant il ne vint que peu de fruits, et les raisins n'acquirent pas leur parfaite maturité. D'où cela venoit-il ?

AMÉDÉE.

Vous nous dîtes alors, mon papa, que c'étoit à cause des fortes gelées du printemps, et des pluies continuelles de l'été.

M. DE ROMÉ.

Et qui envoie sur la terre les pluies et les gelées ?

EUGÉNIE.

C'est Dieu.

M. DE ROMÉ.

Si le dernier printemps avoit été aussi froid, et l'été aussi humide, aurions-nous vu une si grande abondance ?

AMÉDÉE.

Non, certainement.

M. DE ROMÉ.

Et cette douce abondance, à qui la devons-nous ?

EUGÉNIE.

A celui qui nous avoit envoyé la stérilité.

M. DE ROMÉ.

Vous voyez donc ce que Dieu fait par sa

puissance. Il nous a refusé des fruits l'année dernière, et il nous les donne cette année avec largesse. Il m'a aussi dépouillé de mes biens : ne peut-il pas me les rendre comme il me les a ravis ?

AMÉDÉE.

Rien ne doit être si aisé au maître de la terre.

M. DE ROMÉ.

Je me repose dans cette douce confiance. N'avez-vous rien lu dans la bible d'un homme qui avoit perdu tous ses biens, et qui, par la bénédiction du Seigneur, en reçut dans la suite plus qu'il n'en avoit perdu ?

AMÉDÉE.

Il me semble que c'est Job.

M. DE ROMÉ.

Oui, c'est ainsi qu'il s'appeloit. Mais pourquoi Dieu lui fit-il la grace de le rendre plus riche qu'il ne l'avoit jamais été ?

AMÉDÉE.

C'est qu'il avoit eu de la patience et de la piété.

M. DE ROMÉ.

Soyons donc aussi pieux et patiens. Prions avec ferveur, travaillons avec courage ; et non-seulement Dieu nous soutiendra dans

nos peines, mais encore il en fera bientôt couler pour nous une source de joie.

AMÉDÉE.

Oh ! si je pouvois le croire, comme j'aurois peu de regret de tout ce que nous avons perdu !

EUGÉNIE.

Et moi donc ! Mais, mon papa, pourquoi pensez-vous que Dieu fera de si bonnes choses en notre faveur ?

M. DE ROMÉ.

Parce que je me fonde sur ses promesses, et qu'il dit lui-même dans l'écriture : Envoyez tous vos soucis vers le Seigneur ; car il songe pour vous.

La confiance religieuse de M. de Romé ne fut point trompée. Il vit la promesse de Dieu s'accomplir d'abord sur ses enfans. Eugénie et Amédée reçurent l'instruction la plus utile du malheur qu'ils avoient éprouvé. Ils se livrèrent avec une ardeur incroyable à l'étude ; et ils employoient tout le temps de leurs plaisirs à soulager leurs parens dans les travaux de la maison. Leurs prières furent aussi plus ferventes qu'à l'ordinaire ; car ils voyoient qu'ils n'avoient plus rien à espérer que de la faveur du ciel. Ils eurent encore

deux ans à passer dans la peine ; mais leur constance ne se démentit jamais dans cette longue épreuve. Après avoir rassemblé tous les débris de sa fortune, M. de Romé se retira dans un petit appartement à l'extrémité d'un fauxbourg. La médiocrité de ses revenus auroit à peine suffi à un autre pour faire subsister sa famille : mais par sa tempérance et son économie, il sut encore y trouver de quoi pourvoir à l'éducation de ses enfans. Les hommes avoient oublié ses services, et aucun ne songeoit à s'intéresser pour lui ; la Providence s'étoit réservé tout le soin de sa destinée. Elle venoit de placer dans le ministère un citoyen vertueux, mieux instruit que personne des talens et de la droiture de M. de Romé. Le premier usage qu'il fit de la confiance du prince, fut de lui présenter cet homme respectable pour un emploi distingué qui venoit de vaquer dans son trésor. Instruits à l'école du malheur, M. de Romé ni ses enfans ne perdirent le fruit de ses leçons dans l'ivresse de la prospérité ; et leurs jours coulèrent heureux dans l'oubli de l'indifférence des hommes, et le souvenir tendre et constant des bienfaits de Dieu.

LA PRIÈRE.

Le jeune Théophile avoit reçu de son père, le jour de sa fête, un petit livre orné d'estampes, qui renfermoit diverses instructions pour les enfans, d'après quelques passages choisis de l'écriture.

Théophile fut si satisfait de son livre, que dès le premier jour il en lut, avec attention, une grande partie. Il fut frappé sur-tout de ce passage :

« Le Seigneur est auprès de ceux qui l'invoquent du fond du cœur. Il exauce les prières de ceux qui le craignent, et se plaît à les secourir. » (*Ps.* 144, *vers.* 19.)

Cette lecture le rendit rêveur. La tête pensivement appuyée sur sa main, il se disoit à lui-même : Moi, je vis dans la crainte de Dieu; moi, je le prie tous les jours, et cependant il n'exauce pas mes prières. Pendant un mois tout entier que ma grand-maman a été malade, je le priois sans cesse pour elle, et cependant il me l'a enlevée. Son père étant entré dans sa chambre, le surprit dans ces pensées, ce qui donna lieu à l'entretien suivant.

M. DE BEULIÈRES.

Pourquoi donc es-tu si rêveur, mon cher Théophile ? Est-ce que tu ne serois pas satisfait de mon petit cadeau ?

THÉOPHILE.

Je vous demande pardon, mon papa, j'en suis très-content.

M. DE BEULIÈRES.

Je te vois cependant un air bien sérieux.

THÉOPHILE.

C'est que je trouve ici un passage que je n'entends pas.

M. DE BEULIÈRES.

Voyons. Quel est-il ?

THÉOPHILE.

« Le Seigneur exauce les prières de ceux qui le craignent. »

M. DE BEULIÈRES.

Qu'y a-t-il là de si difficile à comprendre ?

THÉOPHILE.

C'est que je le crains aussi, moi. Cependant je ne le vois point exaucer mes prières.

M. DE BEULIÈRES.

Cela m'étonne. Je ne demande rien à Dieu, que je ne l'obtienne. Qu'est-ce donc

que tu lui as demandé, et qu'il t'a refusé?

THÉOPHILE.

De ne pas laisser mourir ma grand'maman.

M. DE BEULIÈRES.

Comment l'as-tu prié?

THÉOPHILE.

Voici mon petit livre de prières : eh bien ! je l'ai récité deux fois d'un bout à l'autre.

M. DE BEULIÈRES.

Y a-t-il dans ce livre quelque prière pour une grand'maman malade?

THÉOPHILE.

Non, mon papa.

M. DE BEULIÈRES.

Si tu avois envie d'aller à la promenade, viendrois-tu, pour m'en demander la permission, me réciter les beaux complimens que tu m'as faits à la nouvelle année, ou le jour de ma fête?

THÉOPHILE, *souriant.*

Oh que nenni !

M. DE BEULIÈRES.

Et pourquoi pas?

THÉOPHILE.

C'est qu'il n'y a pas là de permission pour aller se promener.

M. DE BEULIÈRES.

Et pourquoi donc, lorsque tu voulois prier pour la maladie de ta grand'maman, as-tu récité deux fois tout de suite un livre de prières où il n'y a pas un seul mot de grand'maman, ni de guérison?

THÉOPHILE, *après un moment de réflexion.*

Je vois à présent que je m'y suis mal pris. J'aurois dû me faire faire exprès, par mon précepteur, une prière de grand'maman, et je l'aurois récitée tant de fois, tant de fois....

M. DE BEULIÈRES.

Mais si tu voulois aller à la promenade, comme je te le disois tout-à-l'heure, qui est-ce qui te feroit une prière pour m'en demander la permission?

THÉOPHILE.

Personne.

M. DE BEULIÈRES.

Et quand personne ne te compose ta prière, comment fais-tu pour me demander quelque-chose?

THÉOPHILE.

Je parle comme les paroles me viennent, de cœur, et tout de suite. Je sais que vous

êtes bon, et que vous me pardonnerez si je n'arrange pas bien mes mots.

M. DE BEULIÈRES.

Voyons, pour aller te promener, ce que tu me dirois de toi-même?

THÉOPHILE.

Je vous dirois : Mon papa, voyez le beau temps qu'il fait aujourd'hui. Voudriez-vous bien me permettre d'aller faire un petit tour de promenade? Je n'irai pas plus loin, et je ne resterai pas plus long-temps que vous me l'aurez permis.

M. DE BEULIÈRES.

Et penses-tu que je fisse difficulté de t'accorder ce que tu me demanderois?

THÉOPHILE.

Non, mon papa, si vous n'aviez pas quelque raison particulière pour me retenir à la maison.

M. DE BEULIÈRES.

Tu ne crois donc pas que Dieu t'aime autant que moi?

THÉOPHILE.

Il m'aime encore bien davantage. Je me souviendrai toujours de ce que vous m'avez dit fort souvent, que tout le bien que vous me faites, vient de lui, et qu'il prendroit

soin de moi, si j'avois le malheur de vous perdre.

M. DE BEULIÈRES.

Oui, mon fils, tes yeux, ta bouche, tous tes membres, c'est lui qui te les a donnés. Il doit t'aimer bien tendrement pour t'avoir ainsi comblé de ses dons. Pourquoi donc n'oses-tu lui adresser de toi-même des prières?

THÉOPHILE.

C'est que Dieu est le seigneur le plus grand, le plus puissant....

M. DE BEULIÈRES.

Sans doute. Mais si le roi étoit ton père, est-ce que tu n'oserois pas t'entretenir avec lui, comme tu t'entretiens avec moi?

THÉOPHILE.

Oh! je crois que je l'oserois.

M. DE BEULIÈRES.

Eh bien! Dieu n'est-il pas ton père aussi? Ne récites-tu pas tous les jours la prière qu'il nous a enseignée lui-même, et dans laquelle il veut que nous l'appellions notre père?

THÉOPHILE.

Oh! désormais je lui parlerai avec confiance, comme j'ai coutume de vous parler.

M. DE BEULIÈRES.

Rien ne lui plaît comme l'entretien des enfans. Si ta grand'maman vivoit encore, quelle prière lui adresserois-tu pour elle ? Voyons.

THÉOPHILE.

Je lui dirois : Mon Dieu, faites que ma grand'maman ne meure pas. Elle m'aime tant ! C'est elle qui m'a appris à lire, et qui m'explique toutes mes belles estampes. Elle me punit quand je suis paresseux ou méchant ; mais aussi elle me récompense lorsque j'ai été attentif à mes leçons, ou que je me suis bien comporté envers les autres. Ah ! ne la laissez pas mourir, je vous prie.

M. DE BEULIÈRES.

Je suis sûr, mon fils, que cette prière auroit été fort agréable à Dieu.

THÉOPHILE.

Si je l'avois prié comme cela, n'est-ce pas que ma grand'maman ne seroit pas morte ?

M. DE BEULIÈRES.

Avant que je te réponde, répète-moi encore ce passage qui t'avoit rendu si rêveur.

THÉOPHILE.

« Dieu exauce les prières de ceux qui le craignent. »

M. DE BEULIÈRES.

Quels sont ceux que Dieu exauce, dis-tu?

THÉOPHILE.

Ceux qui le craignent.

M. DE BEULIÈRES.

Tu le crains donc, toi ?

THÉOPHILE.

Oh ! oui ! je tremble quand il fait du tonnerre ; et quand j'entends siffler l'ouragan, je ne sais où me cacher.

M. DE BEULIÈRES.

Germain, ce domestique que j'ai renvoyé, étoit précisément comme toi. Est-ce qu'il craignoit Dieu, ce garçon-là ?

THÉOPHILE.

Je n'en crois rien.

M. DE BEULIÈRES.

Pourquoi donc ?

THÉOPHILE.

C'est qu'il juroit à faire peur, et qu'il n'obéissoit ni à maman, ni à vous.

M. DE BEULIÈRES.

Et pour vivre dans la crainte de Dieu, ne faut-il qu'avoir peur de l'ouragan et du tonnerre ?

THÉOPHILE.

Je vois à présent que ce n'est point encore assez..

M. DE BEULIÈRES.

Que faut-il donc de plus ?

THÉOPHILE.

Il faut lui obéir.

M. DE BEULIÈRES.

Et toi, lui obéis-tu ?

THÉOPHILE.

Ah ! vraiment! pas toujours.

M. DE BEULIÈRES.

Si tu voulois donc commencer bien sincèrement à vivre dans la crainte de Dieu, que te faudroit-il ?

THÉOPHILE.

Savoir lui obéir.

M. DE BEULIÈRES.

Est-il rien de plus facile que d'obéir à Dieu ?

THÉOPHILE.

Oh ! cela ne doit pas être si aisé ! Tous les jours je lui promets de le faire, et il se trouve toujours que je lui ai désobéi. C'est comme à vous, mon papa.

M. DE BEULIÈRES.

Hier encore, ton précepteur te reprochoit

de n'avoir pas bien répeté la leçon qu'il t'avoit expliquée.

THÉOPHILE.

C'est que mon cousin étoit venu me troubler.

M. DE BEULIÈRES.

Avant-hier tu t'échappas du logis, sans ma permission.

THÉOPHILE.

C'étoit pour aller joindre mon cousin.

M. DE BEULIÈRES.

Il ne manquera pas sûrement de revenir aujourd'hui pour te tenter encore. Comment feras-tu s'il veut t'engager à manquer à tes devoirs ?

THÉOPHILE.

Je prierai Dieu de ne pas permettre que je lui désobéisse.

M. DE BEULIÈRES.

Et comment le prieras-tu ?

THÉOPHILE.

Mon Dieu, donnez-moi le desir d'être sage, et ne permettez pas que mon cousin me fasse faire le mal.

M. DE BEULIÈRES.

Mais n'y a-t-il que ton cousin qui t'ait jamais engagé à mal faire ?

THÉOPHILE.

Oh ! pardonnez-moi. Le petit Léon m'a mené quelquefois dans son jardin, pour l'aider à voler des pommes, et puis Germain qui m'apprenoit à jurer pour se faire rire.

M. DE BEULIÈRES.

Ainsi je vois qu'il te faut encore ajouter quelque chose à ta prière.

THÉOPHILE.

Oui, mon papa ! je dois dire : Mon Dieu, ne permettez pas que personne m'engage à faire le mal.

M. DE BEULIÈRES.

Il y a six semaines que tu étois malade. Tu priois alors le médecin de te rendre la santé. T'en souviens-tu ? Qu'est-ce qu'il te répondit ?

THÉOPHILE.

Oui ! je le ferai volontiers, mon petit ami. Mais il faut avaler tout de suite cette médecine. N'allez pas sur-tout vous découvrir. Tenez-vous chaudement, et soyez bien tranquille, de peur que la fièvre ne vous reprenne.

M. DE BEULIÈRES.

Si tu n'avois pas voulu faire ce qu'il demandoit, aurois-tu recouvré la santé ?

THÉOPHILE.

Oh ! non sûrement.

M. DE BEULIÈRES.

Dieu nous a prescrit de même ce qu'il faut faire pour lui obéir. Te souviens-tu de ce que je t'ai dit à ce sujet ?

THÉOPHILE.

Je ne l'ai pas oublié. Il faut toujours s'occuper de lui, songer au plaisir qu'il y a de faire le bien, et à ce qu'il en coûte de faire le mal.

M. DE BEULIÈRES.

Ton cousin n'auroit qu'à venir actuellement pour t'exciter à faire une mauvaise action.

THÉOPHILE.

Ah ! mon papa ! je penserois aux reproches que je mériterois de votre part pour l'avoir écouté.

M. DE BEULIÈRES.

Fort bien, mon ami : mais si tu priois Dieu de te rendre obéissant, et que tu ne voulusses rien faire de ce qu'il faut pour l'être, crois-tu que ta seule prière pût produire un grand effet ?

THÉOPHILE.

Non ! je ne le crois pas.

M. DE BEULIÈRES.

Ainsi tu vois, mon fils, pourquoi Dieu exauce si rarement les prières des hommes. Car, ou elles ne consistent que dans le récit précipité de quelques formules, qui conviennent aussi peu aux circonstances, que ton livre d'oraison à la maladie de ta grand-maman; ou bien ils n'ont aucune véritable crainte de Dieu; ou enfin, ils ne font rien de ce qu'il seroit nécessaire de pratiquer pour obtenir ce qu'ils demandent.

On vint dans ce moment annoncer à M. de Beulières, qu'un étranger vouloit lui parler. Il interrompit l'entretien, et promit à son fils de le reprendre le jour suivant.

Théophile étoit fort satisfait de voir tous ses doutes si bien éclaircis. Plein de reconnoissance et de joie, il se jette à genoux, et fait cette prière: Mon Dieu, comme je me réjouis de ce que je te suis cher, plus cher encore qu'à mon papa! Ah! si j'étois parfaitement bon! si je t'obéissois en toutes choses! Donne-moi le desir et la force de me préserver de tous ceux qui voudroient m'engager à devenir méchant. Oui! mon Dieu, je veux faire ce qui est en mon pou-

voir, pour que tu m'accordes la grace de me soumettre à tes volontés.

A peine eut-il fini sa prière, qu'il se trouva beaucoup plus gai, et plus porté vers le bien, qu'il ne l'étoit auparavant. Il se mit promptement à étudier la leçon qu'il devoit réciter le lendemain ; et comme il s'en occupoit avec plaisir, il remarqua qu'il l'apprenoit avec une extrême facilité.

Pendant qu'il étoit livré tout entier à l'étude, arrive son cousin Deshayes, qui ne manque pas de lui proposer, selon sa coutume, quelques nouvelles polissonneries. Théophile trouva d'abord l'idée assez drôle: cependant il lui vint aussi-tôt dans l'esprit qu'il ne seroit pas bien de laisser là son ouvrage pour aller jouer. Mon cher cousin, lui dit-il, je suis fâché de ne pouvoir te suivre; mais, dans ce moment, ce que tu me demandes est impossible. Tiens, dès que j'aurai fini mon devoir, je suis à toi.

Ne vous pressez pas, monsieur, lui répondit Deshayes d'un ton ironique. Vous pouvez rester toute la journée cloué sur vos livres.

Eh bien ! mon cher cousin, j'y resterai toute la journée, s'il le faut. Je te prie seu-

lement de ne pas m'interrompre, et de m laisser tranquillement apprendre ma leçon

M. Deshayes ne s'attendoit pas à cett fermeté. Il tire sur lui la porte de toute ses forces, et se retire honteux et chagrin Théophile, au contraire, s'applaudit d'a voir résisté à des instances si séduisantes et à son propre penchant. Il sut fort bien s'amuser tout seul le reste du jour ; et il se mit au lit, en rendant graces à Dieu de ce qu'il l'avoit exaucé d'une manière si évidente.

Le lendemain, il se leva de bonne-heure et courut trouver son père dans le jardin Mon cher papa, lui dit-il, je sais à présent que Dieu exauce les prières de ceux qui le craignent. Il m'a donné le desir de faire le bien, et la force d'éviter le mal. J'ai trouvé du plaisir à apprendre mes leçons. Deshayes est venu me tourmenter, quand je faisois mes devoirs, pour aller jouer avec lui, et moi j'ai été assez ferme pour le renvoyer.

M. de Beulières, attendri, l'embrassa. Courage, mon enfant, lui dit-il. Continue, mon cher Théophile. Sois toujours aussi fidèle à ta promesse, et Dieu te bénira de

lus en plus. Tu verras un jour que ceux ui le craignent sincèrement, ne l'ont jaıais prié en vain.

THÉOPHILE.

Ainsi donc, si je l'avois prié de cette maıière pour ma grand'maman, je n'aurois ıas eu le malheur de la voir mourir.

M. DE BEULIÈRES.

Je répondrai à ta question, après que tu ıuras satisfait à celle que j'ai à te faire.

THÉOPHILE.

Avec plaisir, mon papa, si j'en suis caıable.

M. DE BEULIÈRES.

Lorsque tu m'as demandé l'éclaircissement de quelques difficultés, ou l'explication d'une règle de la grammaire, t'ai-je refusé quelquefois?

THÉOPHILE.

Non, mon papa, jamais.

M. DE BEULIÈRES.

Et pourquoi ne t'ai-je jamais refusé?

THÉOPHILE.

C'est que, par amitié pour moi, vous desirez que je m'instruise davantage.

M. DE BEULIÈRES.

Mais, lorsque tu m'as demandé certaines

friandises, des habits de telle étoffe, ou de telle couleur, as-tu toujours été aussi heureux ?

THÉOPHILE.

Oh ! vraiment non.

M. DE BEULIÈRES.

Et pourquoi non ?

THÉOPHILE.

Vous me répondiez que vous saviez fort bien ce qui pouvoit me convenir. J'en étois d'abord affligé ; mais je voyois ensuite que vous aviez eu raison. Aussi, dès que vous me refusez quelque chose, j'imagine aussitôt qu'elle n'est pas bonne pour moi.

M. DE BEULIÈRES.

Et n'aurois-tu pas la même confiance envers Dieu ?

THÉOPHILE.

Oh ! pardonnez-moi, mon papa. Il doit savoir encore mieux que vous ce qui me convient.

M. DE BEULIÈRES.

Ainsi donc, pour lui demander une grace comment faut-il lui adresser ta prière ? Supposons qu'aujourd'hui tu voulusses prier pour ta grand'maman, que lui dirois-tu ?

THÉOPHILE.

Seigneur, mon Dieu, si vous croyez que ce soit mon avantage, ne laissez pas mourir ma grand'maman.

M. DE BEULIÈRES.

Mais tu ne dois pas prier uniquement pour toi. Tu dois aussi prier pour ta grand'maman.

THÉOPHILE.

Cela est vrai.

M. DE BEULIÈRES.

Et si elle traînoit une vie accablée d'infirmités, si la mort devoit terminer ses souffrances, pourrois-tu demander à Dieu que, pour l'amour de toi, il rendît ta grand'maman malheureuse?

THÉOPHILE.

Non, certes.

M. DE BEULIÈRES.

Ainsi, tu vois qu'il faut encore ajouter quelque chose à ta prière?

THÉOPHILE.

Oui, je dois dire : Mon Dieu, si c'est mon avantage, et celui de ma grand'maman, laissez-la vivre encore, je vous en supplie.

M. DE BEULIÈRES.

Si tu l'avois prié de cette manière, et que cependant ta grand'maman fût morte, que penserois-tu de lui?

THÉOPHILE.

Qu'il auroit vu, par sa sagesse, qu'une plus longue vie n'étoit utile à elle, ni à moi.

M. DE BEULIÈRES.

Pourrois-tu te plaindre avec justice de ce qu'il n'auroit pas exaucé ta prière?

THÉOPHILE.

Non, sans doute, puisque je ne l'aurois prié de laisser vivre ma grand'maman, qu'autant que ce seroit son avantage et le mien.

M. DE BEULIÈRES.

Ainsi, tu vois, mon ami, que Dieu exauce toujours les prières de ceux qui le craignent. Car, ou ils ne lui demandent que la force de faire le bien, parce que Dieu veut qu'ils soient bons; ou s'ils lui demandent quelque autre grace, c'est toujours sous la condition qu'il la juge nécessaire à leur bonheur. Ils savent que c'est un père tendre, qui les aime, et qui leur donne, de son gré, tout ce qui peut leur être utile. Si quelquefois leurs vœux ne sont point exaucés, ils s'en

consolent, et se disent à eux-mêmes : C'est que Dieu a vu que cela ne nous seroit pas avantageux.

Théophile ne tarda pas à profiter de cette instruction. Le matin, dès qu'il se réveilloit, il prioit Dieu de lui inspirer le desir de faire le bien; et lorsqu'il se trouvoit près de manquer à ses devoirs, il le prioit de l'aider à se vaincre soi-même.

Il s'étoit accoutumé de bonne-heure à penser à Dieu, et à se mettre en sa présence. Il se peignoit sans cesse les douceurs attachées à une bonne action, et les chagrins que traînent à leur suite la paresse, l'orgueil, le mensonge et le libertinage. Enfin, il devint si honnête, si sage et si vertueux, que tous les pères le proposoient pour modèle à leurs enfans.

Au bout de quelques années, son père tomba malade. Tous les jours il invoquoit le Seigneur pour sa guérison. Le cœur gros de soupirs, et les yeux remplis de larmes, il lui disoit : Dieu tout-puissant, que ta volonté soit faite; mais si la vie de mon papa nous doit être utile à l'un et à l'autre, daigne prolonger ses jours, même aux dépens des miens.

Son père mourut. Ah ! qu'il en fut affligé ! Cependant il s'écrioit avec quelque consolation, dans l'excès même de sa douleur : Le Dieu de bonté ne m'auroit pas enlevé mon père, sans quelque vue secrète de sa providence. Sans doute il a voulu le récompenser de ses vertus ; et il ne m'a privé de ses tendres secours, que pour me montrer que c'est lui seul qui est mon véritable père.

Théophile avouoit souvent à ses amis que, par le moyen de la prière, il s'étoit épargné bien des chagrins, et qu'il avoit su adoucir ses infortunes. Il alloit un jour de chaque semaine sur le tombeau de son père; et l'arrosant de ses larmes, il s'écrioit : O le meilleur de tous les pères ! toi qui sus m'apprendre à prier, que Dieu t'en récompense dans son sein paternel.

LES SŒURS
DE LAIT.

PERSONNAGES.

Madame DE PREVAL.
JULIE, LÉONOR, ses filles.
MARGUERITE, leur nourrice.
MARIETTE, sœur de lait de Julie.
JEANNETON, sœur de lait de Léonor.

La scène est dans l'appartement des enfans de madame de Preval.

LES SŒURS DE LAIT,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, *en entrant.*

BON ! me voilà seule : on imaginera que je suis montée pour étudier ma leçon, et personne ne viendra me troubler. Il faut que je passe en revue toute ma toilette. Je ne connois pas de plus grande joie que de visiter mes bonnets et mes rubans, et de les bien assortir. (*Elle ouvre quelques tiroirs, et s'apprête à en tirer des chiffons, lorsqu'elle entend du bruit. Elle prête l'oreille.*)

N'entends-je pas la voix de maman sur l'escalier? J'ai failli être surprise. (*Elle referme précipitamment ses tiroirs, court à son clavecin, et commence sa sonate par le milieu, sans faire semblant de voir sa mère qui vient d'entrer.*

SCÈNE II.

Madame DE PREVAL, LEONOR.

mad. DE PREVAL.

Eh bien ! Léonor, où donc est ta sœur?

LÉONOR.

Dans le jardin, maman.

mad. DE PREVAL.

Quoi ! toujours au jardin ! Qu'y fait-elle?

LÉONOR.

Elle est occupée sans doute à courir après des papillons.

mad. DE PREVAL.

La belle occupation à son âge ! C'est une petite fille bien dissipée. Il n'entre jamais une idée sérieuse dans sa tête. Je ne crois pas qu'elle devienne plus raisonnable; et c'est l'aînée pourtant !

LÉONOR.

Je pense que je ferai bien de ne pas prendre exemple sur elle. Mais moi, maman... (*Elle baise la main de sa mère d'un air flatteur.*) Êtes-vous contente de moi?

mad. DE PREVAL.

Oui ! ma fille. Quoique la plus jeune, tu es la plus posée, et la plus réfléchie; et

j'espère que tu deviendras de jour en jour plus digne de ma tendresse.

LÉONOR.

Oh oui ! maman ! je vous le promets.

mad. DE PREVAL.

Que faisois-tu ici renfermée toute seule dans ta chambre ?

LÉONOR.

Je répétois ma leçon de clavecin. Mon maître ne doit pas venir d'aujourd'hui ; mais je n'ai point voulu laisser passer l'heure marquée pour cet exercice.

mad. DE PREVAL.

Tu m'enchantes, ma chère fille! Écoute. Je suis obligée de sortir pour une heure. Lorsque ta sœur reviendra, ne manque pas de lui dire combien je suis mécontente de sa légèreté.

LÉONOR.

Laissez-moi faire, je lui parlerai comme il convient.

mad. DE PREVAL.

Fais-lui, en mon nom, une sévère réprimande. Elle mérite cette humiliation. Si elle ne la reçoit pas bien de ta part, c'est à moi qu'elle aura à faire.

LÉONOR.

Oui ! maman.

mad. DE PREVAL.

Je ne te charge qu'à regret d'une commission si fâcheuse. Je sens combien ton cœur doit souffrir.

LÉONOR.

Oh ! quand c'est par amitié !

mad. DE PREVAL.

Tu la gâtes. Ne la ménage point, je te prie. Elle abuse de mes bontés !

LÉONOR.

Ah ça ! maman, reviendrez-vous bien vîte? Vous savez que je suis toujours triste loin de vous.

mad. DE PREVAL.

Oui ! ma chère enfant, le plutôt qu'il me sera possible. Ma plus grande joie est de te voir. C'est toi qui me consoles des chagrins que ta sœur me fait éprouver. Adieu. (*Elle embrasse Léonor, et la quitte. Léonor prend un air affligé, qu'elle dépouille par degrés, à mesure que sa mère s'éloigne.*)

SCÈNE III.

LÉONOR, *aussi-tôt qu'elle voit madame de Preval au bas de l'escalier, elle court se poster devant un miroir, caresse sa coëffure, et se donne des graces.*

Je pensois bien aussi que je valois mieux que ma sœur ! Je ne lui épargnerai pas les reproches que maman m'a chargée de lui faire. Elle sentira que je mérite la supériorité, quoiqu'elle soit l'aînée. Je gage qu'elle est à discourir avec le jardinier sur ses choux et sur ses laitues, ou qu'elle joue avec les enfans de Babet, et leur donne tout son argent, au lieu de l'employer à acheter de jolis rubans. Cela ne pense à rien de solide.

SCÈNE IV.

LEONOR, JULIE.

JULIE, *entre en sautant. Elle tient à la main une petite boîte de carton.*

O ma sœur ! ma sœur ! vois les deux jolis papillons que je viens d'attraper !

LÉONOR.

C'est quelque chose de bien merveilleux en effet !

JULIE.

Quand je te dis qu'ils sont charmans ! c'est comme un rézeau d'or sur leurs aîles.

LÉONOR.

Une demoiselle de ton âge et de ta naissance ne devroit-elle pas rougir de s'occuper de semblables enfantillages ?

JULIE.

Enfantillages tant qu'il te plaira ; que m'importe, pourvu qu'ils m'amusent.

LÉONOR.

Tu ne crois donc pas avoir rien de mieux à faire ? Tu n'as donc ni esprit, ni talens à cultiver ? Que ne t'exerces-tu, comme moi, sur ton clavecin ?

JULIE.

C'est qu'il m'ennuie. J'ai plus de plaisir à t'en entendre toucher.

LÉONOR.

Dis plutôt à courir dans le jardin.

JULIE.

Soit encore, si tu veux. Il faut que je te l'avoue ; lorsque notre vieux maître, avec ses sourcils épais et sa mine empesée, s'as-

sied à côté de moi, et me crie sans cesse dans l'oreille d'une voix enrouée : « Eh bien! mademoiselle, que faites-vous? Allez donc en mesure! du goût, de la légèreté! Cela ne vaut rien, recommençons. » Au lieu de penser à ce qu'il me dit, je ne songe qu'à finir, pour courir au jardin.

LÉONOR.

Quel charme ce jardin a-t-il donc pour vous?

JULIE.

C'est que personne ne m'y contrarie. Je cueille tous les fruits qui sont à ma portée. Je fais des bouquets des plus jolies fleurs, ou je les mets dans mes cheveux : puis je vais chercher les filles de Babet, pour se rouler avec moi sur le gazon. Il n'y a pas de mal à tout cela.

LÉONOR.

Je vous le ferai défendre par maman. Aussi-bien il faut que je vous dise qu'elle est fort en colère contre vous; et qu'elle m'a chargée de vous faire, en son nom, les plus vifs reproches.

JULIE.

Je serois bien fâchée de faire de la peine à maman; et je voudrois pour lui plaire, avoir dès-à-présent autant de goût que toi

pour le clavecin. Mais si je ne l'ai pas encore, il viendra; et je t'aurai bientôt rattrapée.

LÉONOR, *d'un air d'ironie.*

Oui vraiment ! je le crois.

JULIE.

Tu verras, ma sœur. Mais à propos, j'ai une nouvelle bien agréable à t'apprendre.

LÉONOR.

Quelle est donc cette nouvelle ?

JULIE.

Elle te fera plaisir, j'en suis sûre. Mais d'abord cherche un peu à la deviner.

LÉONOR.

Je ne veux pas me rompre la tête pour vos énigmes.

JULIE.

Il n'y a pas de quoi se rompre la tête. C'est quelqu'un que nous attendions aujourd'hui.

LÉONOR.

Est-ce quelque demoiselle de nos amies ?

JULIE.

Oh ! c'est bien mieux ! Comment ! tu n'y es pas ?

LÉONOR.

Si tu ne veux pas me le dire, je ne m'embarrasse guère de le savoir.

JULIE.

Eh bien ! je te dirai que la bonne Marguerite est arrivée.

LÉONOR, *d'un air dédaigneux.*

Voilà donc cette grande nouvelle qui devoit me faire tant de plaisir ! La bonne Marguerite est arrivée!

JULIE.

Oui, elle est ici. On vient de me le dire en passant. Je la croyois avec toi.

LÉONOR.

Et tu aurois voulu que je me fusse donné la peine de le deviner ? Ha, ha, ha, ha ! (*Elle rit d'une manière ironique.*)

JULIE.

Il me semble qu'il n'y a pas de sujet de pousser de ces grands éclats de rire moqueurs.

LÉONOR.

Il faut bien que je sois joyeuse, puisque tu veux tant que je le sois.

JULIE.

Ce n'étoit pas de cette manière. Mais, dis-moi sérieusement, ma sœur ; est-ce que

tu n'es pas bien charmée de revoir Marguerite ?

LÉONOR.

Cela ne me fait ni plaisir, ni peine. Qui est-ce qui s'embarrasse de pareilles gens ?

JULIE.

C'est pourtant ta nourrice aussi-bien que la mienne. C'est elle qui nous a élevées dans notre berceau. Pendant que nous avons été dans sa maison, elle nous a fait tout le bien dont elle étoit capable.

LÉONOR, *avec froideur.*

Oui, cela peut être.

JULIE.

Elle a aussi amené nos sœurs de lait, Mariette et Jeanneton.

LÉONOR.

Elle auroit pu leur épargner la peine du voyage.

JULIE.

En vérité, je ne te conçois pas, Léonor. Tant de froideur pour notre bonne Marguerite ! Je pensois qu'après nos parens, personne au monde n'étoit plus digne de notre reconnoissance, par tous les services qu'elle nous a rendus.

LÉONOR.

Comme si elle n'en avoit pas été bien payée !

JULIE.

Tu crois donc que l'on peut payer avec de l'argent les soins de la tendresse ?

LÉONOR, *d'un air de dépit.*

Point de reproches, mademoiselle. Savez-vous bien qu'entre nous, c'est moi seule qui ai le droit d'en faire ?

JULIE.

Toi ? Et qui t'a donné ce droit, s'il te plaît ?

LÉONOR.

C'est maman ; vous pouvez le lui demander. Elle sait que je suis plus sensée que vous, et elle m'a fait votre gouvernante.

JULIE.

La belle Duegne que voilà ! Tu veux donc rire, petite fille ?

LÉONOR.

Vous verrez bientôt si je ris. En attendant, vous pouvez aller trouver ces petites gens dont l'arrivée vous rend si folle.

JULIE.

J'y cours de ce pas ; mais ce n'est pas à cause de ta permission, entends-tu ? Adieu.

Je me moque de ta gouvernance, comme de Jean-de-Vert. (*Elle sort en sautant et en chantant.*)

SCÈNE V.

LÉONOR.

Avez-vous jamais rien vu de si léger et de si impudent que cette petite créature? Mais laissons revenir maman, elle me le paiera. Je la ferai gronder comme elle le mérite, pour me manquer de respect. — Mais ne voilà-t-il pas sa chère Marguerite avec ses deux petites mijaurées de villageoises? Il faut qu'elle ne l'ait pas rencontrée. Voyons à nous en débarrasser promptement. (*Elle va s'asseoir dans un coin, tire son sac à ouvrage, et prend un air de froideur et de dignité.*)

SCÈNE VI.

LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

(MARGUERITE *court avec joie vers Léonor : ses filles la suivent avec une contenance timide et embarrassée.*)

O MA chère enfant, ma chère Léonor ! comme vous voilà grande et bien formée ! Qui m'auroit dit que j'aurois eu tant de peine à vous reconnoître ?

LÉONOR, *sans la regarder.*

Bonjour, Marguerite, bonjour.

MARGUERITE, *en lui tendant les bras.*

Bonté divine, je la mangerois, je crois, de mes yeux. Moi, qui l'ai vue si petite, si petite ! pas plus haute que çà. Oh ! comme les enfans vous ont bien vîte attrapé ! Mais je ne puis y tenir plus long-temps. Que je vous embrasse. (*Elle se penche sur elle.*) Je pleure de joie de vous sentir contre mon cœur.

LÉONOR, *poussant un cri.*

Oh ! ne me serrez pas si fort, je vous prie !

MARGUERITE.

Vous êtes devenue bien délicate ! Il n'en étoit pas ainsi autrefois. Quand je vous étouffois de tendresse, vous vous laissiez volontiers mijoter.

LÉONOR, *sans discontinuer son travail.*

Oui, lorsqu'on est petite ; mais aujourd'hui...

MARGUERITE, *prenant Jeanneton par la main, et la menant à Léonor.*

Tenez, voici ma Jeanneton. Elle étoit si aise de venir vous voir ! N'est-ce pas ? la voilà aussi bien grande et bien robuste ; mais elle n'est pas sûrement aussi jolie que vous. (*A Jeanneton.*) Eh bien ! Jeanneton, qu'as-tu à reculer comme une écrevisse ? Viens donc à Léonor.

JEANNETON.

Je suis toute honteuse, ma mère.

LÉONOR.

Elle a raison, Marguerite ; ne la tourmentez pas.

MARGUERITE.

Non, non, c'est une simplicité. Eh bien donc ? est-ce que tu ne reconnois plus Léonor, ta chère sœur de lait ? Vous étiez autrefois si bien ensemble ! Vous sembliez

n'avoir qu'une tête et un cœur à vous deux! Avance donc, ma fille.

JEANNETON *s'approche enfin pour embrasser Léonor.*

Si mamselle veut me le permettre...

LÉONOR, *se reculant d'un air de dédain.*

Non pas de si près, je vous prie; vous gâtez ma robe.

JEANNETON, *les larmes aux yeux.*

Vous le voyez, ma mère. Ce n'est pas cette Léonor qui m'aimoit tant!

MARGUERITE.

Non, ma fille, c'est toujours elle; mais depuis qu'elle est sortie de chez nous, elle nous a oubliées. On l'a couverte de beaux habits, et ces beaux habits lui ont tourné la tête. Ne vois-tu pas? elle a honte de ce que nous ne sommes pas aussi nobles et aussi riches qu'elle. Il lui auroit fallu une princesse pour la nourrir.

JEANNETON.

Quel mal lui avons-nous fait pour ne plus nous aimer?

MARIETTE.

A! ma sœur Julie nous recevroit bien mieux, j'en suis sûre.

MARGUERITE.

Oui, oui, tu peux y compter. Il en sera de l'une tout comme de l'autre. Tant que ça reste petit, ça vous est d'une amitié charmante. Ça vous appelle mie Marguerite ! ma chère Marguerite ! Ça vous dit cent fois par jour : Oh ! combien je t'aime ! va, sois tranquille, toute notre vie nous penserons à toi. Tant que nous aurons quelque chose, rien au monde ne pourra te manquer : ne crains rien. Et puis, quand ça devient grand, et que ça peut voir dans un miroir que c'est mieux habillé que vous, ça vous oublie et vous méprise.

LÉONOR, *d'un ton d'amertume.*

Eh bien ! Marguerite, finirez-vous bientôt votre bavardage ? Si vous m'avez nourrie et soignée, c'étoit votre devoir ; et maman n'est sûrement pas en reste avec vous.

MARGUERITE.

Oh ! votre maman est une bonne dame ! Je ne me plains pas d'elle. Elle m'a fait toutes sortes de biens et d'amitiés. Elle me les continue toujours. Mais vous, que j'ai tant chérie ; vous, que j'ai regardée comme mon propre enfant, me traiter avec tant de

mépris ! Ça me fend le cœur. (*Elle se détourne pour pleurer.*)

SCÈNE VII.

JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

JULIE, *courant les bras ouverts à Marguerite.*

Ah ! tu étois ici, ma bonne nourrice ? Il y a une heure que je te cherche dans toute la maison. (*Elle se jette à son cou.*) Sois mille et mille fois la bien-venue !

MARGUERITE.

Que le bon Dieu vous reçoive un jour comme vous nous recevez, mademoiselle Julie !

JULIE.

Ha ! ha ! te voilà aussi, ma chère Mariette ? Comme tu es ronde et potelée ! Eh bien ! comment cela va-t-il ?

MARIETTE, *en s'essuyant les yeux.*

Vous nous faites honneur, mademoiselle.

JULIE.

Comme tu me parles ! On diroit que nous ne nous sommes jamais vues ! Je crois

que tu pleures! Qu'as-tu donc ? Conte-moi cela.

MARIETTE.

O ma mère ! je vous l'avois bien dit !

JULIE.

Eh bien ! Marguerite, pourquoi ces larmes ? Tu pleures aussi, Jeanneton ? Que vous est-il donc arrivé de fâcheux ? Est-ce que mon papa nourricier est malade ?

MARGUERITE, *en s'inclinant.*

Non, graces à Dieu, mademoiselle.

JULIE.

Je ne comprends rien à tes révérences et à tes *mademoiselles*. Est-ce que vous ne me reconnoissez plus, vous autres ? Ah ! Marguerite, crois-tu que je ne me souvienne plus de ton amitié et de tes soins pour moi ?

MARGUERITE.

Je vous le disois bien, ma mère, que Julie auroit plus de bonté pour nous.

JULIE, *lui prenant la main.*

Oh oui ! ma grosse petite boule. Je t'aime de tout mon cœur.

MARIETTE, *lui faisant une révérence.*

Je vous remercie, Ju . . . . Mademoiselle, voulois-je dire.

JULIE.

En vérité, savez-vous bien que vous me mettriez en colère avec vos façons?

MARGUERITE.

On nous a déjà fait sentir que de pauvres gens de la campagne, comme nous, ne sont plus dignes de l'amitié des grandes demoiselles de la ville.

JULIE.

Tu rêves donc, Marguerite? Qui t'a fait sentir cela? Est-ce que je ne suis plus ta Julie comme autrefois? Pourrois-je oublier un moment que je te dois ma santé, peut-être même ma vie?

MARGUERITE.

O l'excellent petit cœur! Hélas! si d'autres enfans ingrats et orgueilleux qui ne daignent plus nous reconnoître, pouvoient prendre exemple sur vous! *Léonor, pendant toute cette scène, est restée muette, et les yeux attachés sur son ouvrage. Elle a laissé de temps en temps éclater son dépit par des mouvemens de tête, et des haussemens d'épaules. Enfin, elle se lève brusquement à ces derniers mots, et sort en disant :* Non, je ne peux plus y tenir; c'est trop familier! Comme ces gens-là s'oublient!

SCÈNE VIII.

JULIE, MARGUERITE, JEANNETON, MARIETTE.

JULIE.

Ah ! bon ! elle s'en est allée. Nous en serons plus libres. Il y a mille ans que vous n'étiez venues, au moins. *Elle court à une commode, et en tire une boîte.*

Tiens, ma nourrice, voilà un bonnet et un mouchoir de soie, qui sont là depuis long-temps à t'attendre.

MARGUERITE.

Comment ! vous songiez donc à moi ? Mais c'est trop, beaucoup trop. (*Elle s'essuie les yeux.*)

JULIE.

Prends, prends toujours. Et toi, ma chère sœur Mariette, voilà ce que je te donne, un petit cœur d'or. Tu le porteras à ton cou pour te souvenir de moi.

MARIETTE, *avec un soupir.*

Ah ! je n'en avois pas besoin pour cela. Je pense toujours à vous, et je vous aime toujours, mademoiselle.

JULIE.

Encore des *demoiselles!* Je vais te reprendre ce petit cadeau, et je ne te regarde plus, si tu ne m'appelles pas ta sœur Julie.

MARIETTE.

Oh! je n'oserois jamais.

JULIE.

Et moi, je le veux. Allons, embrasse-moi. Et toi, ma pauvre Jeanneton, attends, il faut que je te cherche aussi quelque chose. Bon! voici une petite croix d'argent avec des pierres de couleur. Une autre fois, je te donnerai quelque chose de mieux.

JEANNETON.

Mais je ne suis pas votre sœur de lait, moi?

JULIE.

Qu'importe? je te le donne.

JEANNETON.

Je le prends, puisque vous me l'ordonnez, et je vous en remercie.

MARGUERITE.

Le cœur me baigne de joie! O ma chère enfant, cela me fait oublier la mauvaise réception que nous venons d'essuyer!

JULIE.

Et de qui donc, ma bonne nourrice ?

MARGUERITE.

Si vous aviez vu comme votre sœur nous a traitées ! La plus haute dame ne nous auroit pas reçues avec tant de fierté. Elle nous a rebutées, nous qui l'aimions tant ! Non, je ne sais encore où j'en suis : et la pauvre Jeanneton n'en peut revenir.

JULIE.

Non, non, Marguerite ; ma sœur n'est pas si méchante que tu le dis ; et puis, si elle ne t'aime pas, moi je t'aimerai pour nous deux, et tu n'y perdras rien. Sois tranquille, Jeanneton ; je veux être aussi ta sœur. Oh ! comme je suis aise de vous revoir ! (*Elle saute de joie autour de la chambre.*)

SCÈNE IX.

Mad. DE PREVAL, JULIE, MARGUERITE, JEANNETON, MARIETTE.

mad. DE PREVAL, *d'un ton sévère, à Julie.*

Eh bien ! mademoiselle, toujours à faire des cabrioles ! N'avez-vous donc pas assez couru tout aujourd'hui dans le jardin ? Fi !

vous devriez avoir honte. Je n'ai point connu d'enfant de votre âge si dissipé. (*Elle apperçoit Marguerite, qui s'est un peu éloignée par respect.*)

Hé! hé! n'est-ce pas Marguerite?

MARGUERITE, *s'avançant d'un air respectueux.*

Oui, madame, c'est moi. Vous ne trouverez pas mauvais que je sois venue voir vos filles?

mad. DE PREVAL.

Comment donc! c'est une véritable fête pour nous. Tu sais bien que je te gronde toujours de ne pas venir assez souvent. Voilà sans doute tes filles, les sœurs de lait des miennes. Comme elles sont grandes et robustes! Cela doit te faire bien du plaisir!

MARGUERITE.

Oh! oui, madame; et puis ce sont de braves enfans, sans les flatter.

mad. DE PREVAL, *les caressant.*

Avez-vous déjà vu vos sœurs? Comme Léonor sera contente! autant que moi, j'en suis sûre.

MARGUERITE, *avec un soupir.*

Vous avez eu toujours tant de bonté pour moi, madame, tant de bonté....

mad. DE PREVAL.

Qu'as-tu donc, Marguerite? Tu ne me parois pas joyeuse? Est-ce que l'on t'auroit manqué chez moi? (*Elle regarde Julie.*) C'est cette petite fille qui t'aura joué quelque tour.

JULIE.

Moi, maman! Ma bonne nourrice peut vous dire si je ne lui ai pas fait toutes sortes d'amitiés.

mad. DE PREVAL.

Je ne te crois pas d'un mauvais naturel; mais c'est que, sans y penser, tu lui auras dit quelque chose de désobligeant. Je connois ton caractère.

MARGUERITE.

O! ne la grondez pas, madame, je vous en prie. Nous n'avons pas à nous en plaindre; tant s'en faut! (*Elle soupire*).

mad. DE PREVAL.

Allons, Marguerite, je veux absolument savoir ce que tu as sur le cœur. Est-ce qu'on ne t'auroit pas reçue comme je le desire? Oui, je m'en doute; c'est Julie qui t'aura fâchée : tu cherches vainement à l'excuser. (*A Julie*) Quoi donc! mademoiselle, n'apprendrez-vous jamais de votre sœur, à

être attentive et polie? Oh! Léonor? je suis bien sûre qu'elle aura été transportée de joie de votre arrivée, qu'elle aura comblé de caresses sa Jeanneton. Voyez-vous? la voici qui revient. Elle ne peut pas vous quitter.

SCÈNE X et DERNIÈRE.

Mad. DE PREVAL, JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

mad. DE PREVAL.

N'EST-CE pas, ma chère fille, que tu es enchantée de revoir ta nourrice et ta sœur?

LÉONOR, *d'un air de joie affecté.*

Oui, sans doute, maman.

mad. DE PREVAL.

Ah! je le pensois bien! Ma Léonor porte un cœur délicat et sensible. (*En se tournant vers Marguerite.*) Mais qu'as-tu donc là dans ton tablier? Est-ce que ma fille t'a fait quelque cadeau? Je lui sais gré de son attention et de sa reconnoissance.

MARGUERITE.

Ne soyez pas fâchée, madame; mais ce n'est pas mademoiselle Léonor, c'est Julie qui m'a donné tout ceci, et qui a fait aussi des présens à mes filles. Voyez.

mad. DE PREVAL, *avec surprise.*

Julie? Elle ne m'en a rien dit.

JULIE.

Je ne croyois pas que cela en valût la peine, maman.

mad. DE PREVAL.

Et Léonor?

MARGUERITE.

Oh, madame! Nous ne sommes pas dignes d'approcher d'elle, et de lui parler. Elle est trop grande demoiselle pour nous. Elle n'est pas faite pour s'abaisser jusqu'à de pauvres gens comme nous le sommes.

mad. DE PREVAL, *avec indignation.*

Comment donc!

LÉONOR, *confuse.*

N'en croyez rien, maman, je vous prie.

mad. DE PREVAL.

N'en croirai-je pas ce que je vois et ce que j'entends? Otez-vous de devant mes yeux. Dupe que j'étois de ma folle tendresse! Pauvre Julie! Que n'ai-je connu plutôt ton bon cœur! Mais va, je te dédommagerai de mon injustice.

JULIE.

Moi, maman, vous m'avez toujours traitée avec plus de bonté que je ne mérite.

Mais donnez-m'en un nouveau témoignage, en faisant grace à Léonor.

(*Elle court vers sa sœur , et prend sa main qu'elle cherche à lui dérober.*)

MARGUERITE.

O l'excellente enfant ! Que je suis fière de l'avoir nourrie !

JULIE.

Allons , ma chère maman , faites grace , je vous en conjure , à ma pauvre sœur. Il faut bien pardonner quelque chose à notre âge.

mad. DE PREVAL.

Je puis pardonner a votre âge l'étourderie et la légèreté , mais non l'orgueil et l'ingratitude. Sortez de ma présence , mademoiselle ; vous ne méritez plus mon amour. Pourquoi craindrois-je de vous traiter durement , lorsque vous n'avez pas craint de traiter avec dureté ceux que vous deviez tant chérir ? Que dois-je attendre pour moi-même de votre cœur , lorsque je le vois fermé à votre seconde mère ? L'enfant qui peut cesser d'aimer sa nourrice , ne pourra jamais aimer ses parens.

PERSONNAGES.

Madame DORSIGNY.

MIMY, *fille de madame Dorsigny, âgée de sept à huit ans.*

CÉCILE, BABET, *amies de Mimy.*

Une GOUVERNANTE.

La scène est chez madame Dorsigny.

Le Théâtre représente la chambre à coucher de mademoiselle Mimy. Il y a sur le devant une petite toilette sur laquelle est un carton. L'action se passe le premier jour de l'an, sur les neuf heures du matin.

LES ÉTRENNES,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIMY, *seule, se regardant avec complaisance dans le miroir, et ajustant sa coëffure.*

VOILA qui va à merveilles... Je suis bien contente de maman, et des étrennes qu'elle m'a données.... Que la petite Monrose va endéver quand elle verra mon bonnet à dentelle!.... Hier elle faisoit tant la petite glorieuse! à peine osoit-on l'approcher : retirez-vous, mademoiselle, vous allez gâter mon bonnet; s'il étoit de blonde ou de gaze comme les vôtres, je ne m'en embarrasserois pas... (*Elle lève les épaules.*) La petite bégueule! jamais je n'ai vu tant faire la renchérie, et cela est laid, laid comme le péché mortel, et d'une bêtise!.... Une épingle ici ne feroit pas mal. (*Elle place une épingle sur sa tête.*) Bien.... Il viendra aujourd'hui beaucoup de monde à la maison,

pour souhaiter la bonne-année à maman.... de beaux messieurs... je me tiendrai à côté d'elle.... ils me regarderont.... (*Elle fait différentes mines devant le miroir.*) Ils me trouveront jolie.... quand ils me feront des complimens, je ferai comme cela. (*Elle sourit de différentes manières.*) Fi donc ! cela ressemble à cette vieille madame Dorimont, quand elle veut faire la jolie..... comme ceci.... Bon.... ah ! quel plaisir !

SCÈNE II.

MIMY, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *qui a tout entendu, entre brusquement.*

Pour cela non ! mademoiselle ; votre plaisir ne sera pas aussi complet que vous l'espérez ; j'y mettrai bon ordre.

MIMY, *effrayée.*

Ah ! ma bonne.... c'est que.... je.... vous m'avez fait bien peur. (*Elle pleure.*)

LA GOUVERNANTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment : j'ai entendu vos petits discours, mademoiselle ; ils sont fort jolis ; ils m'annonçent des inclinations que je suis très-charmée de connoître.

MIMY, *pleurant.*

Oui, allez; vous m'avez fait une peur, que je n'en puis plus; et vous savez que maman n'aime pas que l'on me fasse peur; elle sait bien que cela me rend malade.

LA GOUVERNANTE.

Vous voudriez me faire prendre le change; mais vous vous trompez; c'est le fond de coquetterie et d'orgueil que je viens de découvrir en vous, qui me fait peur à moi: elle est plus vraie que la vôtre, cette peur-là, et malheureusement mieux fondée. Je suis bien fâchée de troubler votre joie, mademoiselle; mais je vous avertis qu'il faut renoncer pour aujourd'hui à désoler mademoiselle Monrose, et à plaire aux beaux messieurs; vous aurez la bonté d'ôter ce bonnet-là, et de mettre aujourd'hui votre ceëffure la plus commune.

MIMY.

Ma bonne, je vous en prie, laissez-moi mon bonnet; je ne dirai pas à maman que vous m'avez fait peur.

LA GOUVERNANTE.

Je m'y attendois bien. Non, mademoiselle, je n'ai point de composition à faire avec vous; et si j'avois à faire grace, vous

vous y prendriez mal pour l'obtenir: sachez que, quand je punis, c'est que je le crois nécessaire, et que rien ne peut me faire changer. Vous mettrez votre bonnet de tous les jours, entendez-vous? cela est décidé; prenez votre parti de bonne grace: je reviens à l'instant, et je compte vous trouver coëffée, sinon, gare le bonnet de nuit.

MIMY.

Ma bonne, je vous en prie, pardonnez-moi, cela ne m'arrivera plus.

LA GOUVERNANTE.

Je le compte bien: c'est inutilement que vous me priez, car vous ne porterez pas aujourd'hui ce bonnet-là; mais soyez sage, modeste, et sur-tout point orgueilleuse.... Si je n'ai point de sujet de me plaindre de vous pendant tout le reste de la semaine, c'est dimanche les rois.... je ne vous en dis pas davantage; je vous promets que vous serez contente de moi. Allons, dépêchez-vous. Madame Durozoi est avec ses filles auprès de madame votre mère; on vous a demandé plusieurs fois. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MIMY, *seule.*

VOILA qui est fâcheux, cette misérable porte ! si j'avois eu soin de la tenir fermée!... Mais dépêchons-nous ; si Cécile et Babet alloient monter, elles me verroient ôter mon bonnet pour en mettre un plus commun ; et puis elles se douteroient de toute l'histoire : oh ! que je serois désespérée... Pourvu que maman ne s'avise pas de parler devant elles de mon bonnet neuf..... (*Elle tire du carton un bonnet.*) Il faut donc mettre cela aujourd'hui. (*Elle regarde le bonnet en levant les épaules.*) Allons donc. (*Elle se met en devoir d'ôter celui qui est sur sa tête.*) Mais aussi, dimanche... (*On entend du bruit.*) Ah ciel ! voici du monde...... (*Elle ôte promptement son bonnet.*)

SCÈNE IV.

MIMY, CÉCILE, BABET.

BABET.

EH bien ! Mimy, es-tu morte ? il y a une heure que nous t'attendons.

CÉCILE, *d'un air précieux.*

Pour cela, mademoiselle, vous n'êtes pas trop honnête; il faut vous venir chercher jusques dans votre chambre.

MIMY, *embarrassée, laisse tomber son bonnet par derrière elle.*

C'est que je me coëffois, mes bonnes amies, et...

BABET.

Tu te coëffois? tu es bien longue à te coëffer! Tiens, mal-propre que tu es, voilà ton bonnet à terre. (*Elle ramasse le bonnet.*) Attends donc que nous l'examinions; mais voilà du beau! comment diantre, de la dentelle? Je n'en porte point encore, moi, et si j'ai un an et demi plus que toi.

CÉCILE.

Oui, cela est assez propre et bon pour toi, Mimy; c'est plus honnête que ces petites saloperies que tu portois: ce sont sûrement tes étrennes?

BABET.

Oh ça! ma bonne amie Mimy, j'ai une envie des plus grandes de te voir ce bonnet-là; allons, que je t'aide à le mettre.

MIMY.

Non, c'est que... tiens... l'ouvrière a encore quelque chose à y faire.

BABET.

Tu te moques; ce bonnet-là est fini, et très-fini.

MIMY.

Mon Dieu! que tu es terrible! c'est... le ruban qui n'est pas bien choisi.

CÉCILE.

Il est vrai qu'il est des plus communs.

BABET.

Ce ruban-là? je le trouve des mieux assortis: allons, pas tant de façons; tu fais la petite mutine, je crois. (*Elle veut lui mettre le bonnet.*)

MIMY, *se défendant.*

Non, quand je te dis que je ne veux pas le mettre, et que je ne le mettrai pas.

BABET.

Oh! oh! tu le prends sur un drôle de ton! Eh bien! fais comme tu jugeras à propos.

CÉCILE.

En vérité, mademoiselle, c'est bien mal reconnoître l'amitié qu'on a pour vous.

MIMY.

Comme vous me désolez ! Eh bien ! tenez, je vous avouerai que c'est que ma bonne me l'a défendu.

BABET.

Comment dis-tu ? ta bonne !

CÉCILE.

Voici une bonne histoire.

BABET.

Comment ! tu es assez sotte, à ton âge, pour te laisser maîtriser par ta bonne ?

MIMY.

Cela vous est bien aisé à dire : c'est que c'est une personne bien sage, bien prudente, et qui me veut beaucoup de bien, que ma bonne ; du moins maman me le dit-elle à chaque instant, et elle veut que je lui obéisse comme à elle-même.

BABET.

Comme à elle-même, à une domestique ? mais cela est épouvantable.

CÉCILE.

Effectivement, c'est une espèce de servante qu'une gouvernante. On peut mettre ça à la porte quand on veut : n'en avons-nous pas eu jusqu'à trois ?

MIMY.

Ah ! ma bonne n'est pas une gouvernante comme les autres.

BABET.

Comme les autres, ou non, c'est une domestique enfin.

CÉCILE.

Oui, tu as raison, une domestique ; et ta mère t'ordonne d'obéir à une domestique? Ah ciel ! pour moi, l'on m'assommeroit plutôt.

MIMY.

Mais, est-ce que vous n'avez pas une gouvernante aussi, vous ?

BABET.

Oui, nous en avons une ; mais je voudrois bien, pour voir, qu'elle s'avisât de faire la maîtresse ; comme je vous la ferois dénicher bien vîte !

MIMY.

Ah ! ici, il n'y a que maman qui a le droit de chasser les domestiques.

BABET.

Imbécille que tu es, est-ce que tu ne sais pas comment il faut s'y prendre pour faire chasser un domestique qui déplaît ?

CÉCILE.

Pour cela, tu es bien neuve.

MIMY.

Dame, j'avoue bonnement que je n'en sais pas autant que vous.

BABET.

Tu te souviens bien, ma sœur, de cette demoiselle Colette, notre première gouvernante, comme elle vouloit faire la maîtresse, la sévère, nous mener à sa volonté? mademoiselle nous donnoit des tâches; mademoiselle vouloit nous faire apprendre des leçons; mademoiselle faisoit la rapporteuse: et puis c'étoit toujours des querelles épouvantables. Cela n'a pas duré long-temps; va, j'ai sû la désoler si à propos, la desservir si adroitement auprès de maman; enfin, j'ai tant fait des pieds et des mains, qu'elle a été obligée de décamper.

CÉCILE.

Elle étoit bien tenace, celle-là; maman avoit de la confiance en elle... Nous avons eu des peines... des peines... mais à la fin nous en sommes venues à bout. Croirois-tu que nous l'avons forcée elle-même à demander son congé?

BABET.

Et toutes celles qui sont venues depuis ont changé de ton. Nous les avertissions d'avance ; nous faisions nos conventions, et lorsqu'elles y manquoient, crac, à la porte.

MIMY.

Que vous êtes heureuse ! je n'aurois jamais cette hardiesse-là, moi. Je sais pourtant bien lui faire quelques petits chagrins. Pour peu qu'elle me touche ; elle ne me donneroit qu'un petit coup sur l'épaule, je pleure, je crie de toute ma force. Maman vient, ma bonne lui raconte tout, et je suis encore grondée par-dessus le marché.

BABET.

Pauvre nigaude! il faut raconter l'histoire différemment.

MIMY.

Ah! oui! mais c'est que c'est une femme qui dit toujours vrai, que ma bonne; maman le sait bien.

BABET.

Allons donc, tu es un enfant; il faut avoir de la fermeté, lui dire tout net que tu n'es pas faite pour lui obéir, au contraire ;

parce que les domestiques ne doivent pas commander aux maîtres; sans quoi elle te menera toujours par le nez.

CÉCILE.

Sans doute, il faut faire un peu sentir à ces gens-là, ce qu'on est, et ce qu'ils nous doivent.

SCÈNE V.

CÉCILE, BABET, MIMY, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

Mesdemoiselles Durozoi, que faites-vous donc ici, s'il vous plaît ?

BABET.

Mais, je crois que nous n'avons aucun compte à vous rendre.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes bien incivile, pour une demoiselle de votre condition ! Eh bien ! apprenez, mademoiselle, que vous êtes ici chez moi; que vous ne deviez pas y monter sans ma permission.

BABET, *en riant, à sa sœur.*

Qu'en dis-tu, ma sœur ? Nous croyons pourtant être chez madame Dorsigny.

CÉCILE, *sur le même ton.*

Je le pensois, comme toi; mais nous nous trompons, comme tu vois. Eh! eh! eh! eh! cela est plaisant. (*A la gouvernante.*) Je vous demande bien des pardons, madame, eh! eh! eh!

LA GOUVERNANTE.

Mais, je vais de surprise en surprise; oui, mesdemoiselles, je suis ici chez moi. Vous n'ignorez pas que je suis gouvernante de mademoiselle Mimy. Par-tout où je suis auprès d'elle, j'ai l'honneur de représenter madame sa mère, et ici plus particulièrement qu'ailleurs. (*Cécile et Babet continuant de rire.*) En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes bien grossières; quand vous ne respecteriez en moi que mon âge....

BABET.

Grossière vous même.... Mais, avec votre permission, nous ne sommes pas faites à respecter des domestiques.

CÉCILE.

Oh! mon Dieu! nous n'avons pas reçu cette éducation-là, par exemple.

LA GOUVERNANTE.

Il paroît que vous en avez reçu une ex-

cellente. Mademoiselle Mimy a dû beaucoup profiter de votre conversation.

BABET.

Certainement ; si elle veut nous croire, elle n'obéira plus à des gens à qui elle doit commander.

LA GOUVERNANTE.

Je m'apperçois que vous vous êtes entretenues de très-jolies choses. Allez, mes chères demoiselles, vous n'excitez plus en moi que la pitié. J'avois seulement à vous dire, que la visite de madame votre mère est finie, et qu'elle vous attend pour s'en aller. Vous ne pouvez trop vous hâter de vous rendre auprès d'elle.

CÉCILE, *d'un air moqueur.*

Vous voulez donc bien recevoir nos respects ?

BABET, *à Mimy, à demi-voix.*

Que je te voye tantôt ton bonnet neuf, sinon.... (*A la gouvernante, d'un air sérieux affecté.*) Madame, j'ai l'honneur d'être.... eh ! eh ! eh ! eh ! (*Elle sort avec sa sœur en éclatant de rire.*)

SCÈNE VI.

LA GOUVERNANTE, MIMY.

LA GOUVERNANTE.

VOILA deux méchantes pestes ; si je les avois soupçonnées d'être aussi dangereuses, elles ne seroient certainement point entrées ici. Mais, que signifie, s'il vous plaît, ce bonnet neuf qu'elles veulent vous voir tantôt ?

MIMY, *avec humeur.*

Ah ça ! c'est mon bonnet d'étrennes : pourquoi ne voulez-vous pas que je le mette aujourd'hui ?

LA GOUVERNANTE.

Pourquoi ? la question est singulière, mademoiselle ; vous le savez bien mieux que moi ; d'ailleurs, je vous le défends, cela doit suffire.

MIMY, *à demi-voix.*

Oh ! vous me le défendez !... vous me le défendez !... est-ce que je suis faite pour...

LA GOUVERNANTE.

Parlez plus haut, mademoiselle ; ce que vous avez à dire mérite d'être entendu.

MIMY, *du même ton.*

C'est vrai..... une servante..... faire la maîtresse.

LA GOUVERNANTE, *après l'avoir regardée quelque temps sans rien dire.*

Fort bien, mademoiselle; vous avez admirablement profité: si on vous laisse faire, vous égalerez bientôt vos maîtresses. Je ne sais pourtant pas si madame votre mère aimeroit que vous prissiez de pareilles leçons; je l'entends, je crois; il faut lui demander son avis.

SCÈNE VII et DERNIÈRE.

Mad. DORSIGNY, LA GOUVERNANTE, MIMY.

mad. DORSIGNY.

POURQUOI ne descendez-vous donc point, mademoiselle, depuis le temps qu'on vous appelle? Mais! qu'est-ce que c'est? vous voilà tout en désordre, décoëffée, le visage rouge, les yeux humides... Est-ce que vous auriez eu querelle avec votre bonne? vous savez bien que je n'aime pas cela.

MIMY.

Non, maman; c'est que.... c'est elle qui....

mad. DORSIGNY.

Qui, elle ? De qui parlez-vous, s'il vous plaît ?

MIMY.

C'est de ma bonne, qui veut me mettre aujourd'hui en pénitence sans sujet.

mad. DORSIGNY.

C'est votre bonne, qu'il faut l'appeler, ou bien mademoiselle ; qu'il vous arrive de prendre de semblables tons! Quant à la pénitence, vous la méritez surement ; ainsi je prétends que vous la subissiez sans murmure.

LA GOUVERNANTE.

J'ai surpris ce matin mademoiselle se regardant dans le miroir, et tenant des discours d'une coquette consommée : j'ai pris le parti, pour rompre ce penchant, de lui défendre de mettre aujourd'hui son bonnet d'étrennes.

mad. DORSIGNY.

Vous avez fort bien fait ; mais cette explication étoit inutile : on doit vous obéir sans examen.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout ; je suis ici sur le pied de servante ; j'y dois faire les volontés de tout

le monde ; n'est-ce pas, mademoiselle Mimy ? Ne sont-ce pas-là les leçons que vous ont données les demoiselles Durosoy ?

mad. DORSIGNY.

Mais voilà qui est horrible ; comment, petite impertinente, vous avez tenu de pareils discours ?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame, il faut lui rendre justice ; elle est trop bien née pour parler ainsi : elle s'est seulement laissée aller un instant aux mauvais propos des demoiselles Durosoy, qui sont bien les deux plus dangereuses petites personnes, et les plus mal élevées que je connoisse.

mad. DORSIGNY.

Je suis bien-aise d'apprendre cela ; ah bien ! mademoiselle, je vous défends très-expressément de voir jamais les demoiselles Durosoy, si ce n'est en ma présence, et lorsque je serai à portée d'entendre tous vos discours, et de n'en pas perdre une seule parole.

MIMY.

Elles sont venues me chercher ; maman, ce n'est pas moi, qui....

mad. DORSIGNY.

Cela suffit ; je prétends que vous respectiez votre gouvernante, que vous la regardiez comme une autre moi-même, et que vous lui obéissiez sans hésiter.

MIMY.

Oui, maman.

mad. DORSIGNY.

Prenez garde à ce que vous me promettez ; vous savez combien je vous aime ! Eh bien ! si vous manquez le moins du monde à ce que je viens de vous dire, vous perdrez sans ressource mon amitié. Allons, demandez excuse à votre bonne.

MIMY, *d'un air honteux.*

Ma bonne, je suis bien fâchée....

LA GOUVERNANTE.

Cela suffit, mademoiselle, j'oublie tout. J'espère que vous tiendrez parole à madame votre mère ; car, je le disois à l'instant, vous avez un assez bon caractère : il seroit bien fâcheux qu'il fût gâté par la mauvaise compagnie des demoiselles Durosoy.

mad. DORSIGNY.

C'est à quoi je vous prie de tenir la main ; j'aurai soin de mon côté qu'elles ne se

voyent que lorsque cela sera indispensable, mais toujours en ma présence.

LA GOUVERNANTE.

Madame, en faveur du repentir de mademoiselle, vous voudrez bien qu'elle mette aujourd'hui le bonnet dont vous lui avez fait présent?

mad. DORSIGNY.

Elle ne le mérite guère; mais vous êtes la maîtresse.

MIMY.

Maman.... ma bonne.... que je vous embrasse... cela ne m'arrivera plus jamais.

mde. DORSIGNY, *après avoir embrassé sa fille.*

C'est bien, ma fille; achevez de vous coëffer, dépêchez-vous. Je vous menerai avec moi faire quelques visites; il n'y a rien qui forme plus les enfans que cet usage; et, quelque gênant, quelque embarrassant même qu'il soit très-souvent, il sera toujours le mien. (*A sa fille.*) Souvenez-vous bien de la leçon d'aujourd'hui, et du danger que l'on court lorsqu'on fréquente de mauvaises compagnies; car dit le proverbe....

FIN.

TABLE

De la seconde partie.

Fin de la Table de la seconde et dernière partie.


BIBLIOTHECA BODLEIANA

